REVUE ROUMAINE

LES POÈTES CHANTENT LEUR PATRIE • L'AUTOMNE LE PLUS LONG, prose de Marcel Constantin Runcanu • Études et commentaires: LA CULTURE ROUMAINE ET L'IDÉAL DE L'UNITÉ NATIONALE • LA COHÉSION LINGUISTIQUE • CULTURE DE CONSOMMATION ET CULTURE DE PARTICIPATION • La Vie des Arts: LA DRAMATURGIE DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE • DE LA CONSERVATION DES MONUMENTS À L'URBANISME • DOCUMENTS EN PIERRE ET EN BRONZE

12
1978

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédaction: 1, Piața Scînteii, Bucarest, Téléphone: 17.34.75

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Șerban Vodă, 133—135, Bucarest.

Sur la couverture:
C. D. ROSENTHAL (1820—1851): *La Roumanie révolutionnaire*

REVUE ROUMAINE 12

XXXIIe ANNEE 1978

Sommaire

TUDOR ARGHEZI	5	Ballade de l'Union des trois provinces
IOAN ALEXANDRU	7	À la patrie
ION BRAD	7	Maintenant, ici
FRANZ LIEBHARD	8	Poème à ta gloire
ERIK MAJTÉNYI	9	Au Foyer
FRANCISC PĂCURARIU	10	Le mot « pays»
ADRIAN PĂUNESCU	11	Notre seule patrie
DOINA SĂLĂJAN	12	La fontaine
TIBERIU UTAN	12	Rêverie
MARCEL CONSTANTIN RUNCANU	14	L'Automne le plus long

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

NICOLAE BALOTĂ	60	La culture roumaine et l'idéal de l'unité nationale
ALEXANDRU NICULESCU	77	La cohésion linguistique
OLTEA MIȘCOL	85	De la culture de consommation à la culture de participation

CONTACTS

HEPZIBAH MENUHIN-HAUSER	100	Jeter des ponts (interview accordée à CRINA SÎRBU)

LA VIE DES ARTS

Théâtre

MARGARETA BĂRBUȚĂ	104	La dramaturgie de l'examen de conscience

Architecture

GH. CURINSCHI VORONA	110	De la conservation des monuments à l'urbanisme

Beaux-arts

DAN GRIGORESCU	124	Documents en pierre et en bronze

LA VIE DES LIVRES

DAN ALEXANDRU CONDEESCU	130	Cent années d'histoire
GHEORGHE BULUȚĂ	133	Permanence et unité
VLADIMIR UDRESCU	135	« Le Procès d'un procès »
PAUL DUGNEANU	138	Le miroir du siècle

NOS COLLABORATEURS

AVANT-PROPOS

Dans un sens plus large, l'espace et le temps d'un poète sont égaux à la géographie et à l'histoire de sa patrie. Que sa poésie soit philosophique, érotique ou explicitement patriotique, lui, le poète, officie toujours dans la cité de sa langue nationale. D'où la vérité, généralement admise par les esthéticiens de la poésie, qu'écrire des vers, dans un langage d'une valeur supérieure, c'est contribuer implicitement au progrès de la culture nationale et, dans une vision plus ample, célébrer les lares de la patrie.

Mais l'histoire, les grands événements de l'histoire de la patrie ne sont-ils pas, d'eux-mêmes, des thèmes fondamentaux de la poésie politique? Séismographes de l'événement politique et historique, quelquefois visionnaires généreux à l'horizon de l'histoire d'hier et d'aujourd'hui, les poètes, artistes du verbe, redéfinissent lyriquement ou épiquement l'histoire même de leur nation. Sans entreprendre pour autant une épopée ou composer des ballades ou des odes-fleuve, mais tout simplement des poèmes dans lesquels l'événement ou le sentiment politico-historique ressuscite dans une ou plusieurs de leurs images essentielles.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre le petit groupage — tiré de l'œuvre de quelques poètes de la Roumanie

contemporaine — où se trouve célébrée, sous divers aspects, l'idée de patrie. Son élaboration est occasionnée à la « *Revue Roumaine* » par deux commémorations importantes: l'anniversaire des 120 années écoulées depuis l'Union, en janvier 1859, des principautés roumaines danubiennes de Valachie et de Moldavie et le soixantième anniversaire de la constitution, en décembre 1918, de l'État roumain unitaire, par l'union de la Transylvanie, la troisième province roumaine, à ses sœurs, dans le cadre de la Roumanie indépendante. Les deux événements historiques furent des pas importants vers la grande et réelle union qui s'annonçait à l'horizon de l'histoire, l'union dans la pensée et les sentiments, dans le programme et la réalisation de la vie libre de tous les habitants de ce pays, union marquée par la conquête définitive de l'indépendance, par l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste d'août 1944. Depuis cette date on peut réellement parler de la réalisation, sous le signe de l'édification socialiste, de l'unité morale et politique de notre peuple, d'une patrie unique de tous ceux qui l'habitent, quelle que soit leur nationalité. Nullement étrangère à ce sceau de l'enthousiasme civique et historique, la poésie nouvelle de Roumanie — dans le paysage de laquelle les bardes hongrois, allemands ou d'autre expression occupent une place d'honneur — évoque les étapes passées d'hier, les succès et les réalités d'aujourd'hui, la réalisation des projets pour les jours à venir. Cette vérité est également valable pour tout autre genre littéraire ou production artistique inspirés des grands moments de la Patrie. De cette patrie sans laquelle aucune création spirituelle authentique ne serait possible.

Tudor Arghezi

BALLADE DE L'UNION DES TROIS PROVINCES

Grand-mère a cent fois mille ans,
Oui, mais, jeune comme avant,
Comme avant et comme si
Elle eût jeté un défi
De jeunesse au vieux Bon Dieu.
Si, parfois, elle sembla
Prête à mort et à trépas,
Ce n'était que pour jeter
Des fleurs à ceux qui passaient,
Et à nous, surtout, vraiment
Choisies spécialement.

Grand-mère entre dans nos terres
Passant les Portes de Fer,
Là où l'onde grise et mate
Joint le Danube aux Carpates.
Danube, sans pont ni guide,
Masse d'eaux lourdes et vides !
Grand-mère avait avec elle
Trois pucelles, sœurs jumelles,
Pour vivre ici, désunies.
Puis, grand-mère repartit
Laissant ce lourd lot d'envies,
Ce lot de haines, de guerres,
Convoitises et misères.

✿

Les jumelles se bornaient,
Tristes, à se regarder,
Longtemps, amoureusement,
Ciel à ciel et champs à champs.
À travers grille et barreaux
De prison et de tombeau,
Leurs beaux yeux couraient, couraient
Las, et mornes, et blessés.
Seules leurs chansons communes

Passaient par l'épaisse brume,
Chantant les désirs meurtris,
Amers et endoloris.

Elles se voyaient parfois
A la fontaine aux trois croix
Pour y goûter, cœur à cœur,
Souvenirs, rêves, fraîcheur.
Puis, un jour, elles se mirent
A détruire, à mettre à bas
La bascule en croix de bois
Qui plonge dans la fontaine.
Les trois faux, sans r'prendre haleine
À grands coups de bras coupèrent
Tout ce qui marquait frontière,
Tout ce qui coupait naguère
En trois tronçons les trois terres.
Les confins brûlaient, brûlaient,
Monts et rives plus n'étaient
Que feu, cendres et flambée.
Toutes les chaînes tombaient
Leur poids pesant écrasait
L'ennemi, dessous, par terre.

Puis, sur l'ancien cimetière,
Foulant ronces et bruyères,
On put voir la grande ronde
Qui fêtait les nouveaux mondes
Les trois pays réunis,
Les trois jumelles jolies.
Elles avaient pour parure,
Elles avaient pour ceinture
Pour anneaux ou bracelets,
Les jardins de la contrée,
Les monts, fleuves et vallées.
Un arc-en-ciel assoupi
Sur le corps des trois pays
Prévenait que désormais
Siècles plus ne se comptaient
Que par milliers de milliers.

En français par D.I. SUCHIANU

Ioan Alexandru

À LA PATRIE

Te chanter toujours en allégresse
C'est ma façon de te remercier,
À l'aube, quand tu m'éveilles, tu m'aperçois
Blotti sous le flambeau, genoux pliés.

En toi ni l'argile du corps ne nous accable
Ni la larme cachée sous les paupières
Léger est le temps pareil au vol dont l'ombre
Plonge sur le pays et les rivières.

Jusqu'à cette charnière lumineuse
Long est le chemin que nous faisons
Tu m'as laissé tremper dans ton éternité
Les icônes que j'ai à la maison.

Car ton souvenir s'acharne sur le mur d'argiles
Qui nous sépare, et le voilà qui tombe
Tu m'as rendu à la poussière pour te voir
Jouer avec moi dans l'outre-tombe.

Mon parler, de source vive tu l'apprêtes
Et dans le mot tu condescends vers moi
Voilà les montagnes couronnées de blanches fêtes
Et les nouveaux-nés sur les collines chanter hosanna.

En français par DAN-ION NASTA

Ion Brad

MAINTENANT, ICI

Maintenant, ici, tous, on est à la maison ;
Une clé de voûte dont le pouvoir provient
Depuis des racines profondes, des enfants,
De ceux qui sont tombés, de ceux qui vont venir.

Le pouvoir de penser — pareil à une étoile
Fleurissant sur le front du temps que nous vivons —
Ce n'est que la terre qui puisse le donner
Tout en parlant roumain devant le monde entier.

Ce qu'on ose n'a rien d'une chasse au trésor
Ou au froid feu follet, tellement tentateur ;
C'est un rêve nourri de sang et de sueur,
Une joie âpre qui, pourtant, nous fait du mal.

Un pas posé, fièrement, sur l'an deux mille
N'oublie jamais les millénaires qui ont passé,
La pierre revit au simple effleurement,
On est proche parent de l'immortalité.

On a la stature du même fier homme
Au regard caressant, mais qui veille, toujours,
Que les remparts gardent, les ailes déployées,
Tout ce que les siècles n'ont pas mis à genoux.

Là-haut, la lumière d'un soleil nourrissant
Remplit nos yeux, renforce leur fermeté
Pour garder le trésor de notre seul désir —
Le communisme, enfin, dans notre Roumanie.

En français par RAOUL ESCADÉ

Franz Liebhard

POÈME À TA GLOIRE

C'est toi, ma patrie, la maison où je vis avec les miens,
une maison quelconque, comme tant d'autres ; tu abrites le foyer
de mon voisin, que je rencontre tous les jours
avec son fils, sous un ciel de cristal ou fouetté

par les nuages ; c'est toi aussi les rues et les pas des gens,
qui résonnent comme les signaux en morse ;
c'est toi les dépôts de machines, les hauts ponts
et, dans le silence de tes forêts, tu portes un lac à source intarissable,

le lac d'argent de ces journées splendides,
qui te sont pour toujours destinées, ma patrie !
Ces journées ouvertes et ardentes, piliers de flamme d'une légende
issue de l'édification d'une réalité nôtre :

la réalité des montagnes de betterave, des disques de feu,
couvrant à perte de vue les champs, l'incendie des fleurs de soleils,
la réalité des gigantesques fours de la chimie, la réalité de l'hélice
pour ton envol, ma patrie, dans le futur !

Erik Majtényi

AU FOYER

Beauté humaine, ronde,
ventre fécond, calme sérénité,
phosphorescence blanche de sourires.
Main qui me serra la main amicalement,
rugosité des fortes branches de sapin,
grappe des joies féminines,
étoile épanouie en de tendres pétales
pareilles aux rires cristallins d'enfants.

C'est comme si je rentrais venant de très loin.
Devant moi, tel un chemin, la douce chaleur du foyer
dirige mes pas. D'un air espiègle,
des peupliers au feuillage hirsute veillent
et la paix des pierres antiques lavées par les torrents
furtivement se glisse dans une chanson.

Le profil de ce mont a quelque chose d'humain,
tout comme ma vie est une carte en relief.
Accueilli, je le suis, par la caresse des terres
veloutées, mollement étendues.
Une vigoureuse poignée de mains
voudrait dire, il me semble,
« Te voilà de retour ! »
Seul mon front penché en donne la réponse.

De vieilles eaux sussurrent fatiguées
et, près du feu, le léger brouillard qui enveloppe la nuit
se mêle pour m'attendre à la si familière buée du repas.

J'éprouve une sensation étrange
et la meilleure chose peut-être
est celle de n'avoir pas à lui donner de nom.
Les cils des feuilles frémissent doucement
une main pleine de fraîcheur se pose sur la mienne
comme si elle me demandait de faire un aveu
que la parole seule ne saurait contenir . . .

La réponse pourrait être :
« Me voilà, je suis de retour. »
Il faut oser,
donc je reprend l'analogie à voix haute :
— Le profil de ce mont a quelque chose d'humain,
tout comme ma vie est une carte en relief.
Le mont ainsi que l'homme se défendent, ils s'aident mutuellement,
et, d'une certaine manière, ils n'en font qu'un.
Car partout où mes pas me portent
ce sol est à jamais serré contre mon cœur
jusqu'à me fondre avec lui, nous unir en un tout,
(comme mon corps, un jour, plongera
dans la Terre-Mère, la Terre-hypogée,
dans les bras de l'immense éternité).

En français par TISA BĂDULESCU

Francisc Păcurariu

LE MOT « PAYS »

De partout arrive le printemps
comme un bel orage muet, ardent,
faisant monter la flamme qui soupire,
monter, des tendres tiges, le souvenir.

Revivent dans nos poitrines des forêts tuées
lorsque le soir se mue en infini
et que l'étoile du soir veille ici —
terre de germinations ravagée.

Dans leur noyau caché il y a une aurore
quand les bulbes dans les nids endormis
et aveugles se mettront petit à petit
à donner jour le matin aux soleils d'or

et d'éphémères galaxies de fleurs
un instant vers le ciel envolées
par le rêve qui leur donna vie et bonheur
muant notre vie en éternité.

Et tout est recouvert par un seul mot
poussant du blé de la parole, des anciens
livres, de la forêt, du vent, de l'eau,
dans des cœurs décidés qui en portent le bien.

Et il m'aveugle à l'aurore, rayonnant,
je me sens comme le village où je vécus
qui laisse pleuvoir une pluie de grues
naissant de l'horizon et du printemps.

Adrian Păunescu

NOTRE SEULE PATRIE

De tout ce qui nous a mis à l'épreuve dans le temps
Et qui à l'épreuve encore nous mettra,
Orages et luttes sur les remparts, tout ça,
Trombes d'hiver au milieu du printemps,

De tout ce qui est destiné à nous faire souffrir
Et par delà la lumière a faire jaillir la lumière
Toi, au-delà des hypothèses à faire,
Tu es à nous, notre seul pays qui toujours va verdir.

Jamais ne te donnerons pour argent ou passeports
Comme si tu te trouvais autre part que chez nous,
Tu es bien là, en toi nous sommes tous,
Et c'est ton vol qui unit et sépare
Les siècles tragiques, les instants plus sereins,
Patrie à nous, défiant la mort si elle vient.

Doina Sălăjan

LA FONTAINE

Une fontaine quelque part dans un village,
Comme toute fontaine à chaîne et à seau
Les années s'effeuillent sur son eau.
Elle en est toujours plus vieille et sage.

Que de générations de cruches et de seaux
Remplis de cette douce, et fraîche, et bonne eau,
Depuis que — le temps vite vagabonde ! —
Elle me semblait terriblement profonde.

Et pourtant comme l'eau est jeune encore !
Lorsqu'elle monte, appétissante et limpide ;
Là, dans son miroir translucide
Le ciel est bleu, les nuages — une écume à l'aurore.

La source est bien cachée mais je la sens qui vit.
Taillant en profondeur sa voie infatigable,
Fluette mais énergique, elle monte stable,
Jeune et mûre comme une journée à midi.

Une fontaine quelque part dans un village,
Comme toute fontaine à chaîne et à seau,
Qu'elle soit parmi les années qui s'effeuillent, oh !
De mon éternelle jeunesse un présage.

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

Tiberiu Utan

RÊVERIE

À ces cygnes visions
dont les plumes blanches tremblent
descendant des millénaires
sans que le temps s'aperçoive
flottant impassibles blanches

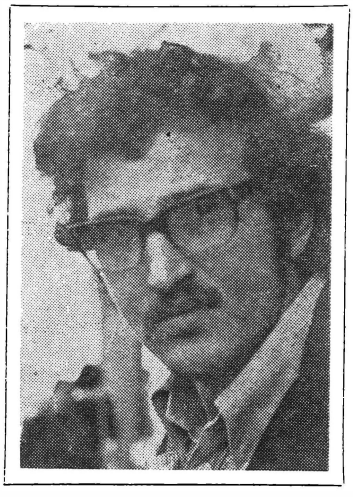
pour notre commune joie
lorsque l'été entoure le lac
de ses épices en dentelles

au feuillage où le vent s'étire
dans un hamac de sommeil
pour entendre le matin
errant en rêve dans les bois
à ces coutumes héritées
à travers les siècles
aux inscriptions non déchiffrées
que des décombres ont révélées

à ces routes que les peupliers
gardent tels les factionnaires
à ces éclairs surgissant
lorsque les montagnes bataillent
et sur le fleuve les bateaux
échangent leurs pavillons
en passant le message

d'une nation sans peur
à ces sylphes des étoiles
astronautes de la poésie
à la fleur qui à l'équinoxe
— merveille — éclot du pommier
on leur doit mille ans de paix
et mille ans de vérité.

En français par RAOUL ESCADÉ



MARCEL CONSTANTIN RUNCANU (né en 1947) a fait ses débuts avec de la prose et des articles de critique dans la revue estudiantine « Echinox » qui paraît à Cluj-Napoca, ville où l'écrivain a fait ses études supérieures de philologie. En 1973 l'Union des Écrivains lui décerne le Prix de début pour le roman La Seiche (« Sepia »). En 1976 il publie le volume de prose Nostalgies secrètes (« Nostalgii secrete »). Les pages qui suivent font partie du roman L'automne le plus long (« Toamna cea mai lungă ») non encore achevé. Conçu dans la formule d'une chronique de famille, ce livre est centré sur l'évocation des événements qui ont accompagné la préparation et la réalisation, le 1er décembre 1918, de l'Union de la Transylvanie avec la Roumanie.

L'AUTOMNE LE PLUS LONG

par Marcel Constantin Runcanu

...Je restais là toute la journée à regarder le monde du haut de la clôture où je m'étais juché. De temps à autre, un coup de vent, attelé au char de l'automne, s'arrêtait sur ma gorge, comme un rasoir. La cour ensoleillée de l'école commençait à me manquer comme je ne l'aurais jamais cru possible. L'été dernier, le jardin soigné chaque année avec tant de peine par le père C. et l'économe de l'école normale, était retourné à l'état sauvage, rétrécissant eût-on dit, envahi par un vert assombri et par des ombres profondes au-dessus desquelles s'élevait, plus que jamais, la flamme désespérée des rosiers. J'y étais retourné souvent, au cours des vacances précédentes, mais à part ce silence solennel qui vous fait aimer encore plus une liberté éphémère, tout semblait pareil. Il y manquait, peut-être, quelques rosiers, mais c'était là signe qu'une nouvelle promotion d'instituteurs

et de prêtres s'était répandue dans les villages de Transylvanie, y emportant le présent du père C., directeur de l'école; des rosiers de variétés nobles qui seraient replantés dans les modestes enclos des maisons paroissiales ou des écoles au pied des montagnes et qui allaient y flamber pendant beaucoup d'étés, comme un souvenir, comme un signe de reconnaissance. Moi-même j'avais rapporté à la maison trois boutures, mais je ne les soignais guère, je n'aurais même plus pu les distinguer de celles de mes frères aînés, tout au plus mon père se donnait-il encore la peine de les couper et de les enterrer, un dimanche avant les gelées blanches. Le parc de l'école normale et le potager avaient été notre petite république. Une année auparavant j'avais osé y voler quelque fleurs, bien que nous en ayions tant à la maison, car c'était l'anniversaire d'Ursula et il me fallait quelque chose de spécial... L'œil perçant du directeur n'avait pas manqué de remarquer leur absence et, conformément aux lois non écrites de l'honneur, je reconnus aussitôt ma faute. « Voyons, mon garçon, il fallait en demander sans quoi une rose du séminaire coûte dix couronnes ! si demain à huit heures tu n'es pas ici, argent en main, je t'applique le paragraphe 12 du règlement scolaire. » Lorsque j'ai demandé les dix couronnes à mon père, peu s'en fallut qu'il ne me frappât: « Comment ! tu as osé faire une chose pareille ! Il y a des années que ça ne s'est vu... ce jardin a été planté du temps où ton frère Traian était encore à l'école, que Dieu le garde là où il se trouve, de l'autre côté des montagnes, en Roumanie. Comme si tu ne savais pas combien cette école est pauvre... » Je le savais même sans avoir vécu dans son internat. Il suffisait de rester devant le portail du séminaire au début de l'automne; les séminaristes, les élèves de l'école normale ou les théologues y arrivaient souvent après trois ou quatre journées de voyage en carriole, déchargeant chacun, avec la timidité des paysans qu'ils étaient, les quelques provisions pour lesquelles l'économe les louait d'une voix douce. De petits sacs de farine, de haricots et de pommes de terre, un pot de saindoux, le dernier morceau de lard .. « Vous êtes pauvres, dit une fois aux garçons de la génération de Traian, le père C., vous ne pouvez payer de grosses taxes d'entretien. Le consistoire est encore plus pauvre, il ne peut contribuer en rien à l'amélioration de l'état de choses du séminaire, il n'y a donc qu'à l'améliorer par nos propres forces et que vous appreniez à vivre par vos propres moyens lorsque vous serez prêtres et instituteurs. Aussi avons-nous pris à ferme deux grands jardins, en plus des nôtres, et nous les travaillerons de nos propres mains. On ne peut pas compter sur l'allocation congrue ou sur l'aide accordée par l'État aux instituteurs, qui peuvent être supprimées n'importe quand par le gouvernement, le travail de vos mains personne ne peut vous le prendre. Quiconque n'aime pas ce régime de vie qu'il aille devenir fonctionnaire et nous laisse être prêtres et instituteurs en paix. »

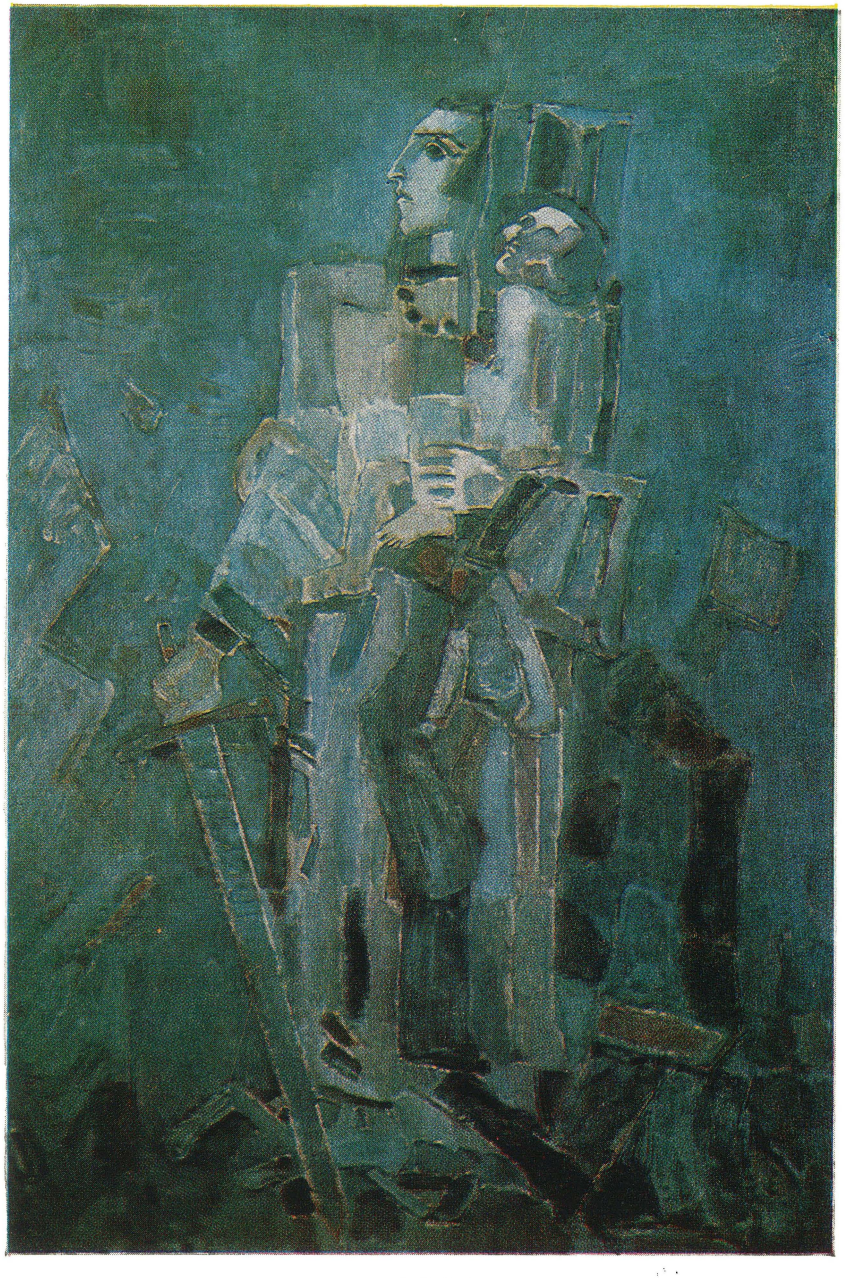
Je regardais la rue qui menait à l'école et elle me semblait être la rue la plus déserte du monde. J'attendais comme d'habitude de voir paraître ma sœur Letiția. C'était son endroit préféré pour la promenade de l'après-midi. Je connaissais son secret: peu avant le commencement de la guerre, en 1914, je l'avais découverte là, s'embrassant avec Sabin. Je crois bien que

c'est ce jour-là qu'ils avaient décidé de se fiancer et aussi que Sabin lui avait dit qu'il serait mobilisé. Chaque fois que je la voyais rentrer à la maison après s'être arrêtée devant les portes des hôpitaux et les grilles du camp de prisonniers serbes où elle avait trouvé quelques Roumains de Macédoine qu'elle réconfortait en leur parlant dans notre langue commune, après être passée à la gare et chez la famille de Sabin, quand je la voyais marcher péniblement sous les châtaigniers de plus en plus défeuillés, ramasser une châtaigne tombée brusquement devant elle — « comme un œil du bon Dieu » — et la faisant sursauter, — je sentais un dégoût du monde qui me faisait descendre du haut de ma clôture. « Si Sabin revient sain et sauf, ce sera pour lui comme de tomber de la poêle dans la braise — ai-je dit un soir à ma mère — une prison à vie l'attend ici — le mariage avec Letiţia. » Depuis quelque temps les yeux de Letiţia m'irritaient, ils avaient perdu leur petite flamme de poix que j'y découvrais jadis avec un secret plaisir toutes les fois que nos regards se rencontraient. Elle commençait à ressembler à ma mère lorsqu'elle était devant mon père: elle fondait en une complète humilité, prête, semblait-il, à accepter toute parole, tout geste, l'enveloppant d'un amour muet, incapable de s'exprimer. Quelque chose avait changé entre Letiţia et moi. Elle acceptait avec indulgence toute parole désobligeante que je disais exprès à propos de son fiancé. « Au lieu d'aller au Club, boire une bière, de participer aux réunions, au lieu de faire de la politique — continuais-je au risque de provoquer mon père — Sabin traînera toute la journée dans la maison, avec au pied un boulet grand comme ça. » « Écoute, mon ami — m'a rétorqué aussitôt le vieux — chez nous, les Roumains, le premier parti politique est né avec la première famille roumaine. C'est encore et toujours notre principal parti et notre ligne politique. Pense-z-y bien ou du moins, rappelle-toi mes paroles, pour que tu aies quoi remâcher plus tard lorsque ton jugement aura mûri. Car je vois déjà quelques traces de suie sur tes joues ! »

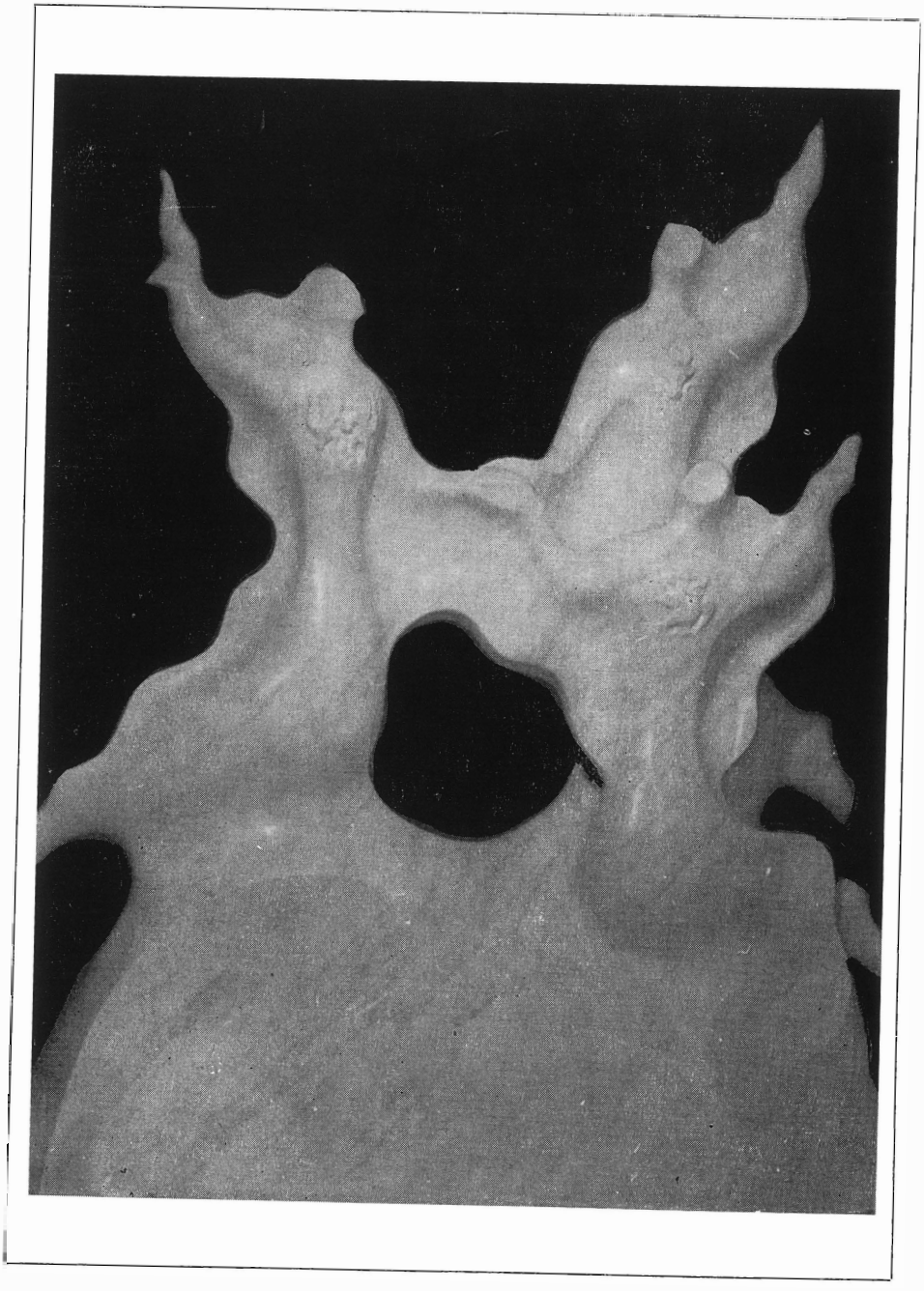
Le vent s'était levé, la rue du séminaire était pleine de feuilles rousses, papier-monnaie déprécié de l'été qui ne représentait même plus la valeur des billets à ordre empilés dans les armoires du marchand Monkewitz. Le vent du midi passait la douane de l'automne sans payer. Ce matin-là, j'avais été, comme tant d'autres, à la gare. Presque toutes les heures passaient des échelons allemands en retraite. Bien des soldats avaient attaché des rubans rouges à leurs képis, on n'apercevait pas le moindre officier. Leur défaite en Macédoine avait donc été plus grande que nous ne l'avions imaginé. La remobilisation de la Roumanie, qui avait profondément frappé les consciences des Allemands, les avait jetés, semblait-il, dans un désarroi indescriptible. Les trains passaient près de nous à toute vitesse, abandonnant dans leur sillage des nuées flottantes de billets de banque de toutes sortes, grecs, bulgares, roumains, français ou serbes...

Le bruit courait que la Roumanie avait l'intention d'imposer, entre autres termes de la paix prochaine, un sévère châtiment pour les pillages de Mackensen.

TRAIAN BRĂDEAN:
Victoire **(huile)**



IOANA KASSARGIAN:
l'Union (marbre)



Je gardais dans ma poche quelques-unes de ces coupures ramassées en gare. Le triste tableau de la rue de l'école me poussait vers la maison plus tôt que d'habitude. J'ai sorti ces bancnotes étrangères, j'ai regardé une fois de plus les princes barbus des petits pays du sud, puis je les ai éparpillées au vent, les laissant se mêler aux feuilles mortes. Leurs figures ressemblaient étrangement à celles des têtes couronnées de l'Europe — centrale — « les boucs historiques » — comme les appelait Cornel, en plaisantant... L'armée allemande: « Hier la grande armée et maintenant troupeau », comme j'avais lu dans Victor Hugo. Je devais le rappeler ce soir à Ursula. Comme une revanche pour *Gott erhalte, Heil dir im Siegeskranze* et *Wacht am Rhein* dont elle m'avait bassiné deux années de suite.

À la maison il n'y avait personne, mon père s'absentait de plus en plus souvent, sous un prétexte ou sous un autre, mais nous savions tous où il se rendait et pourquoi il y restait si tard, jusqu'après minuit. Il aurait mérité, me disais-je en pénétrant dans son cabinet, que je lui rappelle ses propres paroles. Sous le bureau, un billet froissé portant l'écriture relâchée de Cornel: « Dimanche, à six heures p.m., Cornel. » ...Et voilà comment la lumière resterait allumée jusqu'au matin chez monsieur Aurel Iacobaşiu.

Je me suis étendu un moment sur le canapé de consultations mais je me suis aussitôt relevé d'un bond au contact moite du cuir poli qui m'avait toujours écœuré comme un cheval mort. Si au moins Letiţia arrivait plus vite. Cela n'avait aucun sens qu'elle se tourmentât tant; pour un militaire en première ligne un silence de deux ou trois semaines ne signifiait pas grand-chose, surtout lorsque tout allait mal, lorsque le courrier pouvait s'égarer dans chaque gare, dans chaque office de transit. À quoi pensait-elle donc? se disait-elle qu'au moment où ses espoirs allaient s'accomplir la guerre lui avait enlevé son amoureux, que, maintenant qu'elle tirait à sa fin, le pire pouvait encore arriver? (« La peur, mes garçons, a engendré le premier syllogisme », nous disait l'instituteur Lazăr). L'heure où elle rentrait d'habitude était déjà passée. Je me rappelai l'avoir aperçue à la gare, elle parlait à un soldat au visage chiffonné, vaguement connu, mon Dieu, mais c'était Smok, le fils du contremaître de la verrerie, comment ne m'en étais-je pas rendu compte ! Cela m'inquiétait, Smok était parti avec Sabin, dans le même régiment, qui sait quelles bêtises il avait pu lui raconter, cet idiot, pour la tourmenter. Ne pouvant manifester son désespoir autrement, Letiţia errait probablement dans les rues désertes du faubourg comme elle l'avait déjà fait au début, en '14. Saisissant un bistouri de l'armoire à instruments, je fus en un instant devant la porte du contremaître. Aussitôt sorti du tunnel qui séparait la cour de la rue, j'aperçus sa tribu au grand complet. Autour de chaque mâle de la famille s'étaient rassemblées, comme des mères poules, trois ou quatre femmes replètes, aux visages sans éclat, aux grands chignons couleur filasse sur le sommet de la tête, babillant dans leur langue douce comme une caresse, beaucoup de femmes au total, chose qui m'avait toujours surpris lorsque je les rencontrais. Ils étaient tous assis sur la haute véranda de la maison et riaient aux boufonneries de Smok le jeune, qui se donnait lui-même des commandements comme à l'armée et se jetait ensuite à plat

ventre, tirant une rafale imaginaire avec un manche à balai, transformé en mitrailleuse, se relevant et marchant à l'attaque, semant la terreur parmi des oies de la basse-cour.

Un bon moment ils ne s'étaient même pas aperçus de ma présence, mais finalement c'est encore Rudolf qui me découvrit et fâché que je lui aie gâché son spectacle me demanda ce que je désirais. Je regrettais de ne pas être reparti inaperçu. Je me rendais compte qu'on ne pouvait pas parler sérieusement à ce moment-là d'autant plus que j'avais été témoin de tout cet enfantillage, ce qui l'aurait peut-être poussé à me le faire payer. Je ne pouvais plus reculer. Je lui demandai très poliment de venir avec moi jusqu'à l'auberge. Il jeta un coup d'œil aux siens, comme à regret; entre temps les femmes s'étaient levées et étaient parties à leurs besognes, le spectacle de toute façon avait pris fin, il épousseta longuement son uniforme en loques — Dieu sait pourquoi il le portait encore — je compris, aux œillades rusées qu'il essayait de passer à mon insu qu'il tentait d'arranger quelque chose, cela m'était bien égal maintenant, puis il me prit par les épaules et nous sortîmes dans la rue. « Si je bois avec toi maintenant — avait-il aussitôt commencé après avoir écouté ma question — je le fais en souvenir de Herr Leutnant. Quand je me le rappelle au moment où les éclats d'obus l'ont frappé, ça me retourne les tripes. » Il parlait un mauvais allemand, mêlé d'expressions slovaques et hongroises et surtout de gestes dramatiques comme celui de l'écœurement, tandis que les gens s'étaient tus et avaient commencé à nous regarder sans se gêner. « Heureusement que je me trouvais derrière un canon et je n'ai été atteint que par le souffle qui m'a jeté à terre, avec le sang qui me coulait comme ça par la bouche et le nez » « Tais-toi, Rudi — était intervenu l'aubergiste de son propre chef, tout le monde sait que tu t'es plutôt battu avec le pot de chambre de monsieur le capitaine Zinka, qu'est-ce que tu cherchais à la batterie, espèce de bon à rien ! Celui-ci essaya de se relever, en crachant la dernière gorgée d'alcool: « Non seulement tu te fourres dans notre conversation, mais, par-dessus le marché, tu vends cette cochonnerie aux gens, avec quoi la fais-tu, dis donc, avec de la crotte de lapin? »

— A quelle distance te trouvais-tu de Sabin — lui dis-je, l'obligeant de se rasseoir — je veux dire, es-tu certain que c'était bien lui, as-tu reconnu son uniforme, son visage, es-tu allé auprès de lui ensuite?

— Va te faire f... — répliqua-t-il, fixant en même temps l'aubergiste — une minute auparavant j'avais parlé au lieutenant, il me disait justement que nous allions avoir une permission tous les deux et que nous irions boire une bonne bière au « Chat bleu ». Je suis absolument certain que c'est lui qui a été frappé par l'obus italien. « Il avait quelque chose au cou, rappelle-toi, n'avait-il rien au cou?» Je lui avais posé cette question, au hasard, j'étais déjà persuadé qu'il mentait ou qu'il avait cru voir Sabin à la place d'un autre officier; s'il avait été vraiment là, il aurait dû se rappeler le bandage que Sabin portait autour du cou et dont il nous avait écrit qu'il devait le porter un mois encore...

— Mais comment donc, il avait une croix sur une chaîne de bicyclette...

J'ai payé l'aubergiste puis, quoique sachant que tous me regardaient, j'ai sorti le bistouri et je l'ai appuyé sur la gorge de Rudi: « Si jusqu'à demain tu ne te décides pas à me dire la vérité, je te trouverai même sous terre et je te mettrai en mille morceaux. Regarde, pas même le gendarme ne vient à ton secours car il sait bien que Mackensen ne s'arrêtera par de courir jusqu'à Berlin et que les Roumains sont déjà dans les défilés. » Je n'étais pas du tout en colère, je lui devais seulement un numéro de cirque; le voulant ou non, il m'avait fait comprendre que Sabin était sain et sauf et qu'il allait rentrer. « Laissez tomber, monsieur Pop — fit l'aubergiste en me clignant de l'œil — laissez ça pour une autre fois ». Tout sucre, tout miel, il m'a reconduit jusqu'à la porte. « Ce gars, ça lui pend au nez, il pourrait bien recevoir son ordre d'appel un de ces jours » — ai-je réussi à distinguer du dehors les paroles sifflantes du gendarme. Il parlait à voix basse, il ne hurlait plus comme avant, c'était tout de même quelque chose.

Chez nous toutes les lumières étaient allumées (le soleil venait de se coucher), cela signifiait qu'à l'intérieur il se passait quelque chose de spécial, jamais on n'avait enfreint les règles, d'ailleurs inutiles, de camouflage des lumières, pas même après l'arrivée de cet aéroplane français qui avait jeté une nuée de manifestes, la plupart en roumain, contenant les propositions de paix du président Wilson, en si grande quantité qu'ils voltigeaient dans les rues, sans que personne se permît de les ramasser et de les brûler (comme au début de la guerre), depuis ce jour-là, fêté comme de juste par les miens, dans presque toutes les maisons de la ville, les volets n'étaient plus tirés la nuit.

De la rue, en me haussant à la hauteur de la fenêtre, j'ai regardé un instant à l'intérieur. Naturellement, mon père n'était pas encore rentré. Il n'y avait à la maison que les femmes rassemblées toutes autour de Letiția. Je regrettais de ne pas avoir mis en œuvre ma menace, Rudi avait donc réussi à convaincre ma sœur que Sabin était allé rejoindre ses ancêtres. Je suis entré, le visage réjoui, comme si je n'avais pas su ce qui les tourmentait, ma tante seule faisait encore bonne figure, personne ne l'avait d'ailleurs jamais vu pleurer, se lamenter, maudire la vie. « Qu'est-ce qui se passe — ai-je feint l'étonnement — la répétition d'une pièce d'Euripide? » — « Tu n'as pas entendu ce que Smok raconte en ville? » « Je viens justement de le quitter — ai-je répondu en pouffant de rire — vous n'allez tout de même pas me dire que vous l'avez cru. Comme si vous ne le connaissiez pas, sans compter qu'il vient juste de sortir de l'hôpital, il paraît qu'il se serait enfui de là, de Bude, où il avait été interné parce qu'il était toc-toc. »

— Tu n'a rien de sacré — se retourna vers moi Dora, la femme de Cornel, que je ne prenais pas très au sérieux car elle était bien plus jeune que mon frère, à peu près de mon âge — tu ne comprends pas ce qu'il y a dans le cœur de Lety?...

— Si, mais il n'y a pas de raison, c'est moi qui vous le dis et croyez-moi bien, Sabin est vivant, alors pourquoi serais-je triste... à moins que je ne le désire encore plus que la vérité...

— Va chercher ton père.

— Primo, je ne le veux pas, secundo je ne sais pas où il est, tertio il ne gâchera pas sa réunion pour rien, que Dora y aille, car elle qui sait où habite Iacobaşiu et j'ai vu son cabriolet dans la cour avec le cheval encore attelé. Et en tout dernier lieu, où sont mon costume et mon chapeau car ce soir des affaires importantes m'appellent...

L'envie m'était venue tout à coup de m'habiller en « monsieur » avec le costume porté une seule fois, à la fête de fin d'année.

Je l'ai sorti de l'armoire, je me suis frotté les dents avec des feuilles de sauge pilées (Ursula n'aimait pas l'odeur du tabac et sentais comme une rose du matin jusqu'au soir), je me suis habillé calmement dans ma chambre, en emportant aussi le bistouri, puis j'ai filé sans plus passer par la grande pièce de séjour. J'étais convaincu que les choses allaient bientôt devenir claires, peut-être demain, peut-être cette nuit même, après le retour de mon père et de Cornel. Là où ils tenaient leur conseil on connaissait mieux la situation du front, ils recueillaient des renseignements auprès des Roumains de retour de la Piave, beaucoup des nôtres avaient combattu en Italie, les combats de l'année dernière avaient éclairci leurs rangs à Caporetto, quelque part aux environs d'Udine, puis, ceux qui ont suivi au mont Grappa, où, malgré l'appui de sept divisions allemandes, l'offensive avait été enrayée, il fallait être sorcier pour comprendre quelque chose à la situation des derniers mois ou semaines, où, disait-on, un million d'Américains environ avait débarqué en Europe; Sabin était dans l'artillerie lourde, peut-être en avait-il eu marre ou ses yeux s'étaient-ils enfin déssillés avec l'âge comme le désirait depuis si longtemps monsieur Lazăr, l'oncle qui l'avait élevé, il en avait eu marre et il était passé, comme tant de Roumains, aux alliés de l'*Entente*, aux Italiens. Il était naturel qu'il n'ait pas pu nous le faire savoir, par les voies habituelles, qu'il avait l'intention de le faire. J'aurais parié qu'il se trouvait déjà à Cittaducale; n'avais-je pas entendu Cornel chuchoter à mon père qu'un tas d'officiers roumains y étaient rassemblés, que trois compagnies roumaines étaient déjà entrées en ligne, qu'un comité de Roumains de l'Empire s'était constitué et que, rien qu'en Italie, il y avait 18 mille prisonniers et déserteurs de l'armée KUK, prêts à se battre? Tôt ou tard nous allions apprendre ce qui lui était arrivé, chez Iacobaşiu, on le savait peut-être déjà, mais on ne le disait pas. Sabin n'était pas le dernier des imbéciles, qui attendrait que les obus lui tombent dessus. Et puis je soupçonnais que mon père me donnerait raison, Rudi Smok avait été son patient, il savait ce que valait cet abruti de fils du contremaître. Si Letiţia avait envie de souffrir, libre à elle.

Dans le jardin d'Uscha, il faisait sombre comme dans les caves du séminaire, un jardin immense plein de sapins et de pins taillés à la mode italienne, l'automne ne s'y montrait guère encore, j'ai commencé à imiter le cri de la cigale, m'amusant, dans mon for intérieur de l'étonnement du

vieux Monkewitz — « comment se fait-il que les cigales chantent encore par ce froid? » — je l'avais aussi choqué l'année dernière, en été, en m'avouant adepte de la révolution russe.

— Vous, monsieur Alexandru, un jeune homme si posé?

Deux bras, qui embaumaient comme toute la ville de Cologne, m'entourèrent tout à coup, « je me rends — dis-je —, je n'ai aucune chance de salut, den Deutschen gehört die Welt. » Ursula était sortie vêtue de sa seule robe de chambre, elle me poussa doucement derrière la maison vers la porte de la cuisine, d'où parvenait une faible lumière, il semblait que notre rendez-vous n'allait pas durer longtemps, maintenant je me sentais parfaitement ridicule dans mon costume de bachelier, boutonné jusqu'au menton, là où, par-dessus le marché, j'avais noué un ruban de toute beauté. Les paroles de Victor Hugo s'arrêtèrent dans ma gorge. À leur place montaient des milliers de malédictions contre cette coutume de l'Autriche-Hongrie de se coucher de bonne heure et de ne pas laisser les autres non plus faire à leur guise. « Comment va le grand commerçant et banquier, l'honorable monsieur Monkewitz, serait-il à l'affût, derrière les rideaux, le fusil chargé? J'espère qu'il s'est assagi, les nôtres, la chose est certaine, sont dans les défilés » — cette formule, je l'avais aimée et je m'efforçais de la prononcer le plus souvent possible, comme une parole magique, un charme, je l'avais entendue qui sait où, cette phrase, elle faisait toujours son effet... « Est-ce qu'il veut encore nous prendre notre vigne? Je pense que vous ne vous torchez qu'avec des traites et des hypothèques, pour qu'elles vous servent au moins à quelque chose... » Feignant comme d'habitude la supériorité, Ursula se taisait, essayant toutes sortes de façons de poser le canotier sur ma tête, se penchant pour voir l'effet que ça faisait, m'incendiant avec son parfum, sa gorge à demi découverte que j'apercevais de temps à autre à la faible lumière de la lampe de la cuisine. On n'aurait pu dire que je l'aimais. Je l'avais connue des années auparavant, lorsque j'avais accompagné Cornel chez monsieur Monkewitz, il y était allé pour des désaccords financiers, la guerre avait commencé ou allait commencer, le banquier souabe désirait mettre au plus tôt sa fortune à l'abri, j'étais resté dehors durant les longs pourparlers et c'est ainsi que j'avais rencontré Ursula. Elle m'avait adressé quelques mots en allemand, croyant, peut-être, que je ne saurais pas lui répondre, elle étudiait à Vienne et était rentrée pour les vacances, elle s'ennuyait, aussi, cet été-là l'avons-nous donc passé ensemble — inséparables, parce qu'elle ne s'était pas encore fait d'amis en ville mais surtout parce que je n'avais pas refusé de lui attraper des grenouilles ou des moineaux, sur lesquels elle faisait ensuite des « expériences » de vivisection et parce que j'obéissais à tous ses ordres. En échange, comme un geste de générosité, elle me communiquait parfois qui parmi les clients de Cornel se trouvait sur la liste du banquier, quels paysans roumains devaient régler sans retard les dettes contractées à ses magasins de quincaillerie, d'apiculture, de vins et de charcuterie. Renseignements auxquels j'accordais trop peu d'importance et ce n'est que plus tard que j'allais découvrir l'étroit rapport entre les notes de liquidation et les appels sous les drapeaux qui les suivaient de peu... D'été

en été, nous étions toujours ensemble, surtout qu'Ursula avait renoncé cette année-là à partir pour Vienne à cause de la situation trouble qui régnait dans la capitale impériale. Tant que j'étais au collège, le vieux Monkewitz ne s'était pas mêlé de nos affaires, j'avais même avec lui de longues conversations sur l'évolution de la guerre qui, voyez-vous — par suite de l'occupation allemande, — me donnait la possibilité de suivre les cours de l'Université de Bucarest. Mais depuis qu'il avait fait interrompre à Ursula ses études, il lui avait aussi défendu de me voir. On aurait dit que cette interdiction avait fait surgir chez sa fille d'autres sentiments que de simples sentiments d'amitié. Je m'abandonnais à elle, on s'étreignait et on s'embrassait en cachette, ce qui me plaisait assurément mais je n'en étais pas amoureux. Peut-être que si je l'avais rencontrée seulement alors, dans les mois qui ont suivi mes études au collège il en serait autrement. Je ne me sentais pas capable de passer d'un sentiment déjà établi à un autre, fût-il plus ardent encore. Comme tout bon Transylvain.

— Il n'y a personne à la maison, l'ai-je entendu dire en roumain, et même assez bien, ce qui m'a beaucoup surpris (elle prononçait quelquefois un mot ou deux, jamais une proposition entière, quoique, du reste, elle ne cachât point qu'elle comprenait tout), je suis seule. Puis, me traînant à sa suite dans la chambre de service: «Maman et les servantes sont à la vigne, elles doivent y rester trois ou quatre jours, jusqu'à la fin des vendanges. Quant au grand banquier, il est parti ce matin sans dire où, mais seulement qu'il serait de retour dans une semaine, je crois qu'il y a une réunion discrète, à Sibiu ou à Brașov, des représentants des Souabes avec ceux des Saxons aux fins de se mettre d'accord en ce qui concerne l'avenir... « Ils ont enfin compris d'où souffle le vent ! Tu vois bien ce qui se passe, tu as vu le convoi qui est passé hier. Une seule compagnie traînant après elle une vingtaine de chariots, à qui donc appartenaient les choses qui y étaient entassées, des pianos et des fourrures et d'anciens objets de culte, à qui crois-tu qu'était le bétail, tout ce qu'ils ont essayé de vendre au quart du véritable prix, dont même monsieur Monkewitz s'est abstenu d'acheter quelque chose, bien qu'il aurait fait une formidable affaire. Comme si un piano ou deux en plus, un châle turc, un manteau en vison n'auraient pas fait ton affaire? » « Papa n'est qu'un marchand, tu sais bien qu'il a refusé d'aller en Roumanie comme administrateur d'occupation, personnellement il n'y aurait rien volé, dans les églises d'autant moins, car il est très pieux. Quand il a entendu Hans, un de nos cousins, se vanter d'avoir tiré au pistolet avec un autre officier sur le portrait d'un prince valaque d'autrefois, papa s'est mis en colère et lui a interdit de jamais franchir notre seuil, car il s'était couvert de malédiction. » Pendant ce temps, Ursula avait préparé le thé, elle avait tourné autour du poêle chauffé à blanc, et lorsqu'elle s'était retournée vers moi, la chaleur avait rougi son visage le faisant paraître plus mûr. Nous avons bu le thé en nous regardant en silence; je crois que nous avions l'air terriblement sérieux tous les deux. J'avais envie de lui demander pourquoi elle m'avait amené ici, dans la chambre de la cuisinière, du moment que toute la maison était à sa disposition. Mais au fond, cela

m'était égal. Il faisait chaud dans la chambre et c'était plus gai, il n'y avait point les milliers de cristaux et de vases en porcelaine des pièces des maîtres, brillant sans éclat et absorbant la chaleur. « Notre avenir dépend des décisions que prendront papa et les autres. Toute la fortune a été convertie en valeurs sûres, la plus grande partie est déjà en route pour la Suisse. Il est très possible que nous partions bientôt, en même temps que les troupes allemandes. » Elle parlait calmement comme si les journées à venir ne l'intéressaient plus guère. Je l'ai appelée et je l'ai attirée pour la première fois, avec timidité, dans mes bras. « Mes anciennes plaisanteries mises à part, tu dois savoir une chose, les Roumains ne sont pas enclins à la vengeance, même si certains faits le justifieraient, quant aux pillages, n'ayez aucune crainte. Personne n'a l'intention de vous chasser, aussi longtemps que vous voudrez vivre en paix avec nous. » « Non, ne dis pas ça, tu gâtes tout, laisse-moi croire que ce sera ainsi, ne fût-ce que maintenant, c'est important pour moi, je serai à toi cette nuit et je ne veux pas que ce soit une nuit comme les autres, mais bien une nuit tourmentée et exaltante, comme une violence à laquelle on cède finalement avec volupté... » Stupéfait, j'assistais à ce déchaînement inattendu. « Mais voyons, tu délires — lui ai-je répondu — quel rapport y a-t-il entre nous et le sort inconstant de la guerre, si je t'écoutais je partirais ensuite comme un malfaiteur, reviens à toi, m'entends-tu, reviens à toi. C'est Wagner qui vous a amené là ou quoi? » Un frisson de dégoût mêlé ou désir de la posséder sans délai, avant de la perdre dans le brouillard de ces mots que j'avais à peine compris, m'avait fait sursauter comme si quelqu'un m'avait mis un oreiller sur la bouche pendant mon sommeil.

— Tu n'y comprends rien, n'as-tu donc aucun démon en toi? (peu d'heures auparavant, à la maison, on m'avait reproché exactement le contraire...). Qu'est-ce que ce malheureux séminaire a fait de toi, un prêtre ou un instituteur? Pendant que nous buvions le thé en écoutant tranquillement le crépitement du feu, tu l'aurais bien voulu, n'est-ce pas? C'était une touchante scène de famille, n'est-ce pas? Rien ne t'es refusé, mais rien ne t'excite vraiment ! Ou alors attends-tu que je t'empoigne par la ceinture, comme une Walkyrie des Nibelungen, et que je te jette sur le lit?

J'avais eu une journée bien remplie, j'avais l'impression qu'elle m'avait vieilli de dix ans. Sans aucune raison j'aperçus devant mes yeux les singeries de Smok — « mon Dieu, cette guerre nous a tous rendu fous ! » — ses sauts à travers la cour pleine d'oies, les regards béats de plaisir des siens, les billets de banque balkaniques flottant au-dessus de la gare et les trains qui faisaient trembler le quai... Ursula s'était de nouveau collée à moi et me secouait, furieuse « pas comme ça, Uscha, nous ne sommes pas en guerre, nous », je l'ai serrée dans mes bras jusqu'à l'épuisement, c'est peut-être à peine à ce moment-là qu'elle a commencé vraiment à me désirer et toujours par une sorte de défaite, elle m'a souri avec une soumission que je n'avais jamais vue sur son visage, elle s'est détachée de mon étreinte et m'a fait signe de me retourner. J'ai fait un pas et je me suis arrêté devant la fenêtre

— au-dessus de l'image reflétée d'Ursula qui se déshabillait, flottaient des lambeaux légers de brouillard, déchirés çà et là par le crochet d'acier de la lune. Une image de souvenir, le souvenir d'un temps qui était depuis longtemps consumé.

Vers l'aube, il m'a semblé entendre quelqu'un marcher dans la cour, puis les pas ne se sont plus répétés et j'ai mis le tout sur le compte de la gelée blanche, qui s'était posée sur les branches des sapins, les tordant et les retordant. Au reflet vitreux de la faible lumière de dehors, la pièce me paraissait encore plus exiguë, un endroit oublié de tous où rien ne nous menaçait. « Ici il fait toujours plus chaud que de l'autre côté — m'avait expliqué Ursula avant de s'endormir — ce n'est pas par crainte que j'ai choisi cet endroit. Et puis tu sais, je me serais sentie mal à l'aise de faire ça dans la maison de mes parents, où chaque objet de la famille est comme un œil toujours ouvert, le gardien de son intimité et de sa pureté sévère. » « Ce n'est pas très allemand ce que nous avons fait là, n'est-ce pas? C'est à ça que tu as pensé? » « Eh, bien, à ça aussi... Je devrais peut-être avoir le courage de te le dire maintenant... Je suis venue ici parce que, il y a quelques jours, en entrant à l'improviste dans cette chambre — tu sais, je voulais simplement envoyer Grete quelque part, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait — j'ai trouvé la servante faisant l'amour avec quelqu'un, ils étaient si pleins d'ardeur qu'ils ne se sont même pas aperçus lorsque je suis entrée et que je suis sortie, cette scène m'a obsédée comme si j'y avais pris part moi-même. Ce n'est qu'ici que je pouvais vraiment me délivrer de son souvenir. »

Il n'y avait plus de doute maintenant, quelqu'un était entré dans la maison, on entendait distinctement des pas de l'autre côté du mur, des claquements de portes, des coups de tisonnier contre la porte d'un poêle... J'ai réveillé Ursula, « d'après les pas ça ne peut être que mon père » m'a-t-elle chuchoté, « tu savais donc qu'il allait rentrer aujourd'hui », elle a fait signe de la tête que non. « Maintenant il va entrer dans ma chambre pour y faire le feu. » J'allais sauter sur mes vêtements, mais je me suis arrêté à la vue du visage calme d'Ursula et aux cris d'étonnement et d'inquiétude de son père. Je l'ai entendu ensuite parcourir toutes les pièces, il est descendu dans la cour, s'est en vain penché vers la fenêtre embuée de la petite chambre, et est finalement sorti en proférant des jurons. « Prends-moi une dernière fois dans tes bras — m'a-t-elle presque supplié, s'assombrissant alors à peine à une pensée que je n'arrivais pas à déchiffrer. « Tu es mon mari, mon mari... » Ce « mein Mann » prononcé avec désespoir et tendresse à la fois, me fit comprendre en un éclair combien je l'aimais et comme ce sentiment m'avait mené loin en une seule nuit.

Je m'habillais en silence m'efforçant de ne point montrer mon trouble, Ursula était restée au lit, les genoux au menton, de nouveau tranquille comme si les paroles sifflantes du vieux Monkewitz ne nous concernaient pas. Deux heures s'étaient-elles écoulées depuis son départ, ou peut-être trois? La nuit s'était dissipée, je l'ai de nouveau entendu tourner autour de la porte, foulant aux pieds l'herbe couverte de gelée, se maîtrisant à

peine pour ne pas hurler. « Ursula, Alexandru, je sais que vous êtes là, la vitre est trop embuée pour une pièce non chauffée, Alexandru (en roumain, maintenant) j'ai été chez vous, tu n'y as pas dormi, sortez avant qu'il ne soit trop tard. » J'ai sorti mon bistouri et j'ai voulu ouvrir. Ursula l'a aperçu, a sauté du lit et a saisi ma main. « Va dans la maison, père, qu'il ne soit trop tard pour toi. » Puis vers moi, à voix basse: « je t'ai amené ici avec d'autres pensées, je l'avoue, mais maintenant je sais que tout a été pur comme tu l'as voulu; je t'en supplie, ne tiens pas compte de ce que tu pourrais entendre. » De nouveau cette pensée indéchiffrable qui m'avait hanté toute la nuit. « Nous nous aimons, monsieur Monkewitz, c'est tout ! Si... » Ursula m'a empêché de continuer, elle me suppliait du regard de ne pas me troubler de ce qu'elle se préparait à dire: « Non, il ne s'agit pas d'amour, je l'ai fait par vengeance, je t'ai vu avec Grete, ici-même où nous sommes maintenant, pendant que maman priait pour toi à l'église. »

Je me suis tout à coup senti mal, j'ai ouvert la porte et je suis sorti dans la cour en titubant, Monkewitz est venu aussitôt me soutenir et m'a traîné jusqu'à son bureau. Il m'a versé un verre d'eau-de vie, j'ai refusé de le boire, tout le dégoût du monde bouillait dans mes entrailles, je voulais m'échapper au plus tôt de leur maison, mais c'était comme si mon corps ne m'obéissait plus, je désirais une bombe immense pour la faire détoner là, à l'endroit d'où je ne pouvais me détacher. « C'est la première fois » — avait stupidement tenté le banquier d'entamer une conversation. « Je vous en prie, taisez-vous ! » — l'ai-je interrompu avec violence tout en faisant effort d'arrêter un accès inattendu de larmes, d'accablement. « Je ne parlais pas d'Uscha, je parlais comme ça, en général, si tu en es à ta première... Bon, changeons de sujet. Tu as entendu ce que disait cette fille, j'espère que tu ne t'imagines pas que moi, euh... J'ai été chez toi, où aurais-je été ailleurs, monsieur le docteur Pop n'a pas fermé l'œil de la nuit à t'attendre, je lui ai dit que je craignais seulement que vous ne vous soyez enfuis ensemble, deux enfants seuls pendant ces temps si difficiles... Il connaît mieux son enfant que moi, il a repoussé d'emblée une telle idée. Ma visite a tout de même servi à quelque chose, monsieur le docteur Pop m'a convaincu de rester en ville, il m'a assuré que nous n'aurons rien à craindre des Roumains, qu'il y aura encore besoin de marchands. D'ailleurs les Saxons et les Souabes de Transylvanie sont prêts à rester pour le moment parmi nous, de prêter un serment de fidélité à l'égard de la Roumanie. Il nous a fallu moins d'une heure pour cette décision. Malheureusement je ne me suis pas donné la peine d'apprendre à temps le roumain comme il le fallait. Je connais un tas de mots, dès le premier jour de mon arrivée dans cette ville j'ai appris cheval, fillette, paysan, pelle, panier, perche, j'ai eu beaucoup de clients parmi les tiens, monsieur Cornel sait que je les ai bien traités, ce n'est que la langue que je n'ai pas bien apprise...» (Quelques jours après nous allions lire dans le journal roumain local, reparu après plusieurs années d'interdiction, cette étonnante annonce: « Quelle dame ou demoiselle serait disposée à me donner des leçons de langue roumaine à mon domicile? Les offres portant l'indication de l'honoraire seront envoyées à l'Administration du journal

sous la devise « Eötvös-utca »). Quand bien même la rue n'avait pas été indiquée, j'aurais reconnu l'auteur d'après le style pompeux, calquié avec brio par le traducteur, d'après la hâte à prendre des mesures de sécurité pour l'avenir de ses affaires. Et les troupes roumaines se trouvaient encore bien loin ce jour-là, attendant aux frontières de l'ancien Empire que les habitants de la Transylvanie choisissent eux-mêmes leur destinée.

Dehors c'était comme si quelqu'un avait jeté une immense fourrure d'astrakan sur la ville. Seuls les toits inclinés des cathédrales avaient réussi à déchirer la croûte de brume gris-argentée, l'oxyde, le vert-de-gris de l'automne frissonnant. En regardant par dessus les maisons, les croix et les fleurons des églises du centre, j'avais la sensation, en descendant la rue d'Ursula, de pénétrer dans un cimetière, dans une demeure souterraine. Le ciel était mouillé et pesant, absorbant une bonne partie de la lumière. Le cri d'Ursula, ses paroles vraies ou inventées, le tour qu'avait pris cette histoire avaient chassé quelque chose de moi-même, me chargeant par contre d'un corps étranger, d'un secret que j'aurais préféré ne pas connaître... J'ai surpris dans une vitrine ma silhouette grise, raide, c'était peut-être à cause de mon costume du dimanche et de la vitre embuée qui renvoyait mon image, je suis resté longtemps sur place, incapable de m'en détacher, ne me réveillant même pas à l'approche de Cornel, lorsque son cheval, tiré brusquement par les guides s'était cabré à un pas de moi, frappant violemment de ses fers le pavé de la rue déserte. « Allez monte, frère, le temps presse — l'ai-je entendu comme dans un rêve — Père veut que tu partes aujourd'hui même à Cluj ! Je suis monté dans le cabriolet et je me suis blotti contre lui, m'endormant presque aussitôt. J'allais regretter de ne pas avoir essayé de reprendre mes esprits, de n'avoir même pas échangé deux mots avec lui, les paupières alourdies de sommeil — comment pouvais-je savoir? — enfermèrent pour toujours le visage vivant de Cornel. Après m'avoir conduit à la maison et porté dans ses bras, comme un enfant, mon frère était reparti vers Miniş d'où il n'allait plus jamais revenir...

Je me suis réveillé vers midi sous le regard sombre de mon père, il m'a tendu une bouteille de vin rouge de Miniş, dont j'ai bu d'un trait près de la moitié, « lève-toi, m'a-t-il dit d'un ton étonnamment calme, j'ai à te parler »... Je l'ai suivi dans son cabinet en passant devant le regard perçant de ma mère et ce n'est qu'alors que je me suis rappelé ce qui s'était passé pendant la nuit, Ursula et son père. Je n'aurais pas été capable de raconter des mensonges, j'ai attendu, plus ou moins indifférent, qu'il commençât à m'interroger. À mon grand étonnement, ce qui m'a fait complètement sortir de ce état d'engourdissement, mon père m'a parlé de tout autre chose. Leur *Comité* avait tenu une séance extraordinaire (les événements politiques avaient commencé à « dévorer le temps comme une batteuse », le point le plus urgent du programme d'action étant maintenant d'établir une liaison permanente avec les officiers roumains de la garnison de Cluj (dont les contingents roumains constituaient la majorité écrasante), garnison qui avait décidé un soulèvement dans la seconde moitié du mois, fondant aussi ses intentions sur le groupe des étudiants roumains. Bien qu'en général

le Comité de notre ville, surtout sous l'influence de Cornel, penchât en faveur du mouvement des militaires, il restait encore à étudier avec les représentants du centre les effets, les chances de l'acte projeté: pour la liaison avec les jeunes officiers de Cluj il fallait un courrier qui ne soit pas trop voyant et mon père avait décidé que la personne la plus indiquée c'était moi... « Tu prends le train de l'après-midi, tu porteras une enveloppe et tu resteras là jusqu'à ce qu'ils nous donnent une réponse, pour le moment il vaut mieux que tu n'en saches pas plus. En apparence tu vas pour te renseigner sur tes études, tu passeras même chez le professeur V. dans ce but. Dommage qu'on ne se soit pas vus plus tôt, mais qui sait s'il serait encore utile que je t'explique l'affaire où tu t'engages. Je pense que le temps est venu que tu réfléchisses par toi-même. Pour ce que tu as fait cette nuit, ton père te prie seulement (il ne disait de lui: « ton père te prie », « ton père a cru », que lorsqu'il lui répugnait d'entrer dans les détails ou lorsque lui-même se sentait coupable de quelque chose): Va trouver sans tarder le père C. et confesse-toi. Va maintenant même au séminaire !»

La cour de l'école semblait ravagée par les bombes, le buste d'Avram Iancu gisait en mille morceaux sous une des fenêtres, les gendarmes avaient donc fait de nouveau une perquisition et cette fois ils l'avaient trouvé, là, dans le grenier, parmi les écureuils et les hiboux empaillés, entre la planche aux pépites des Monts Apuseni et les images des saints orthodoxes... Le commissaire scolaire des années précédentes l'avait cherché avec persévérence après avoir contrôlé nos cahiers de dessin et avoir observé que nous l'avions utilisé comme modèle. « Le révérend père ne le sait pas encore — se lamentait Pavel, le portier — ils sont venus dès qu'ils l'ont vu sortir du séminaire, ils n'auraient point osé devant lui... » Je me suis dirigé en courant vers le cimetière où l'on m'avait dit qu'il était allé planter quelques rosiers. Je l'ai trouvé penché sur une tombe fraîche, « Herlea Octavian n. 1898 — m. 1918 ». Je l'avais connu, c'était un ancien élève de l'école normale, originaire des environs de Vaşcău, il était parti au front l'année dernière avec son bataillon, faisant flotter le tricolore roumain. Sa tante, la femme d'un riche vigneron qui lui avait payé ses études, peut-être en souvenir de son mari auquel, aux dires de mon père, Octavian ressemblait, sa tante, donc, avait dit à propos du drapeau que c'était une sorte de talisman. « Lorsque notre tricolore flottera au dessus du front, ceux d'en face tireront ailleurs ». J'avais voulu lui dire qu'il n'y a guère de drapeaux au front, mais mon père m'avait fait signe de me taire, l'assurant que les choses se passeront certainement ainsi.

Le père C. a répondu à mon salut sans lever les yeux, il plantait les rosiers avec une lenteur qui me tapait sur les nerfs. « Mon père, lui ai-je dit, ils ont de nouveau fouillé le séminaire. Ils ont guetté pour voir quand vous sortirez. » Il a marmonné quelque chose d'inintelligible, en continuant de travailler, je me sentais mal à l'aise de rester debout devant lui, je mis un genou en terre près de lui et lui avouai pourquoi j'étais venu. « Dis-moi tout ce que tu as sur la conscience, mon fils, nous sommes ici comme dans une église... Qu'il n'y ait que des péchés comme les tiens au monde et je

serais bien tranquille. » Instituteur et paysan plutôt que prêtre, mettant sa piété plutôt dans ses actes, le père C., je le savais, trouvait que la confession était la partie la plus pénible de son ministère. Les jours de confesse, il marchait accablé, le dos courbé comme s'il se chargeait physiquement de toutes nos « fautes ». Et qu'est-ce qu'il pouvait bien entendre de nous, que nous avions volé des pommes aux entrepôts Vigh-Hellermann, que j'avais attrapé un moineau pour Ursula, la vivisectionniste, ou bien que je m'étais montré trop gourmand à table?

« J'ai péché par le corps, mon père, cette nuit. Priez pour moi et apaisez la colère du Bon Dieu. » Ce n'est qu'alors seulement qu'il se tourna vers moi, avec un léger tressaillement. Il avait l'air de vouloir pleurer, quoique ses yeux fussent secs et sombres, il mit la main sur mon épaule et se releva. Il prononça le pardon mais sa pensée ne quittait visiblement pas celui qui était dans la tombe.

« Il n'a plus eu le temps de venir chercher les boutures qui lui étaient dues... » — l'ai-je entendu dire tandis qu'il rassemblait ses instruments.

Alexandru n'était anrivé à Cluj que le lendemain à peine, après un voyage plein de péripéties. Il n'avait pas pu faire beaucoup de kilomètres par train, une grève s'était déclenchée dans tout le réseau, il avait donc attendu quelques heures dans une petite gare, sous la bruine, jusqu'au moment où, touché par la colère impuissante et l'obstination avec laquelle il arpentait le perron, un vieux cheminot l'avait pris en draisine. Ils avaient pédalé tous les deux, et pesé sur les manettes toute la nuit, comme des forçats. Jusqu'aux environs de la grande ville la voie escaladait les versants de montagnes, s'élevant sans cesse à travers des lambeaux de brouillard, semblait ne jamais prendre fin. Il était monté dans la draisine sans savoir ce qui l'attendait, uniquement parce qu'il ressentait le besoin impérieux de partir. L'effort avait assez vite rapproché les deux hommes, le vieux cheminot en arrivant même à lui avouer le but de son voyage et lors d'une de leurs courtes haltes dans un tunnel il avait montré à Alexandru les armes cachées dans la caisse de la plate-forme. « Là-bas, dans les montagnes, avait-il dit, quelques camarades m'attendent. Tu pourrais me répliquer que ce n'est plus nécessaire, maintenant, je le sais bien, nous sommes unis plus que jamais. Mais nous avons été si souvent trompé par tant de têtes couronnées... On a vendu les terres en Europe comme à la foire d'empoigne et quant à la terre roumaine vous ne le savez que trop, c'est, *prends-en donc un morceau par ici, prends-en un par là, tope-la! c'est à vous!* On vend vite et bon marché ce qui n'est pas à soi ! Il est grand temps que ces marchés finissent. Au besoin, monsieur Pop, les montagnes s'animeront ! »

Il avait proposé à Alexandru de se joindre à eux. En voyant son embarras, il avait compris et n'avait plus insisté. « Chacun sa mission »... Il aurait été déplacé de la part d'Alexandru de nier et de lui raconter le prétexte sous lequel il se rendait à Cluj. Il s'était simplement tu, en se demandant

ce qu'il aurait fait dans d'autres circonstances, s'il n'avait pas été porteur de la lettre du *Comité*. Ils s'étaient séparés à l'aube, quelque part entre les dernières collines, assez loin de la ville. De traverse en traverse, délivré du poids des couvertures dont il s'était couvert, s'assoupissant tout en marchant à cause des pas égaux, tant de fois répétés, il était arrivé finalement aux faubourgs de la ville.

Il avait trouvé la ville de Cluj en émoi, aux émeutes des ouvriers on n'avait pu opposer l'armée, comme quelques années auparavant, les soldats refusaient de sortir des casernes — répondant qu'ils feraient plutôt eux aussi de l'*agitation* — le préfet avait presque totalement perdu le contrôle de la situation... Il avait pris contact avec les groupes d'action de la ville, s'était lié d'amitié avec les jeunes officiers roumains. Là encore il avait rencontré Grama, personnage entré dans la légende de sa petite ville, sur le compte duquel on mettait les actions anarchistes relatées par les journaux des années d'avant-guerre, en exagérant la réalité, par une sorte de crainte respectueuse: on savait qu'il était un adepte de Kropotkine et qu'il avait figuré à plusieurs reprises parmi les accusés des procès d'Autriche, de France ou de Suisse, qu'il avait été emprisonné et qu'il s'était évadé d'une manière spectaculaire. En tout cas, Alexandru s'était aussitôt rendu compte qu'au-delà de ces rumeurs, vraies ou non, il y avait maintenant un autre Grama, épuisé et désorienté, un homme que l'on pouvait arrêter dans la rue (il l'avait fait lui-même), que l'on pouvait mettre en difficulté par quelques questions banales. Dans sa toute première jeunesse, Grama avait été l'ami de Cornel. Ils étaient partis ensemble faire leurs études, mais s'étaient séparés peu de temps après car Cornel, caractère réfléchi et calme, avait refusé de l'accompagner dans ses escapades, de plus en plus fréquentes. Dans l'euphorie de ces journées passées à Cluj, Alexandru avait osé l'arrêter et lui parler, il l'avait même fait avec une certaine insolence, avec un orgueil enfantin qu'il allait regretter par la suite. Ils s'étaient promenés tout l'après-midi le long des murailles de l'ancienne forteresse. Grama lui avait alors avoué qu'il s'était séparé du mouvement anarchiste mais qu'il conservait encore une bonne partie de ses convictions d'ancien militant. Son isolement — c'était une de ses idées — l'avait rendu à peine maintenant, par désespoir, un véritable anarchiste. Même s'il ne croyait plus à la violence. Même s'il reniait certaines de ses actions.

Alexandru retardait le moment de répondre en essayant de trouver une formule tout aussi claire que la vérité lui semblait claire à ce moment là. Il espérait secrètement que Grama comprendrait ses pensées directement, sans paroles. Il s'était arrêté tout à coup et lui montrant l'eau de pluie ruisselant sur le pavé, il avait dit brièvement et avec suffisance: « Voilà ce que je crois, moi ! »[1]

---

[1] Allusion au proverbe roumain *L'eau coule, les pierres demeurent*, affirmant la pérennité des convictions fortes. *(N. du T.)*

Grama s'était penché, avait regardé en silence, en acceptant le jeu pendant de longs moments: la boue qui recouvrait les pierres était coupée, ça et là, de filets d'eau claire qui laissaient voir des grains de sable, brillants et propres.

— Tous ces grains ce serait vous, les jeunes, n'est-ce pas? Cristal, hein? Pluie purificatrice... Je crains que tu n'aies pris l'habitude de parler en paraboles. Et moi, où me places-tu? ici, dans la boue, ou ici dans le sable lavé par le déluge?

— Vous, passant par ici à votre manière — fit Alexandru dans un élan de générosité, car il était sur le point de répondre que lui et d'autres comme lui étaient inévitablement emportés dans le ruisseau — vous êtes de nouveau dans l'atmosphère (lui montrant le ciel couvert de nuages), attendant là-haut une nouvelle condensation !

— C'est-à-dire purifié après être passé par l'eau sale. J'ai compris. Vienne le déluge ! Es-tu sûr d'avoir fini le séminaire comme instituteur, où s'est-on trompé de diplôme?

Le jeune Pop ne pouvait pas savoir que, par sa présence et ses paroles, dans cet après-midi pluvieux, il avait déclenché en Grama une émotion authentique, disproportionnée par rapport à la cause, mais qui l'aiderait bientôt à sortir de sa crise. Une rare combinaison de chimie de l'âme trouvait tout à coup son catalyseur nécessaire.

La seconde fois, il l'avait rencontré dans les environs de leur ville, faisant la garde près du chai, là où le docteur Pop avait stocké en cachette les vivres et les objets confisqués aux Allemands. Et où Alexandru découvrit, à sa grande surprise, un char blindé qui avait disparu à la fin de l'été. Il se demandait ce que Grama gardait réellement, le dépôt ou le char? Il semblait être un autre homme. Débordant d'énergie, plus jeune, il avait même quitté ses vêtements sombres. Il l'avait suivi avec envie, en se réjouissant pour lui, Dieu sait pour quelle raison.

L'automne avait progressé lentement jusqu'à son apogée. L'automne le plus long qui eût passé sur les vieilles épaules des collines de Transylvanie. L'automne le plus long de la vie du docteur Pop. L'épidémie de grippe — « le mal espagnol », comme l'appelaient avec effroi les gens du bourg — s'était déchaînée à l'improviste avec une fureur inouïe. Au cours de la semaine où la grippe avait atteint son comble, Alexandru était resté la plupart du temps auprès de son père. Il avait découvert d'autres voies de la souffrance, d'autres chemins de la mort. Mais, contrairement à Ieronim Pop, qui était devenu médecin à la suite d'une expérience similaire, Alexandru ne ressentait que désolation et impuissance. Il voyait dans cette analyse consciente et impitoyable à laquelle il se soumettait journellement le seul signe de maturité. Il se considérait — comme il l'avait noté dans son journal commencé récemment — seulement assez mûr pour que son manque de maturité trop souvent prouvé lui devînt insupportable.

Un autre événement allait accroître l'agitation du quartier.

Au moment même où ses habitants les plus optimistes avaient commencé à croire aux rumeurs de la mort de Sabin, ce dernier, amaigri seulement et

ne portant plus l'uniforme soutaché de l'armée impériale et royale, était rentré à la maison. Pour bien des habitants ce fait, si courant d'ailleurs en de telles circonstances de fin de guerre, avait acquis la valeur d'un symbole. C'était comme si le dernier soldat, réellement le dernier, était rentré du front. Le dernier survivant, signe que, dorénavant, il y aurait vraiment la paix. Il n'est pas moins vrai qu'à cela contribuait, par son caractère, Sabin lui-même, dont personne n'aurait su dire du mal, l'image de la loyauté et du comportement chevaleresque: par conséquent, si lui aussi était revenu d'entre les vivants ou d'entre les morts, la guerre était finie.

L'arrivée de Sabin, le fiancé de Letiția, avait un peu éclairci l'atmosphère étouffante qui régnait dans la maison du docteur Pop. Car Cornel avait disparu depuis plusieurs jours avec d'autres membres du *Comité*. Ils n'avaient pas encore été retrouvés, on n'avait pas découvert leurs cadavres (pouvait-on en fait s'attendre à un autre dénouement?) Ainsi y avait-il encore une lueur d'espoir, quelque chance peut-être... En réalité, la lueur d'espoir s'accompagnait d'un désespoir qui grandissait au fil de longues heures d'attente. Le lieutenant était devenu, sans le vouloir, le substitut du disparu, du moins à certains moments, comme dans un rêve qui reconstituerait des ombres, des visages et des voix de jadis. Par sa patience sans bornes, par sa voix lente qui vous enveloppait insensiblement dans sa toile de lumière, Sabin avait surtout conquis Alexandru. Letiția seule ne semblait pas avoir trouvé quelque réconfort, ne s'habituant peut-être pas à la réalité, ne pouvant pas encore se ressaisir, tout comme un ressort rendu par un trop longue tension, rouillé, et ayant perdu sa trempe, incapable de rebondir, de se détendre. À plusieurs reprises Alexandru l'avait surprise fixant son fiancé avec étonnement et crainte comme si elle avait vu un revenant. Elle évitait même, il l'avait bien remarqué, de se laisser toucher. Quelque part, dans un port de l'Adriatique, Sabin avait échangé, par amour pour Letiția, son pistolet et son sabre contre un oiseau de la taille d'un insecte, attaché par une chaînette à l'anneau d'un bracelet, étrange bijou oriental; l'oiseau était vivant et s'était habitué à vivre ainsi, captif, à se réchauffer dans la paume de la main et à manger du polen dans une petite boîte montée, elle aussi, sur le bracelet. Ce cadeau étrange, apporté avec mille précautions, avait glacé Letiția d'horeur. Sabin avait essayé de la consoler en lui disant que l'oiseau, lâché en liberté, aurait péri en s'écrasant contre un ciel si grand, contre un espace infini:

« Ce n'est pas seulement de la pitié qu'éprouve Letiția — avait soufflé Alexandru à l'oreille de son futur beau-frère — mais également le trouble sentiment qu'elle aussi est captive. De toi, de nous, d'elle-même. »

Quiconque ne connaissait pas Sabin, aurait bien pu croire qu'il inventait pour une raison ou une autre, tout ce qu'il racontait. L'odyssée des derniers mois semblait si invraisemblable que lui-même interrompait parfois son récit et regardait avec étonnement les gens qui l'entouraient. Après la débâcle du front, après que les dernières troupes impériales, restées fidèles, eussent été lâchement abandonnées par leurs officiers supérieurs, le lieutenant s'était retrouvé tout à coup seul, échoué semblait-il, sur un rivage situé

dans un autre temps et un autre espace. État-major, batterie, régiment — tout avait été englouti par une unique nuit noire. Ce n'était qu'alors qu'il avait compris que, tard mais irrévocablement, l'histoire le déliait du serment qu'il avait prêté. Dans sa loyauté profonde, mais naïve, le lieutenant avait eu besoin d'une pareille libération. Il ne parlait comme d'un miracle: en errant dans la forêt à la recherche de son armée, il était tombé sur une escouade d'alpins italiens. La matinée était claire, ensoleillée, brûlante, lumineuse. À des dizaines de kilomètres les cimes bleues des montagnes se distinguaient clairement. En voyant les Italiens, à peine avait-il esquissé le geste de s'abriter. C'était superflu. Ils étaient passés près de lui *sans le voir*, comme s'il n'avait pas été là, n'aurait pas pu y être, c'était déjà trop tard...

— Un seul, le dernier de la file, s'était cependant tourné vers moi, vers l'endroit où je me trouvais, au bord du sentier, à deux pas, sous une branche dont les feuilles étaient tombées, il me mit en joue mais ne tira point, il fit seulement un léger pan ! de la bouche et se dirigea en riant, vers nos anciennes lignes. Je l'ai compris. On ne tire pas sur des visions, sur les ombres des branches. Car il ne m'avait pas vu, peut-être étais-je une vapeur, peut-être avait-il seulement senti vaguement ma présence. Ce soldat a cependant condamné à mort et exécuté avec son pan ! enfantin un officier intègre de l'empire. Dès lors je n'ai plus été que Sabin Cotuțiu et j'ai pris le chemin du retour.

Il avait erré dans les montagnes, toujours seul, évitant de rencontrer ses anciens camarades, il avait été retenu par les patrouilles et relâché lorsqu'il leur avait dit qu'il était Roumain, il était arrivé à la mer, des contrabandiers avaient accepté de le conduire sur un autre rivage, où il avait été enrôlé dans les milices. Ne s'y attardant que quelques jours, il était parti plus loin, avait traversé d'autres montagnes, en Serbie on l'avait de nouveau enrôlé, puis de nouveau la route, jour et nuit, jusqu'à la maison.

Alexandru l'écoutait bouche bée, et ne le quittait plus d'une semelle. Lorsqu'il avait été envoyé à Arad porter un message au Conseil National Roumain Central, il avait réussi à convaincre le docteur Pop d'y envoyer aussi Sabin, en qualité de délégué.

— Entre temps Letiția se calmera et ce sera pour elle le vrai retour. Son fiancé est parti jusqu'à Arad pour des affaires... Tu comprends?... Du point de vue psychologique, cela s'arrange à merveille... Le docteur avait aussitôt accepté.

Ils avaient réussi à remettre le message à Goldiș lui-même. Ce dernier les avait gardés à dîner, conquis, de toute évidence, par la personnalité du lieutenant. Il l'avait fait parler, en détail, du front, de la guerre, après quelques phrases les deux hommes ayant trouvé ce langage commun qui donne une liberté totale aux pensées, comme entre de vieux amis: Alexandru les regardait et les écoutait avidement, s'appliquant à ne pas les gêner, n'osant même pas manger. Petit à petit, la discussion avait glissé jusqu'au moment présent. Goldiș se montrait agréablement impressionné par les idées du lieutenant qui ne lui avait caché ni sa position pendant la guerre, ni les

GH. VRÂNEANȚU:
Écho, *1848* (huile)

FLORIN CODRE:
le Monument d'Avram Iancu (Tîrgu Mureş)

métamorphoses qui s'étaient opérées dans son cœur, sa nouvelle orientation si ferme. (« Si rapidement et si profondément attaché à la socio-démocratie, lieutenant? Voilà un homme qui ne se laisse pas accabler par les drames, qui s'ouvre un nouvel horizon. Je vous admire, quand bien même je ne partage pas entièrement certaines de vos idées ») Depuis quelque temps déjà Goldiş était seul à parler sur des événements politiques plus notables de l'automne, des plans et des activités du *Conseil.* Quand il fut question de la situation de l'enseignement, des mesures urgentes à prendre, il s'était tourné vers Alexandru et lui avait demandé son opinion. Le jeune homme embarrassé avait hésité avant de reconnaître qu'il lui était difficile de répondre. « Vous avez présenté la question dans une lumière nouvelle, avait-il balbutié, en rougissant, vous avez raison bien sûr, je dois encore y réfléchir... » Goldiş avait frappé amicalement sur son épaule et Alexandru avait eu envie de hurler de rage; les mêmes paroles — se disait-il — prononcées par quelqu'un de plus âgé que lui seraient passées inaperçues. De plus il en voulait à Sabin aussi, qui avait posé une question rien que pour le tirer d'embarras. Il allait le lui payer sous peu, il lui dirait ce qu'il n'avait pas encore osé, qu'au-delà des péripéties extraordinaires du lieutenant, qu'il avait écoutées avec plaisir, lui, Alexandru, était toutefois déçu que son futur beau-frère ne fût point passé aux Italiens, ne se fût pas joint aux autres Roumains à Cittaducale, que... et ainsi de suite. Il avait réussi à se mettre en colère et cela l'enhardissait, rendait ses idées plus claires.

— En tout premier lieu — avait-il éclaté, se levant d'un bond et ne tenant plus compte du fait que la discussion avait abandonné ce sujet — en tout premier lieu, l'enseignement doit devenir obligatoire. Obligatoire, par la force même, au prix de n'importe quel sacrifice. Du moins pour les quatre premières classes. Ma génération remettra à plus tard la pensée d'études universitaires. Ce sera notre guerre à nous. Je ne l'ai dit à personne, mais depuis l'été passé encore, j'ai envoyé promener le droit, quant à la médecine, c'est définitif, ceci à cause de la grippe espagnole... En août je suis allé dans les montagnes, aux anciennes mines de Roşia. Des enfants qui y gardaient les moutons, pour les soustraire à la réquisition, m'ont montré une tablette en cuivre portant des inscriptions en latin. Quelqu'un leur avait tout juste enseigné les lettres, *toujours sur la tablette,* comprenez-vous? Ils ânonnaient sans en saisir le sens, de plus le texte était abrégé, vous voyez ça, peut-être ne savaient-ils même pas qu'il remontait au temps des Romains. Un certain *SEVERUS*, ai-je déchiffré, un esclave-mineur était affranchi. Un certificat d'homme libre, n'est-ce pas?... Il s'agit de moi ici, me dit fièrement un des garçons, je m'appelle Ilie Sever, regardez monsieur! HIC EST ILLE SEVERUS — ou quelque chose de semblable... « renommé pour l'extraction de l'or ». Cela correspondait ou plutôt cela ne correspondait pas, le gamin avait tout simplement raison, ce qui était écrit le concernait lui et son sort. Je suis resté complètement sidéré, monsieur Goldiş. La même tablette déchiffrée comme cela attestait un nouvel affranchissement. Je la vois maintenant encore devant moi, avec ses lettres serrées, anguleuses, précises, énergiques, abécédaire sublime.

— Merci Alexandru — fit Goldiș en se rapprochant de lui — jamais je n'oublierai ce que tu nous as dit ce soir. Je te prie de me croire. Il est bon d'écouter aussi les jeunes de temps à autre. Et à propos de jeunesse: n'aie pas honte de ton âge, ne le renie pas, nous avons grand besoin de son énergie. Les colonnes du « ROMÂNUL » te sont ouvertes dès aujourd'hui. Commence, si tu veux, par l'histoire de la tablette.

Au départ il lui avait fait don d'un cahier relié en cuir, sur la première page duquel il avait signé: *Pour Alba Iulia et pour ce qui doit s'ensuivre, pour l'éternelle Union! Vasile Goldiș.*

Dans je journal d'Alexandru, mélange de notes intimes et de récits d'événements auxquels le jeune homme n'avait pas directement participé, mais dont il cherchait à comprendre le sens, à se les rappeler, se sentant le contemporain de leurs héros, devinant leur valeur exemplaire, et auxquels s'ajoutaient quelques souvenirs, quelques esquisses de portraits, ébauches de future récits, dans ce séismogramme de ses états d'âme on pouvait lire, au fond, toutes les dates de cet automne mouvementé qui s'approchait de sa fin. Ne couvrant qu'un espace de trois ou quatre mois, commencé environ une semaine après le retour d'Alexandru de son voyage dans les monts Apuseni, le premier cahier de notes, semé de petits caractères nerveux, hésitants, était déjà près d'être rempli. Au retour d'Arad, Alexandru avait senti le besoin de le relire. Il allait découvrir avec étonnement que bien des événements consignés lui apparaissaient maintenant dans une nouvelle lumière, que le temps si court pourtant — avait ordonné à nouveau leur signification, que l'étroite liaison avec les épisodes de sa vie intime ne semblait plus accidentelle. Il avait tout passé en revue, sous l'empire d'une émotion profonde: le voyage dans les montagnes, les premiers signes indiscutables de la fin de l'Empire, le récit plein de signes d'exclamation de la victoire du général Franchet d'Esperey en Macédoine, l'issue dramatique de son idylle avec Uscha, les journées passées à Cluj, sa rencontre avec Grama, la constitution des comités nationaux, des gardes militaires, quelques fables en prose sur des thèmes moraux, la disparition de Cornel, le retour de Sabin, un article collé à même les feuilles du cahier, la remobilisation de l'armée roumaine, une phrase obscure maintenant (« Les gens sont méchants, me disais-je souvent, puisque moi-même, qui suis ou me considère bon, je les soupçonne de tant de vilaines choses; mais, du fait que je peux imaginer d'avance toutes les méchancetés que je pourrais endurer de leur part, cela veut donc dire que nous sommes tous faits de la même pâte et qu'en réalité je suis, ou puis devenir moi-même méchant ! »), phrase dont il se rappelait seulement qu'il l'avait écrite la nuit hâtivement, afin de ne point en perdre la température, qu'il avait quand même perdue, un commentaire sur la constitution du Conseil National Roumain, le résumé des aventures de Sabin... Et cette toute dernière réflexion par laquelle il avait décidé de clore le premier volume du journal: L'expérience de cet automne ressemble, en tout, à celle qu'on avait faite en dernière classe, au séminaire, avec le disque de Newton. Lorsque l'œil est dépassé par sa vitesse de rotation, toutes les couleurs du spectre solaire se fondent dans la couleur

blanche. Ce n'est qu'une illusion. L'histoire a donc tourné trop vite pour mes yeux inhabitués, estompant les événements, me privant de la capacité de les comprendre. À noter toutefois une différence fondamentale: la vie ne ralentit jamais ses cycles, on ne peut pas la manœuvrer comme un disque. Il faut apprendre à tourner en même temps qu'elle. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut distinguer ses couleurs. » Une vérité découverte à moitié seulement. Une théorie plutôt, provisoire, car Alexandru allait tomber bien souvent encore, dans les pièges de son immaturité. Les événements, grands et petits, qu'il vivait, retenaient encore tellement son intérêt, qu'il lui était difficile de juger aussitôt, de leur véritable valeur, mais, surtout qu'il n'en pouvait percevoir jusqu'au bout l'intime liaison. En tout cas il avait pu tirer au clair le passé et c'était le premier pas. Alexandru, celui de la fin de l'automne, avait cessé de ressembler à un jeune héros de feuilleton, toujours prêt à s'engager dans une nouvelle aventure, vivant frénétiquement dans le seul présent — enchaînement d'ardeurs, d'élans, de sentiments éphémères. La chrysalide faisait ses ailes. Nous ne pouvons non plus ignorer le fait que pendant toute cette période miraculeuse pour Alexandru, au cours de laquelle les événements semblaient se produire exprès pour mobiliser ses énergies, la mémoire, fébrile, travaillait pour l'avenir.

On comprend donc aisément pourquoi, à ce moment-là justement, la littérature comme passe-temps, qui se pratiquait hier encore, était devenu son souci quotidien, traité avec un sérieux grandissant.

Il avait rempli de notes un cahier, et le don de Goldiş, cet autre cahier, lui venait comme par une étrange coïncidence. On aurait dit qu'il savait tout d'Alexandru: tempérament, penchants, préoccupations. Jusqu'au détail que ce dernier entrait dans une nouvelle étape de sa vie.

Depuis quelques jours l'air semblait s'être raréfié, devenant ainsi plus pur. Il avait cessé de remplir les poumons des arômes lourds, pénétrants, des alcools distillés clandestinement dans les vergers et les jardins des plantes macérées et des fruits blets du long automne finissant. Dans les rares instants de repos qui lui avaient accordés, le docteur Pop avait pu observer les spasmes de la nature, tout ce mélange de miasmes et d'images du déclin lui rappelait l'atmosphère plutôt déprimante d'une cuisine à la fin d'un banquet: restes de plats, chaos, saleté, fumée, fatigue imprimée dans les objets. Pour son goût d'homme aimant l'ordre et l'équilibre, la fin de l'automne était trop vulgaire. Depuis quelques jours cependant, sans se rendre compte du moment précis de la métamorphose, il se sentait regaillardi. Certes, les événements récents auxquels il avait directement participé avaient pu contribuer à ce nouvel état d'âme, mais en de telles circonstances, nul n'aurait pu dire au juste où commence l'âme et où s'arrêtent les fonctions du corps.

Les camarades d'action n'avaient point caché la surprise ressentie à la vue du nouveau visage du docteur. La mort de son fils, l'avocat Corneliu Pop (on pouvait s'y attendre !) aurait pu le plonger à jamais dans l'isolement, dans les profondeurs de son propre drame. Nul n'y aurait vu une trahison. Il était cependant revenu au *Comité* et, plus que jamais, son esprit méthodique, calculé et clairvoyant avait été pour tous une aide précieuse. Ils n'avaient découvert dans son attitude aucune trace de rancœur, le moindre signe du désir de vengeance. Élu secrétaire à la place de Corneliu, il avait beaucoup à faire. Il fallait assurer le calme dans la région, nourrir la population, s'occuper des soldats qui revenaient du front, organiser les gardes nationales roumaines dans les villages, maintenir les communications, il était tour à tour, ou en même temps, notaire, juge de paix, administrateur, chef d'état major, il surveillait la retraite des soldats allemands et autrichiens... Et, avant tout, il veillait, ces derniers jours, à l'organisation de l'Assemblée d'Alba Iulia. Les élections des délégués, la ratification des mandats des ecclésiastiques et des animateurs culturels, des autres catégories sociales et professionnelles, l'organisation des meetings, l'organisation du graphique général de déplacement, la publication des proclamations et des tracts. Il s'était installé à demeure au Siège du Comité. Les actions d'octobre et du début de novembre s'étaient avérées décisives pour la lutte des Roumains de Transylvanie, tandis que la situation politique internationale avait pris elle aussi une tournure favorable. L'échec des négociations avec le ministre hongrois Jászi, où celui-ci avait tenté une simple manœuvre d'ajournement, de temporisation, en avançant des propositions minimales, de forme et non pas de fond, en fait l'impossibilité de ces négociations avait raffermi la décision des Roumains de l'Empire, de l'Empire dualiste déjà agonisant, de convoquer l'Assemblée. Dans sa fonction, le docteur Ieronim Pop avait fait don à cette cause de toute son énergie.

Insensiblement au milieu de la nuit, il avait commencé à neiger. Ieronim s'était assoupi près du téléphone, attendant la circulaire du *Conseil Central*, la dernière avant le départ. La fenêtre s'ouvrit doucement, comme poussée par une main invisible, la lumière des réverbères qui se trouvaient dans la rue, devant la maison, devint plus éclatante, semblait-il, et, dans l'espace qui les séparait, les yeux à peine entrouverts du docteur découvrirent la silhouette de la sentinelle immobile, couverte d'un blanc phosphorescent. Le silence absolu qui accompagnait la scène lui fit croire qu'il rêvait. Puis il eut la sensation que quelque chose du dehors (il n'aurait pas su dire au juste quoi, car certaines choses s'adressent directement aux sens, c'est leur douce revanche) se consacrait à lui seul. La conviction qui remontait à l'âge le plus tendre et qui renaissait maintenant: la nature mère s'attarde auprès de chaque être un instant et, muette, profondément accablée par son silence, le caresse ou lui fait un signe. D'où la crainte que l'étrange fée ne le trouve dormant et que par compassion ou par hâte, elle ne le réveille pas. Avec la générosité de jadis: inquiétude pour tous les êtres du monde qui dormiraient, innocents, lorsqu'elle passerait. Il ne se ressaisit que diffi-

cilement aux appels stridents du téléphone. « Ceux des régions plus éloignées, du nord et de l'est se sont déjà mis en route pour Alba. Il y aura des trains spéciaux, sur les routes, une foule de voitures, de charrettes, d'automobiles... On peut dire que l'Assemblée a déjà commencé, car nul ne pourrait leur faire rebrousser chemin. Bon voyage à vous tous, rendez-vous à Alba Iulia ! Veillez à maintenir l'ordre dans la région, préparez-vous pour la fête ! » Il resta longtemps, le récepteur à l'oreille, comme si après le court message, il allait réellement entendre la marche des convois, l'effort des locomotives, le trot des chevaux, le bruit sourd du formidable exode.

C'est ainsi que le trouvèrent Sabin et Alexandru, au petit matin, le feu éteint et la fenêtre grande ouverte, penché sur le téléphone, le registre des protocoles devant lui, où, pour une fois, pas une ligne, pas un mot n'avaient été consignés.

— Les trois wagons sont arrivés, c'est le lieutenant Simion qui est venu de Cluj même. Florea montera sur la locomotive. À la gare j'ai entendu quelque chose d'inouï. Quelques miliers de paysans des monts Apuseni se dirigent à pied vers Alba-Iulia, il y a aussi des femmes et des enfants, ils marchent sans répit, disant que si Dieu lui-même voulait les empêcher de tenir l'Assemblée, ils le ferait quand même. Ils emportent aussi de petites églises sur roues, comme jadis. Tu t'imagines ça, père, par ce sale temps... Alexandru allait et venait à grands pas dans la pièce en gesticulant, le docteur observait avec stupéfaction combien son benjamin avait changé pendant ces derniers mois, il ressemblait étonnamment à Cornel, même la voix, les pauses entre les mots, le regard ardent. Peut-être avait-il quelques centimètres en plus. Il ne pouvait s'empêcher de regarder ses pieds — « la bottine orthopédique de Cornel, son supplice et celui de sa mère, qui s'était toujours sentie coupable, son désespoir après l'accouchement, apaisé bien plus tard, à l'arrivée des jumeaux » — mais le jeune homme se mouvait plein d'agilité, d'énergie, comme un homme: « un homme sain de corps et d'esprit, mon Sandi, j'y réfléchirai un beau jour ! »

À l'aube — il était resté longtemps à bavarder avec les deux jeunes gens — la neige lourde et mouillée commençait à s'éclaircir, mais la quantité qui était tombée pendant la nuit suffisait à réduire les dimensions de la ville, à la rendre plus petite, plus tassée, presqu'un village. Les maisons de la Place, respirant autrefois une certaine élégance, portant, non sans orgueil, les signes du bien-être — balcons courbés, colonnes, frises en stuc, mosaïques en majolique, mélange de styles qui avait proliféré dans tout l'Empire vers la fin du siècle passé — la douzaine de bâtiments à plusieurs étages du centre étaient entrés eux aussi, dans l'anonymat. Le faune du fronton du palais Ulman, autrefois les mains pleines de grappes de raisin, n'offrait à sa nymphe transie qu'une poignée de neige. Triste idylle dans la lumière blême qui les enveloppait. Les chiffres de l'horloge du clocher avaient été complètement couverts et les aiguilles erraient inutiles sur la surface opaque du cadran, au centre de l'œil immense, atteint de cataracte.

Quelqu'un, avait remarqué Ieronim Pop avec surprise, avait détaché, pendant la nuit, l'aigle impériale — bronze et émail étincelant — du bâtiment du Tribunal Civil et seule cette absence, la trace imprimée sur le crépi, était mise en évidence de tous les détails de la Grande Place. Sabin avait insisté pour la chercher, elle devait être quelque part tout près, dans la neige, sur le pavé. « Laisse-la, mon garçon, avait souri le docteur, tu ne vois pas qu'elle n'existe plus? Si elle s'est envolée toute seule, une tête a tiré d'un côté, l'autre d'un autre et elle s'est probablement déchirée en deux. Des oiseaux comme celui-ci ne vivent pas dans l'air ou sur la terre. Bien que comme ça, sur les murs, sur les drapeaux, sur les sceaux... » Ce n'étaient pas ses propres paroles. Il les avait entendues, souvent, dans la maison de son enfance, mais ce n'était que maintenant qu'il en pénétrait le sens.

— Grand-père, lorsqu'il se fâchait contre nous — était intervenu Alexandru — nous amenait ici et nous la montrait. « Je vous livre à la Bête. Elle vous dévorera! » Je n'avais pas le courage de la regarder longtemps, il me semblait que ses deux têtes commençaient à bouger. Le vieux, qui avait vu beaucoup de choses dans sa vie, était convaincu que le dualisme avait été créé surtout par crainte de l'inévitable union des Principautés qui annonçait bien entendu notre Grande Union. S'il vivait encore, je parierais n'importe quoi que c'est lui qui a chassé l'oiseau. « Sais-tu Alexandru, disait-il, pourquoi cette bête a deux têtes? Pour dévorer plus vite, deux têtes pour un seul estomac, voilà ! » « C'est la fonction qui crée l'organe — avait ajouté Sabin — j'ai lu cela récemment... »

Les trois hommes étaient arrivés dans la rue commerciale, flanquée des deux côtés d'arcades qui abritaient les trottoirs. Les minuscules vitrines, vides et sales, d'une pauvreté qui ne semblait cependant pas naturelle, certaines vitrines mieux garnies ça et là — des cabas, des harnais et des fers à cheval, des outils, des cercueils grossièrement travaillés, des cadres, des tableaux naïfs représentant des hussards moustachus, des paysages avec palmiers, lacs et cygnes, des images saintes catholiques en chromolithographie; ces vitrines n'en semblaient que plus pauvres, trahissant le désespoir réel des marchands qui désormais, n'ayant plus rien à perdre, ne cachaient plus leur marchandise. Devant le dépôt organisé par le *Comité* s'étaient rassemblées déjà quelques dizaines de personnes, des femmes pour la plupart, bien qu'il y eût encore quelques heures à attendre jusqu'à l'ouverture. Avec l'accord du *Centre*, le docteur Ieronim Pop avait distribué des tickets d'aliments sur le stock conservé au dépôt de vin et sur d'autres sources, confisquées entre temps aux troupes allemandes qui se retiraient. Malgré l'insistance de certains membres du Comité, il avait refusé de procéder à la vente des objets récupérés, du vin de Drăgăşani, car, disait-il, dans le terrible pillage auquel s'étaient livrées les armées autrichienne et allemande en Roumanie, on pouvait à la rigueur trouver une justification pour les provisions volées, la guerre amène inévitablement la famine, mais non pour les autres vols, ils constituaient la preuve d'une cupidité jamais assouvie,

la preuve de la perte de la dignité humaine. On ne pouvait vendre ces objets, quand bien même l'argent était absolument nécessaire pour le ravitaillement, pour secourir les pauvres et les veuves, car, directement ou non, les objets récupérés appartenaient à l'État roumain, cruellement frappé par la guerre.

Les gens attendaient patiemment devant les portes verouillées, gardées par un gars portant un brassard tricolore autour du bras et un vieux flingot rouillé, en bandoulière. Quiconque aurait regardé son arme de plus près, aurait découvert qu'il lui manquait un tas de choses, la culasse, le guidon, la gâchette, ce n'était qu'un semblant d'arme comme celles pour les exercices. « Pendant ce temps, pensait Sabin, Mackensen *oublie* des munitions et de l'armement partout où il rencontre d'anciens alliés. »

À leur approche la foule avait commencé à s'animer, ceux qui s'étaient assis sur des escabeaux se levèrent — habitude contractée pendant les années de guerre... ces escabeaux polis par tant d'heures d'attente... — on entendit des bonjours en roumain, hongrois et slovaque, « aujourd'hui nous avons de la farine de maïs et du lard — dit Ieronim, se sentant obligé de leur répondre — et un peu de pétrole, mais pas beaucoup. De la quinine pour les malades. Pour le lard, double ration... »

Toutes les fois qu'il inspectait l'activité de l'entrepôt, lorsqu'il passait sous les sombres arcades, lorsqu'il rencontrait le regard des gens qui faisait la queue, chaque fois plus nombreux, il revoyait dans son esprit, sans aucune liaison claire entre les images, et ce souvenir l'oppressait, la cour désert de ses grands-parents, des jours qui suivirent leur mort. Comme s'ils l'avaient décidé d'avance, ils s'étaient éteints en même temps. Leurs fils et leurs petits-fils, dispersés aux quatre coins du monde, avaient retrouvé la maison et la cour non pas seulement vide, mais comme s'évanouissant devant leur yeux, un phénomène de décomposition, de repli hors de la réalité. Une sensation insupportable pour le jeune Ieronim d'alors. On avait eu du mal à trouver même la pièce de bois pour faire la croix ou même les clous, qu'on avait finalement arrachés à une palissade. Hébété, il avait assisté à l'agitation des siens et n'avait pas supporté de rester là jusqu'à l'enterrement. Poursuivi par les nuages sombres de ces sentiments, il avait fait des efforts surhumains pour remonter le courant, pour passer à travers des portes fermées. Il avait aussitôt abandonné la théologie et s'était consacré à la médecine. Son choix avait une raison particulière: la mort, telle qu'elle s'était brusquement dévoilée à lui, vêtue des hardes de la pauvreté, ne lui avait révélé rien de sacré, de spirituel. « Pour nous, une occasion en plus de nous humilier ! » Bien plus tard, pendant les journées funestes de la guerre, lorsque même pour lui qui avait veillé aux frontières du néant, pendant bientôt trente ans, lorsque l'ampleur de cette humiliation avait donc dépassé toute imagination, en devenant un *chiffre*, une solde toujours plus grande, c'est à peine alors qu'il avait été certain de ne pas s'être trompé. « La ferveur de la foi, dont je ne nie point certaines qualités, celles qui ont trait à la morale, à la modération, à l'amour du prochain, trouve des consolations

pour tous les drames. Mais pourquoi donc nous résigner devant toute chose? Le plus grand outrage fait à l'homme — l'humiliation. L'attitude la plus digne devant la mort est le refus ! »

Il regardait le long de la rue camouflée par la première neige, que même les pas pressés de ceux qui se dirigeaient vers l'entrepôt ne réussissaient pas à animer... On aurait dit que sous la couche de neige dormait, démonté et abandonné, un mécanisme dont le principe de fonctionnement s'était à jamais perdu. « La cour était déserte et les gens s'y mouvaient comme pris de vertige. Ne pas trouver dans la maison où on est né ni même un clou... Ils avaient mesuré une dizaine de fois avant d'entailler la croix. Ensuite ils avaient hésité à saisir la hache, car un faux mouvement aurait mené à la catastrophe. Les oies de je-ne-sais-qui, je les vois encore, étaient entrées, passant sous la porte-cochère. Elles dévoraient gloutonnement, en silence, les derniers brins de traînasse. Elles dévoraient hâtivement, avidement, comme des machines à dévaster, à faire le vide. J'aurais dû, dès le début, les chasser en leur lançant des pierres ! »

— La reconstruction exigera des idées nouvelles et des buts nouveaux — avait dit Sabin, le ramenant à la réalité. Si nous ne devenons pas plus sages à l'issue de cette guerre, cela veut dire que nous n'avons rien appris de ses épreuves.

— On se passerait bien de telles leçons ! — avait avancé Alexandru — l'esprit de l'homme, comme celui de l'enfant finira bien par mûrir. Le père Pîrîu nous a dit une fois, à la rentrée, « ce n'est pas votre affaire, aux instituteurs, d'apprendre aux enfants ce que c'est que la faim et la soif, car elles se font assez comprendre par elles-mêmes. Mais est-il nécessaire d'avoir faim — me dis-je — pour devenir plus sage? Voyons, ces gens qui sont rassemblés dès avant l'aube sont-ils des philosophes du jardin Akademos ou de pauvres affamés? Sont-ils meilleurs ou pires après la guerre?

— Tu viens à peine d'ouvrir les yeux sur le monde — avait ricané le docteur Pop, — et voilà déjà, mon garçon, que tu le regarde par le gros bout de la lorgnette ! Tu connais l'anecdote... passant près d'une île où des naufragés lui faisaient des signes désespérés, l'amiral Tassila regarda dans sa direction, en tenant la lunette à l'envers et dit qu'elle était trop éloignée et qu'elle semblait déserte. Ça ne valait pas la peine. Son ami, Aristide, au contraire, regarda du bon côté... mais il tendit seulement la main et cria, les croyant tout près, nous voilà, les gars, tenez-vous bien, on va vous embarquer. Si tu as ouvert les yeux, pèse bien la réalité par tes propres moyens, non pas par la lentille trompeuse de la lunette. On se rend compte de la valeur de quelqu'un par la façon dont il juge et comprend les autres.

Sans plus se parler, ils étaient retournés tous les trois au bureau. L'officier de service, le capitaine Măgeruşan, les avait accueillis sur le pas de la porte, le visage réjoui, qui trahissait à la fois une légère envie. En tant qu'adjoint du chef de la garde nationale roumaine de la région, il devait rester sur place, pendant l'Assemblée.

— À onze heures tous les délégués du comitat seront ici, le train spécial partira aussitôt. Monsieur Goldiş a téléphoné pour vous demander, à vous, docteur et à vous, monsieur le président, de venir plus tôt à Albá-Iulia. Il y aura plusieurs délibérations aujourd'hui. Il a ajouté que Alba est déjà en plein émoi et que les paysans des Apuseni sont bien arrivés, avec leur petite église. Demain ils auront l'honneur de monter la garde dans la forteresse. Il se pourrait que nous ayons des difficultés à Teiuş et à Podul Mureş. Demain à dix heures, les cloches de toutes les églises de Transylvanie sonneront; toute l'Europe nous entendra, je vous le jure !

— Va préparer le dog-cart, décida brusquement Ieronim Pop, en poussant son fils vers la porte, mets-y des couvertures des fourrures, de la paille et du foin, un baricaut d'eau-de vie. Dis au revoir de ma part à ta mère et à tes sœurs ! »

— Mais tu n'y arriveras qu'à la nuit tombante, comment vas-tu partir tout seul, n'as-tu pas entendu que tu dois y être plus tôt?

— Le conseil peut bien avoir lieu sans moi. Je ne renoncerais point à ce voyage pour tout l'or du Pérou... Je veux tout voir, tout revoir. Je veux comprendre ce qu'il me reste encore à comprendre. Par train ce serait trop simple et je ne crains pas la solitude maintenant. Fais comme je te l'ai dit et fais vite.

En moins d'une demie heure, Alexandru était revenu, apportant tout ce qu'on lui avait demandé. Entre temps, la neige était tombée moins drue et la couche fragile à la limite entre la glace et l'eau, avait perdu son pouvoir, la ville s'éveillait; des vapeurs et de la fumée s'élevaient au-dessus de la ville qui regardait, comme ahurie, ses nouveaux atours. Les sabots des chevaux frappaient d'un bruit sourd le pavé, faisant rejaillir la neige fondue. Depuis les ruelles de la périphérie, un fumet de viande bouillie, un parfum de pâte de boulangerie se répandaient paisiblement, pour la première fois, peut-être, depuis quatre ans. Toutes les maisons de là-bas, du quartier roumain formé sur l'ancient marais, connu depuis toujours sous le nom de *Venise*, s'étaient allumées.

Enveloppé de couvertures et de fourures chaudes, laissant les chevaux trotter à leur gré, le docteur Pop enregistrait tout avec avidité. Car un voyage comme il n'en avait jamais fait et n'en ferait plus jamais avait commencé pour lui à cette heure matinale.

Il traversait des villages prêts pour la fête, salué et souvent arrêté par les paysans; on lui offrait le vin du pays, ce vin au bouquet incomparable, presque incolore mais fort, « goûtez-en un peu, docteur — l'avait accueilli un de ses anciens patients — personne n'a rien de pareil, j'ai cinq filles et à chacune de leur naissance j'ai enterré sous la remise un tonneau de vin pour leurs mariages, je l'ai sorti maintenant que nous nous réunissons au Pays, à notre Roumanie, notre plus grand mariage ! »

Il rattrapait des colonnes de piétons qui se dirigeaient gaiement vers Alba-Iulia — la Blanche Cité, se laissant quelque temps entraîner par leur flot. C'est à cela que devait ressembler un triomphe dans la Rome antique... Les mêmes visages énergiques, éclairés par la joie. Un peuple qui renaît,

non, qui rajeunit. Essayez de nous compter maintenant ! Il se rappelait, en souriant, les recensements précédents qui escamotaient, chaque année, des millions de sujets roumains de l'Empire: vers 1911, par exemple, on avait trouvé l'habile formule de faire le compte par croyances, par rites, ce qui donnait pour leur comitat 217 425 grecs-orthodoxes et 60 024 grecs-catholiques, tous Roumains, ce qui était passé sous silence, tout le monde sachant cependant que les autres étaient protestants ou catholiques (enregistrés à part) et, oh ! surprise ! on obtenait au total... 271 675 seulement, au lieu de 277 449, une différence de plus de six mille, une erreur d'écolier... ce n'était cependant pas une erreur... Puis la guerre était venue et tout à coup la statistique ne faisait plus de tours de passe-passe, on avait subitement parlé de « peuples » et non de « nation historique », on avait besoin de soldats réels, non fictifs... Du point de vue du nombre, c'est aux Roumains que revenait le plus grand sacrifice. « Pour un voleur d'empereur... » il était trop tard déjà, trop tard. On avait fermé la plupart des écoles, on avait créé des « zones stratégiques », on punissait ceux qui prononçaient un mot en roumain. Et puis ce coup de tonnerre — l'entrée en guerre de la Roumanie — qui avait fait présager le moment présent. L'année passée, à Budapest où il était allé pour affaires, Ieronim Pop était tombé sur la preuve stupéfiante qu'on préparait aux Roumains sujets de la couronne, une nuit de la Saint-Barthélemy. Il avait rendu visite à ses anciens amis, camarades de faculté, parmi lesquels un certain Nebowitzki, originaire de Moravie ou de Pologne, il ne le savait plus. Le fils de ce dernier, haut fonctionnaire du gouvernement, lui avait donné à lire, après lui avoir fait jurer le secret, un livre de 900 pages, écrit peu avant la guerre, par un certain fonctionnaire de la section politique du Ministère, imprimé en un petit nombre d'exemplaires, destinés aux chefs de départements. C'était au fond un manuel, minutieusement composé, donnant pour une fois le chiffre exact de la population roumaine et contenant des plans concrets de dénationalisation. Analyse détaillée de tous les compartiments de la vie matérielle et culturelle roumaine, ce livre était la source, comme Ieronim Pop pouvait le constater, de toutes les lois et toutes les ordonances ministérielles qui livraient un assaut concerté à la nation roumaine. L'objectif final, la dénationalisation par la terreur, la corruption, les pressions économiques... On y dressait l'inventaire matériel et personnel de toutes les institutions religieuses, scolaires, culturelles, économiques, rien n'y avait échappé, que ce fût un brin de paille ou une fonction de notre organisme national. Les banques roumaines: capital, conseils d'administration, statuts, rôle dans l'aide financière aux paysans, aussi bien que les mesures propres à les neutraliser, à étrangler les crédits, à empêcher à tout prix leur développement. Des mesures analogues contre les sociétés culturelles, les écoles, les journaux... Un livre qu'il ferait bon d'exposer, bien en évidence, aux prochaines négociations de paix.

Dans un village, les gens s'étaient rassemblés, au beau milieu de la rue, pour danser. Le docteur fit un détour ne voulant pas déranger la fête.

Puis, longtemps, il suivit des chemins défoncés, déserts, dans une solitude propice aux souvenirs.

Vers midi, il sortit des collines et dirigea ses chevaux vers la ligne de vapeur bleuâtre sous laquelle on devinait le lit bas, sinueux, du Mureş. Les chemins étaient maintenant plus nombreux pour se perdre rapidement dans les vallées, comme heureux d'échapper aux contraintes du relief. La rivière seule ne se hâtait pas, elle coulait paresseusement de l'est vers l'ouest, décrivant d'amples courbes, plus alanguie maintenant au début de l'hiver, indifférente à l'agonie des saules et des aulnes de la berge. Aux pas des chevaux on sentait leur fatigue, Ieronim Pop se rappella qu'il fallait les changer. Mais pour le moment il descendit — il avait à peine bougé dans le nid chaud fait de paille et de couvertures où il avait voyagé — et marcha près d'eux dans la boue. Au premier passage, il ne trouva personne, le bac était échoué sur le sable, plus loin en aval, la chaîne avait été coupée des deux côtés, de tout ce système ingénieux il ne restait plus que les poteaux et, de l'autre côté de la rivière comme il allait l'observer bientôt, la chaumière du passeur, à demi écroulée, portait les marques d'un récent incendie. Sans trop espérer, il sonna la cloche, restée sur le poteau. Le son se répandit aussitôt dans l'immensité de la plaine déserte. Tandis qu'il s'apprêtait à faire demi-tour il aperçut, à travers l'air qui tremblait au-dessus des chevaux, trois silhouettes qui se glissaient sur l'autre berge. « Qui sait, des bandits peut-être, qui fouillent les maisons incendiées à la recherche de vieux chiffons, de ferraille... » Puis, s'avançant, il découvrit avec surprise leurs bérets sans visière, les fusils qu'ils traînaient. Ils s'espionnèrent quelque temps — « des enfants en uniforme, ils sont armés, ils sont trois et ils ont peur quand même », pensa le docteur, en les regardant — les deux parties, embarrassées par cette rencontre inattendue. Ieronim Pop fit le premier pas et s'approcha du bord de l'eau, jusqu'à ce qu'il sentît la glace craquer sous ses pieds. Un des trois autres fit de même, avec plus de prudence toutefois, mais pas avant d'avoir chuchoté quelque chose aux autres. « Qui êtes-vous? » leur cria le docteur, « *Mein Herr*, ich verstehe nicht rumänisch, *mein Herr!* »

— Wer seit ihr? — répéta calmement Ieronim Pop, comprenant déjà à qui il avait affaire. Il était clair que ce n'était pas eux qui avaient détruit le bac. (Au village on allait lui raconter comment quelques soldats hongrois étaient restés là, toute la journée d'hier, menaçant les Roumains de leurs fusils, puis, voyant qu'ils ne les effrayaient pas, ils avaient coupé la chaîne, mis le feu à la chaumière, puis avaient disparu).

— ... chen Soldaten...

La même histoire depuis quelques semaines: des régiments, des compagnies, de petits groupes ou même des soldats autrichiens ou allemands isolés erraient dans la région, armée anéantie non par les rigueurs du combat, mais bien par ce quelque chose qui les dépassait, quelque chose de bien plus terrible, ce que le docteur Pop appelait souvent « les lois de l'histoire en action ». Les jeunes gens de l'autre rive devaient avoir appartenu aux bataillons envoyés dans les Balkans l'été passé qui, avec les vieillards-volontaires

(rêvant à leur Sedan, les uns trop tôt, les autres trop tard) assuraient les missions de subsistance de l'arrière de l'armée. Ieronim Pop ne prêta même plus une oreille attentive aux explications du jeune homme. Il était naturel qu'ils aient trouvés une foule de gens aux ponts et passages et qu'ils n'aient pas osé traverser la rivière Mureş en ces endroits. C'était la première fois dans son voyage que le docteur les rencontrait (moins nombreux qu'il ne s'attendait, mais ceci ne changeait en rien la réalité, il y en aurait bien d'autres, il le savait). Ces soldats sans gloire, ces lambeaux d'armée que le vent poussait, lentement, doucement vers l'ouest. Il avait imaginé la scène dès avant son départ: d'un côté de la route les colonnes de Roumains se dirigeant avec enthousiasme vers Alba Iulia en chantant leur joie, leur espoir, de l'autre, la colonne muette qui se retirait, deux entités qu'on aurait dit ne plus appartenir au même temps.

« Quand le temps viendra pour nous de raconter à ceux qui sont aujourd'hui au berceau comment nous avons fait la Grande Union, il ne faudra pas oublier de leur parler aussi de cette importante question. Comment nous nous sommes mis en route, sans aucune crainte, affrontant l'hémorragie de l'armée de Mackensen, affrontant les armes qu'il avait généreusement laissées à ses anciens alliés. Tout le monde sait où sont passés tant de leurs fusils, de leurs grenades et même de leurs canons. » C'est à peu près dans ces termes qu'Ieronim Pop avait parlé la nuit précédente, à Alexandru et à Sabin. D'une manière un peu rhétorique, les sentant tellement jeunes à côté de lui, mais avec une émotion sincère. Il avait donc anticipé l'étrange tableau, le plus étrange tableau jamais composé par l'histoire moderne de l'Europe, il ne s'était pas trompé, *ne pouvait plus se tromper.* « Ironie du sort, les peuples opprimés du KUK, les Roumains et les Tchèques, par exemple, défiant le *divide et impera*, s'entraident aujourd'hui dans leurs efforts d'affranchissement... Des milliers de Roumains de Transylvanie ont défendu Prague contre la fureur des impériaux de l'Empire, lors de la proclamation de l'indépendance tchéco-slovaque, c'est aussi une chose à retenir ! » avait opiné Sabin.

— Au début de l'hiver cet immense dégel... Quelle tempête de neige pourrait encore l'arrêter? *l'heure de la liberté des peuples a sonné*, n'est-il pas écrit ainsi dans tes livres les plus récents, mon cher Sabin?

Les troupes autrichiennes et allemandes étaient passées et passaient encore, venant surtout du sud et remontant vers le nord-ouest, en un déplacement lent, chaotique, qui semblaient plus nombreuses à quiconque n'avait pas l'habitude de la guerre; il était arrivé qu'une unité, en s'égarant, passât à plusieurs reprises par le même village; un organisme en décomposition qui ne conservait plus un semblant d'ordre, de consistance que là où s'était trouvé le cerveau, le noyau: le Quartier Général du Front du Sud. Dans leurs regards, dans le regard des officiers surtout, se lisait la perplexité, la Transylvanie avait changé du jour au lendemain. Et voilà maintenant que cette vague de gens qui déferle de partout les oblige de s'arrêter, de baisser encore plus leurs têtes... « Si l'on pouvait embrasser du regard toute la Transylvanie — pensait le docteur — quelle fourmillière on aurait devant les yeux ! »

— Essayez donc de passer à gué à l'endroit du bac, d'autres sont passés par là, il y a des traces de roues — entendit-il dire au jeune soldat. Peut-être pourrions-nous aussi employer votre voiture. Ieronim Pop eut envie de rire. Les paroles du soldat se mêlaient ridiculement aux buées de la respiration, se dissipaient à peine intelligibles, dans l'air. Afin de l'assurer de leurs bonnes intentions, les trois gamins mirent leurs armes en bandoulière et s'employèrent à lui montrer le chemin en faisant de grands signes. « Ils ne sont pas coupables » — se dit le docteur en montant sur le siège. Une fois arrivé, non sans difficulté sur l'autre rive, il eut pitié d'eux en voyant leurs visages blêmis par le froid, couverts de duvet hérissé, à cause du froid et du manque de sommeil, leurs capotes fripées et pleines de boue, leurs énormes bottes qui laissaient voir de vieux chiffons et de la paille. Il n'y avait pas de sens de faire encore une traversée pour eux. Leur situation serait la même. Il sortit le tonnelet de la caisse du dog-cart et leur offrit à boire. « Pourquoi êtes-vous seuls, où avez-vous laissé votre unité? » — fit-il, cherchant à se renseigner sur leur compte.

— Nous l'avons perdue hier matin, près de Sebeş, nous trois sommes allés dormir dans un fenil, chez un Saxon, à notre réveil elle n'y était plus. Tant mieux, en fin de compte. Il n'y en aura pas beaucoup qui rentreront à Vienne, sains et saufs. Certains ont de l'or, je l'ai vu de mes propres yeux, le sergent porte trois paires de culottes de femme, l'une sur l'autre, sous ses pantalons. À la première perquisition...

— Et vous?

— Nous? Nous sommes arrivés à Sibiu peu avant la retraite, nous avons lavé les toilettes de la caserne, voulez-vous nous aider à traverser la rivière?

— Mais après, comment allez-vous vous débrouiller?

— Nous avons une boussole. Voulez-vous nous aider, Monsieur...

— Une boussole? Savez-vous au moins la distance qu'il vous reste à parcourir? Il n'avait pu cacher son sourire. Les trois garçons les regardaient soudain renfrognés, « ils ont l'âge d'Alexandru — pensa-t-il soudain — la même façon de penser, si la guerre durait encore un peu... »

— Montez, fourrez-vous sous les couvertures et jetez au diable ces fusils, à qui voulez-vous en rendre compte une fois arrivés à la maison? On ira d'abord là-bas, au village, pour changer les chevaux et déjeuner. Ensuite... sais-je moi... le mieux serait de vous laisser dans une gare.

Il s'arrêta peu après devant la porte de son ami, Avram Burdaş. Entre temps, abandonnés à tout dénouement, vaincus par la chaleur et l'alcool, les soldats s'étaient endormis, recroquevillés au fond du dog-cart. Seules les femmes étaient à la maison, elles s'empressèrent de lui offrir une chaise près du feu et un verre de vin. « J'ai des garçons qui m'accompagnent, allez vite les chercher. » La vieille qui était sortie les chercher revint aussitôt, pressant un coin de fichu contre sa bouche, signe traditionnel de répulsion. « Mon Dieu, Monsieur Pop, mais ce sont des soldats de l'Empereur, des casqués de Willy, qu'en dira Avram à son retour d'Alba Iulia? »

— Quels soldats, voyons, va les regarder encore une fois. Elle est finie, la guerre, ce sont des enfants comme les vôtres ou comme le mien, je les ai trouvés sur le bord du Mureş, au bac, ils attendaient que toute l'eau gèle ou que la rivière soit à sec pour pouvoir traverser. La vieille osa les réveiller, ils la suivirent, soumis, quelque peu embarrassés. Ils mangèrent en silence, s'efforçant de cacher leur faim, avec des gestes mesurés, tout en échangeant des regards entre eux afin de s'assurer qu'ils ne rêvaient pas. Assis devant la cheminée, Ieronim Pop suivait leurs gestes feignant, à son tour, l'indifférence.

Quand avait-il vu, pour la première fois, ces visages aux cheveux blonds, dans leurs tuniques grises, dans leurs uniformes taillés de manière à imposer, à inspirer sinon la peur du moins le respect? Quand donc étaient-ils apparus dans son univers? Quatre années auparavant ou un siècle? La nouvelle de la guerre l'avait surpris loin, sur les côtes de la mer Noire, à Tekirghiol, pendant le congé qu'il passait en Roumanie. Comme bien d'autres il avait espéré une temporisation, un miracle. Le souci des siens, de ses fils surtout, ne lui permettait aucun espoir. Il avait sauté dans le premier train. « Nous nous battrons aussi, tu verras » — lui criaient ses amis, sur le perron de Constanţa, pour le consoler. « Rendez-vous à Alba, dans la ville de Michel le Brave » — fit l'un d'eux, en prophète. À Bucarest, où il avait été obligé d'attendre quelques jours que la situation se précisât, il avait rencontré d'autres Roumains de Transylvanie, les uns qui avaient décidé de rester là et d'autres qui devaient rentrer chez eux, de l'autre côté des Carpates. Parmi ces derniers il y avait aussi le père Pîrîu, directeur de l'école normale de sa petite ville de Transylvanie. Ils avaient voyagé ensemble, contemplant, la mort dans l'âme, le monde qui semblait avoir pris feu de partout. Le train était plein de Roumains de Transylvanie. « Vois donc, — lui avait dit Pîrîu à voix basse, les larmes aux yeux. Ils retournent en Transylvanie, ils se soumettent à leur sort, ils y vont comme à l'abattoir... les paroles de Tisza auront maintenant beau jeu pour se réaliser... La Transylvanie sans Transylvains... tous en première ligne au plus tôt... » Dans le train ils avaient assisté à des scènes incroyables, les bouffis des voitures de première, propriétaires et marchands de l'ouest, crachaient dans les gares, montrant le poing aux militaires roumains, les raillant en leur demandant de les attendre jusqu'à ce qu'ils s'en retournent en uniforme. Tout ceci sur le territoire d'un pays qui n'était pas entré en guerre ! Depuis Predeal leur train se traînait à peine, laissant la priorité aux convois bondés de troupes. Plus tard, dans une petite gare, au cœur de la Transylvanie — mais cet instant était-il lié au même voyage, ou à un autre, tout aussi pénible, ou bien n'était-ce qu'en mémoire qu'ils se confondaient? — après une longue attente, ils avaient tous entendu ce chant guerrier, dont le son était de plus en plus proche, de plus en plus clair. Glissant comme dans un rêve, étincelant d'orgueil, un train plein de soldats et d'officiers de l'Empereur était passé, lentement, très lentement, devant eux. Les tuniques grises ! en mission d'assistance auprès des austro-hongrois. C'est alors seulement que Ieronim Pop avait compris combien la guerre allait être longue, qu'elle

allait se prolonger, posant sa griffe démoniaque et sanglante sur ce début de siècle.

Les soldats avaient fini de manger. « Vous aviez raison monsieur Pop — dit une des femmes — ce ne sont que des enfants. A eux trois ils ne font même pas mon âge. » Une nombreuse famille, que celle d'Avram Burdaş. Le docteur pensait parfois que par le grand nombre de leurs enfants les Roumains menaient une lutte souterraine (inconsciente, instinctive?) de survie, qu'ils ne défendaient pas leurs richesses dans le refus de la natalité. Les enfants — leur véritable richesse. Sensibles, particulièrement sensibles à leur vue. « Cornel... comme mon cœur saigne en secret, mais le temps n'est pas aux larmes. Dora ne lui a pas donné d'héritiers, il s'est marié trop tard ! ».

Tout à coup les entrailles d'une vieille horloge se mirent en mouvement. D'une niche pratiquée au-dessus d'eux surgit une sorte d'oiseau qui chanta à trois reprises d'une voix stridente. Un des jeunes gens laissa retomber sa tête sur la table et se prit à pleurer.

De nouveau des flocons humides que le vent, qui semblait redoubler, jetait contre les fenêtres. Les soldats étaient épuisés. « Couchez-les ici pour cette nuit, je vais leur écrire un billet pour la gare. Avram comprendra. » Il écrivit à la hâte quelques mots, leur demanda leurs noms et opposa son paraphe de médecin sur le billet. Il se leva pour prendre congé, leur serra les mains, les encouragea par deux-trois plaisanteries. « *Monsieur...* » — voulut dire le plus grand d'entre eux, en lui tendant la ridicule petite boussole, « *Monsieur !* » — prononcèrent également les autres comme s'ils croyaient là à une formule de salut. Inquiet à cause du temps qui se gâtait, de la tombée de la nuit déjà pressentie dans les choses, dans la lumière grisâtre qui descendait des nuages en même temps que la neige, Ieronim Pop tira énergiquement sur les guides et se mit de nouveau en route.

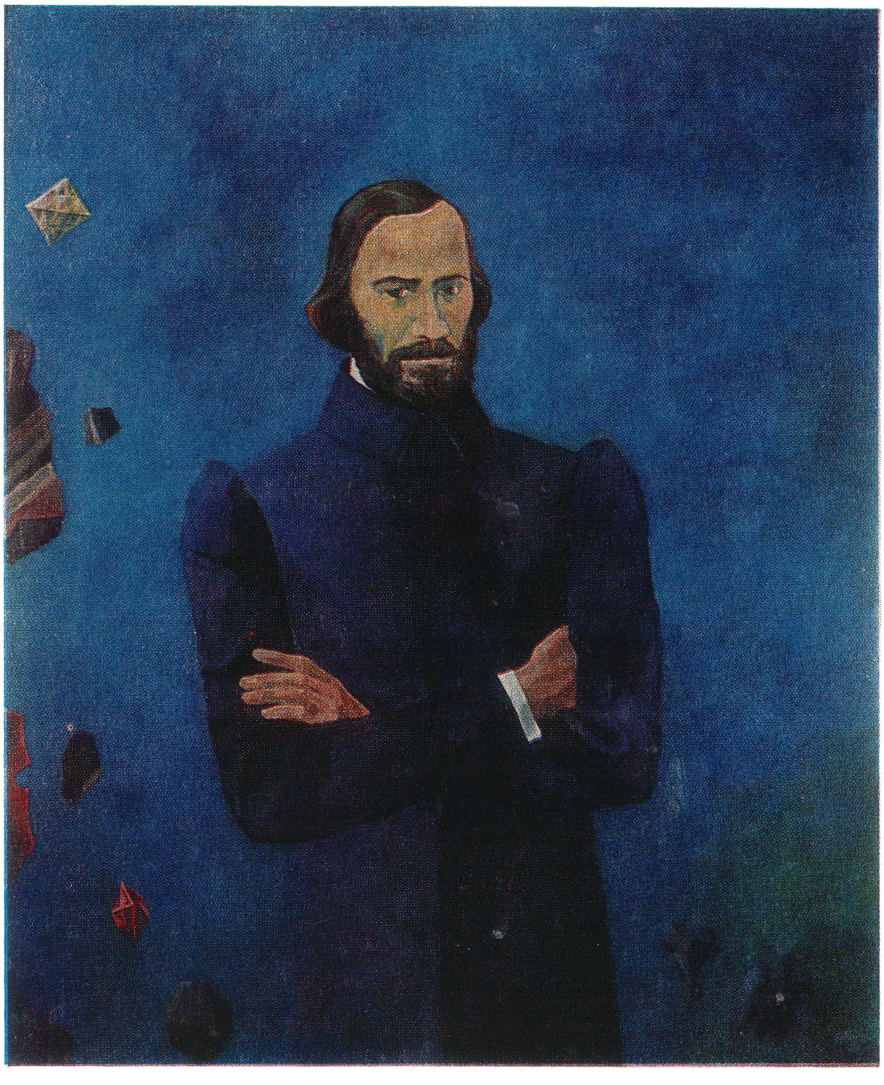
« C'est à peu près à cette heure-ci, pensait-il, que notre train est arrivé. C'est comme si je les voyais voyager, je n'ai même pas eu besoin de faire le trajet avec eux. Le président est assis sur sa banquette, tout raide faisant tout son possible pour ne pas montrer combien il est ému. Lorsqu'il sent que le sang lui monte au visage, il regarde longuement sa montre suisse. C'était la même chose en octobre, lors de la proclamation solennelle de l'émancipation nationale des Roumains de Transylvanie. Il semblait que la montre, cette bavarde, lui racontait une longue histoire, pleine de significations. Il la sortait de sa poche toutes les cinq minutes. Un Roumain de Transylvanie jusqu'à la mœlle, celui-là ! Lutaş au visage blême (début de cancer, inutile de le cacher) se tait, indifférent en apparence. C'est ce qui exaspérait tant ses geoliers, à Seghedin. On raconte que dans les moments de grande tension il s'enferme dans la maison et joue du violon, la même mélodie, une danse populaire, jusqu'à ce que les cordes se brisent ou l'archet prenne feu. Herlea, voyons, Herlea se promène le long du couloir du wagon. Radu Cîmpeanu est avec les délégués paysans et plaisante en disant de gros mots. Il est long à remarquer qu'il ne les fait pas rire. Tous savent que deux de ses garçons sont morts au front, c'est pourquoi ils ne sont pas dupes,

ils respectent sa douleur. Les socialistes sont plus détendus. Ils croient tout savoir. Pour eux l'histoire n'a pas de secret, ce qui se passe est dicté par les lois, ce qui devait arriver est arrivé, se disent-ils, de même que la Roumanie de l'avenir, par exemple, sera la république des ouvriers et des paysans. Ils emportent à Alba Iulia leur drapeau rouge, à diagonale tricolore. Ils veulent obtenir que l'acte de l'Union ne mentionne point *le roi, le Royaume,* qu'on écrive tout simplement *la Roumanie.* Sabin incline de plus en plus de leur côté, il tient des conférences sur la culture au cercle. À l'exception du président, aucun des délégués n'a connaissance de la *liste noire* dans laquelle on a inscrit jadis leurs noms auprès de ceux de Cornel, de Iacobaşiu, de Moţ et des autres militants exécutés. Quoi qu'il en soit, la menace ne les effraierait guère. Il y a d'autres choses, plus importantes, à faire. La terreur n'a plus aucun pouvoir. On a bien pu le voir là, au bac. C'était lamentable. Des loques de l'ancien uniforme impérial, le diable même n'en voudrait pas pour rapiécer sa redingote. »

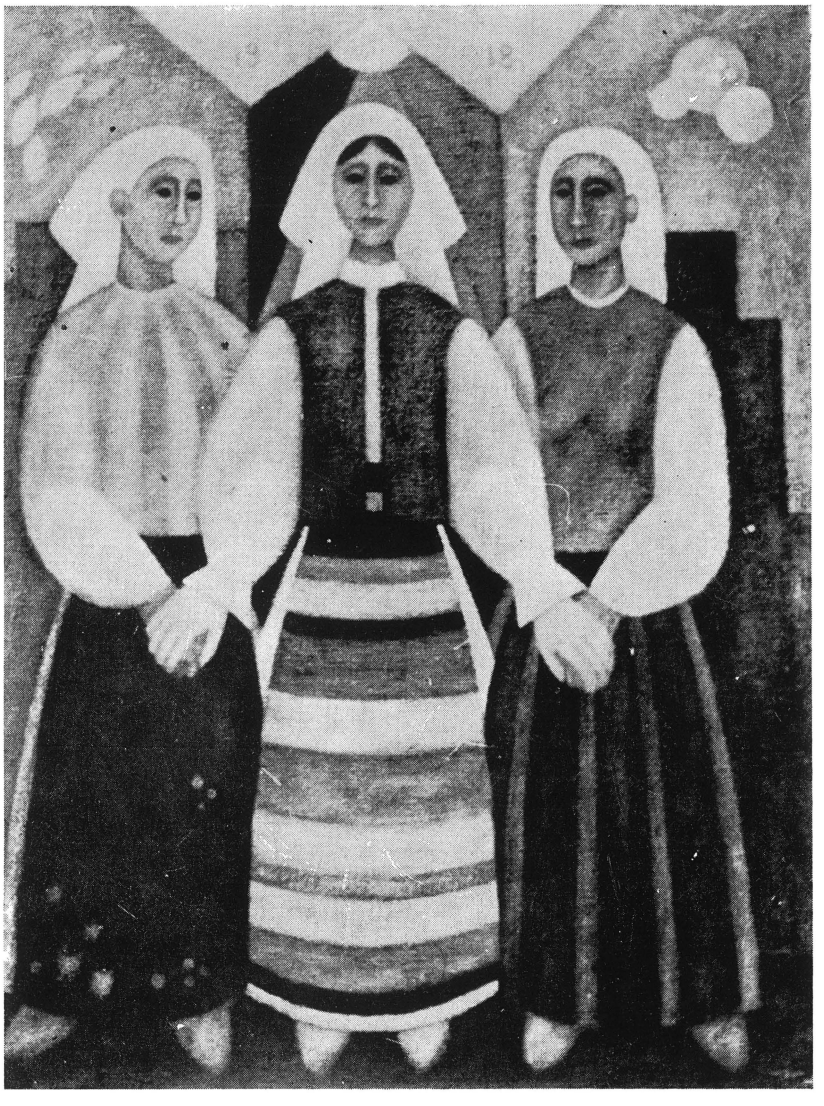
Au-dessus de la vallée du Mureş s'élevait un brouillard nacré, aux étranges reflets, comme s'il avait accueilli toute la lumière de la journée, contrastant avec le ciel de plomb, pourri, terne, avec la terre qui levait sous la première couche de neige. Très vaguement, à peine comme une lointaine promesse, Ieronim Pop sentait l'arôme de la glace, comme autrefois lorsqu'il se réveillait dans sa petite chambre froide et s'approchait de la fenêtre envahie par les fleurs éphémères, pour la humer, ou comme lorsqu'on apportait du dehors le linge lavé, raidi par le froid, craquant lorsqu'on le touchait, qu'on devait laisser fondre avant qu'il ne sèche réellement. « A trente ans on se rappelle la journée précédente, à quarante ans les événements qui ont eu lieu à vingt, à soixante on est déchiré par le souvenir de l'enfance à jamais perdue. Nous parcourons sans cesse les corridors secrets de l'être, nous courrons après des fantômes sans comprendre que c'est d'ici, de cette lassitude, que vient la vieillesse. Content de soi, l'esprit se met à dévorer tout ce qu'il a longtemps amassé dans ses recoins. Comme dans ce récit, écrit par Alexandru, non sans talent, je dois le reconnaître, du paysan enrichi du jour au lendemain, qui meurt par gourmandise et par paresse. Ou bien c'est peut-être autre chose. Tant d'imperfections de la vie, tant de déceptions s'accumulent, qu'un beau jour l'esprit t'ordonne, *arrête,* ça suffit, regarde derrière toi, choisis ce qui en vaut la peine, reconstruis ton image rien qu'avec de la lumière car c'est avec elle que tu entreras dans l'Élysée. Malheureusement la médecine non plus n'offre pas de réponse. Je voudrais bien savoir ce que pensera le docteur Freud, qui fait tant parler de lui depuis quelques années, sur ceux qui n'oublieront pas si facilement cette guerre. Quelle analyse psychique va-t-il bien appliquer à ses bons concitoyens, par exemple? »

Il entendit le trot rythmé, uniforme, des chevaux et prêta l'oreille car il annonçait de loin l'approche de militaires. Quel que soit le nombre des chevaux montés par des gens du privé, on ne peut obtenir ce son incomparable, le son d'un escadron en marche, évoquant l'énergie et la discipline, le besoin de sécurité, un long exercice d'homogénéisation. Ieronim Pop mit

FLORIN NICULIU:
Nicolae Bălcescu (huile)



ION GRIGORE:
les Sœurs (huile)



peu de temps à s'en rendre compte. Le brouillard les cachait à ses regards mais il savait qu'ils venaient d'Alba Iulia par le même chemin que lui, et qu'ils allaient bientôt le réjoindre. Il savait aussi que les unités de cavalerie, considérées comme l'élite de l'armée impériale, ne s'étaient point dissoutes, elles se déplaçaient par groupes compacts, selon les prescriptions du règlement. Elles avaient des avant-gardes et des arrière-gardes, des patrouilles de flanc et ne posaient pas de problème, en général, sinon celui de l'hébergement et du fourrage. Toujours est-il que cette fois-ci le docteur ressentit sa solitude comme un danger éventuel. S'ils venaient d'Alba Iulia, les uhlans s'étaient certainement heurtés à la garde roumaine du capitaine Medrea, qui avait mission de protéger la ville, toutes ses entrées et les villages des environs. On en avait envoyé un message à Mackensen; afin de prouver qu'il était encore maître de la situation et qu'il était encore obéi, celui-ci avait promis de changer la direction de ses troupes en retraite, mais, dans le tourbillon des derniers jours, il était difficile de croire que son ordre avait été reçu par le gros de l'armée. L'hostilité qu'on leur manifestait dans les villes et villages, l'état d'esprit tout à fait particulier qui régnait à la veille de l'Assemblée, pouvaient pousser les Allemands et les Autrichiens à la vengeance. Ce qui s'était passé en 1916/17 en Roumanie ne constituait plus un secret.

Le trot dans le brouillard dura, lui sembla-t-il, un siècle, jusqu'à l'apparition des premiers cavaliers. A la vue du dog-cart l'un d'eux commanda à l'escadron de se disposer en file. Le docteur passa lentement devant eux, ils s'étaient rangés, un cheval près d'un autre, le long de la chaussée, selon une manœuvre souple qui lui rappela la Reitschule de leur ville, vers 1890, et les parades des hussards à l'occasion des jours de fête.

— Êtes-vous encore nombreux? — cria un officier moustachu du milieu de la colonne. S'il nous faut faire place à chaque voiture et lui rendre les honneurs...

— D'où venez-vous — fit Ieronim, s'adressant à lui en allemand, d'Alba-Iulia?

— Comme si l'on pouvait s'approcher de la ville ! — répondit le uhlan d'une voix apaisée — on nous a arrêtés juste au moment où le brouillard commençait, on ne nous a même pas permis de traverser la ville au galop, des patrouilles surgissent à tout moment, nous avons perdu un temps précieux à cause du détour, on aurait mieux fait de rester à Sebeş avec les autres. Des colonnes de Roumains arrivent sans cesse, des milliers, des dizaines de milliers comme pour la Sainte Résurrection, jamais je n'ai vu quelque chose de semblable. Nouvelles autorités, gardes armées, dites-moi monsieur, quand est-ce qu'on a préparé tout cela? Du jour au lendemain nous sommes devenus des *tolérés*. Quand est-ce que ce gigantesque complot a été organisé?

— Résurrection ou complot? Je préfèrerais le premier terme. Quoiqu'il ne dise pas tout. Comme figure de style ça va. Il s'agit d'un acte politique...

— Veuillez m'excuser, je ne me mêle pas de politique ! Il avait salué d'un geste bref et s'était dirigé vers les siens.

Derrière le dog-cart du docteur s'était formée insensiblement, attelés de bœufs, une file de chariots, longue colonne dévoilée par le vent qui dissipait de temps à autre le brouillard ; colonne sans fin aux bœufs solides, blancs, balançant leurs cornes gigantesques telle la ramure d'un cerf. « Ils viennent des sources du Mureş — se dit le docteur, émerveillé — ils ont fait un bon bout de chemin. » Curieux, il s'arrêta au bord de la route. Les bêtes marchaient d'un pas lourd, tendu, écrasant de leur poitrails des murailles invisibles, d'un pas lourd mais implacable, souvenir des années de labeur ; nombreux étaient ceux qui dormaient dans les chariots, le sience régnait et cependant une certaine rumeur entourait le cortège qui avançait. Des bras d'une jeune femme endormie, un bébé fixait le docteur de ses yeux noirs, audacieux, presque hypnotiques. Il le suivit pendant un certain temps, prisonnier de ce petit être, ne pouvant — ne désirant même pas ! — s'en détacher. « Il me semble que j'ai négligé cette chose si importante. Les enfants ! Nos témoins, nos juges et nos sauveurs ! Les paysans ne l'ont pas oublié. Leur manière de penser est restée foncièrement collective. Leurs instincts encore jeunes pour le meilleur et pour le pire. Un organisme social extrêmement mobile. Si j'essayais d'esquisser le tableau symbolique de l'événement de demain, je choisirais cette femme qui tient son enfant dans les bras: passé, présent et futur réunis. Notre éternité perçue dans l'intensité d'un instant. À remarquer (c'est donc cela qui m'a troublé dès le début) *la présence de l'enfant veille sur le sommeil de la mère*, sa veille a une profonde signification, je me demande si une telle inversion de rôles pourrait jamais être transposée sur une toile. Les pieuses images de la Vierge à l'enfant... d'où toute une morale... pauvre de sens. Il faudrait une grande dose de paganisme, une âme qui ne soit pas amollie par les canons, pour approcher des secrets. Lorsqu'il était haut à peine de trois pommes, Traian avait une méthode infaillible pour nous attraper et nous faire avouer que nous avions menti, pour nous forcer à ne pas le tromper. Parce que c'était un enfant obéissant nous essayions de l'épargner, lui faisant toutes sortes de promesses. Il nous tournait le dos, nous laissant continuer nos paroles doucereuses, puis se retournait brusquement, nous étions pétrifiés, il nous découvrait nous faisant des signes, esquissant des grimaces moqueuses, il surprenait ainsi l'acte de complicité des grands. Nous étions pétrifiés alors, radiographiés comme sur une plaque Roentgen. Avec tous les défauts intérieurs mis en évidence. Possédait-il, si tôt déjà, la conscience des tromperies, des mensonges, de la trahison? Toujours est-il que nous avons alors appris à élever nos enfants et que nous sommes certainement devenus meilleurs. De tous nos enfants, c'est Traian qui est le plus sincère, le plus pur, mais aussi le plus malheureux. »

Auprès du docteur passaient maintenant des chariots solides, tirés par quatre chevaux venant des villages des environs de Bistriţa, dans un brouhaha de musique, d'appels joyeux, les gens portant de riches costumes nationaux, grands et bien bâtis, les visages vermeils, laissant flotter les énormes panaches de leurs chapeaux ; ils marchaient au même rythme que

toute la colonne (où s'étaient-ils donc rencontrés?), mais ils avaient un air plus passionné — véritable cortège de noce — un air du sud, plus impétueux que les gens de Transylvanie qui, eux, étaient réellement du sud. Un jeune gars lui tendit une bouteille d'eau-de vie et sauta lentement dans le dog-cart. Ils burent à tour de rôle, en se souriant comme s'ils se connaissaient depuis toujours: « Ah, frère (pourquoi donc es-tu seul?) je suis si heureux que cela m'est bien égal désormais de vivre ou non, sacré monde ! Pendant quatre ans je me suis caché dans une bergerie, sais-tu combien ça en fait de journées et d'heures? Lorsque j'ai reçu l'ordre de mobilisation, je suis allé derrière la mairie et je me suis torché avec. Le gendarme a fourré sa main dans la merde pour voir à qui appartenait l'ordre. Ils ont arrêté le vieux, ils l'ont tenu dans le cachot et ils l'ont battu jusqu'en hiver croyant que j'allais me rendre. Il ne m'a pas donné la vie pour que j'aille me faire tuer pour les autres. Quel père est tranquille lorsque ses fils sont à la guerre? J'ai été jusqu'en Amérique, je n'ai pas pu y rester, je sentais que mon père me disait de revenir. J'étais à peine de retour, que l'Empereur m'envoie l'ordre de prendre mon fusil et mon sac. Il me faisait l'honneur de me faire savoir que j'étais vivant, cet abruti couronné. En septembre j'étais de nouveau de retour à la maison. »

La nuit était venue. Dans le lointain, sur la route qui menait à Alba, des guirlandes de torches brillaient. Le froid s'attaquait aux gens avec une nouvelle ardeur, la neige tombait dru, avec des aiguilles de glace sèches, rèches. La journée s'achevait par la victoire de l'hiver. Sur les rails qu'on apercevait tout près une locomotive, arrêtée au signal, qui haletait par saccades. Le gars de Bistriţa s'en alla comme il était venu sans au revoir, simplement, naturellement, comme s'il passait d'une pièce dans une autre, à la maison.

Ayant lui aussi de profondes racines paysannes, et un respect constant pour cette foule qui suait sang et eau depuis deux millénaires sur toute l'étendue de la Transylvanie, s'étant beaucoup dépensé pour apaiser sa souffrance, le docteur Ieronim Pop aurait eu des raisons suffisantes pour penser en bien connaître l'âme. Et cependant bien souvent, dans les situations les plus inattendues, il commençait à en douter. C'est-à-dire à s'en étonner, stupéfait et dérouté. Comme devant une fenêtre par laquelle on n'aperçoit qu'un fragment de réalité. On fait un pas de côté et, tout en conservant sa cohérence, l'image se modifie, impossible de contrôler *simultanément* les deux secteurs. Il ne trouvait rien d'étrange dans le comportement du paysan de tout à l'heure; les autres connaissaient son histoire, il n'avait plus à qui la raconter, mais n'en ressentait pas moins le besoin de le faire; c'est pourquoi il s'était assis auprès d'un inconnu et avait une fois de plus soulagé son cœur. Des faits d'ailleurs bien connus, des milliers de Roumains avaient agi de même, refusant d'aller combattre pour l'Empereur. Cependant, et c'était là justement ce qui troublait le docteur, à part les faits et les paroles, il y avait eu là comme un accent particulier, une allusion, un signal confus venant d'au-delà du rayon du regard, de la compréhension. Pour le paysan non plus, peut-être, ce qui le tourmentait n'était pas clair.

Au fil des années son cabinet avait accueilli tant et tant de laboureurs et de travailleurs de la terre que Ieronim Pop aurait pu esquisser sur place leur physiologie. Il devinait de loin leurs souffrances, leurs craintes, leur tempérament, toutes leurs réactions. Les montagnards étaient taciturnes, peu communicatifs, supportant stoïquement la douleur, courageux. Après une randonnée plus longue dans les environs, il les trouvait dans la cour, assis sur les marches, l'attendant patiemment, offrant à la vue des abcès ou des plaies énormes, ne lui demandant pas grand-chose du regard, ne le suppliant point. Les vignerons et les paysans de la plaine s'agitaient davantage, s'apitoyant sur leurs malheurs, entourant le médecin de respect, d'une véritable affection — même si née sous l'empire de la maladie — bref, ils étaient plus capricieux, mais beaucoup plus communicatifs. Pour les besoins de sa profession, Ieronim Pop avait d'ailleurs dressé une sorte de carte de la région sur laquelle il inscrivait également ces variantes de tempérament, à côté d'autres données (fréquence de la maladie, zones endémiques, statistiques de natalité, un cas plus particulier), la « Carte de combat », comme l'appelaient ses fils en plaisantant. Il n'oubliait aucun de ses patients, il avait acquis une mémoire fantastique et cependant... Cependant il sentait qu'il n'avait pas pénétré au cœur de la question. Sous l'apparence de l'homme simple, il découvrait toujours une nature en mouvement, un être compliqué, protéique.

— Paradoxalement, les habitants des villes sont moins profonds, presque impuissants, car ils vivent et se développent selon un schéma réduit qui contient peu de variables. Leur affaiblissement découle probablement de l'abandon du milieu naturel. Il ne s'agit pas ici d'intelligence, ce n'est pas de cela que je parle, ni de la clarté du jugement — qui peut être aussi celle du verre — il y a tant de lumière et il y en a tant qui filtre, — ni même des facteurs biologiques, mais bien d'une zone difficile à préciser au croisement de plusieurs éléments physiques et psychiques...

— Docteur, vous voulez situer l'emplacement de l'âme. Ce n'est pas là un fait de science, croyez-moi !

— L'âme... ce ne serait qu'un des éléments. Pour le cadre de la discussion, nommons donc cette zone cachée, la zone des impulsions. La zone des impulsions — c'est aussi un terme assez vague. Quelque chose qui, comment dire, qui mêle les énergies, calcule leur compatibilité, les trie, les met en liberté à un moment donné. Mais nous préférons nous taire sur ce que nous ne connaissons pas, n'ayant même pas de mots pour l'exprimer ! Depuis cette conversation avec un de ses anciens camarades de faculté, devenu médecin célèbre à Budapest, Ieronim Pop se taisait, — dans le sens de la phrase précédente — sans avoir pu toutefois se libérer de ces obsessions. Il ne cherchait plus de définitions. Il observait, il haussait les épaules avec dépit. « De même qu'on peut comprendre la souffrance, par exemple, et je suis certain de la comprendre, pourquoi ne peut-on pas comprendre dans toute sa complexité, la relation paysan-terre. Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans cette relation quelque chose de mystérieux, qui dépasse les frontières du réel. La terre est désirée, aimée, exploitée, non seulement à cause

de la faim, par instinct de survie, ou par avarice. Aux raisons sociales, matérielles, des choses ne viendrait-il pas s'ajouter une énigme d'ordre psychologique? une impulsion irrésistible qui, si elle est empêchée de se manifester engendre des drames. Un ordre cosmique, non la faim, rend l'abeille cette infatigable travailleuse dans une ruche, où se trouvent également la reine et les mâles fainéants. La faim n'a point existé avant la naissance du monde vivant. Enlevez à l'abeille son champ semé de fleurs. Ce n'est qu'à ce moment-là que peu se poser le problème de la faim, de la survie. L'équation a perdu un terme en chemin, mais il est bien là, inclus dans le rapport nouvellement établi entre les autres termes. »

La nuit avait transformé la ville d'Alba Iulia en un immense autel. Après le vacarme de la journée précédente, après le déferlement des milliers de fleuves des quatre coins du monde dans leur commun estuaire, et bien que l'animation qui régnait dans les rues et les maisons n'eût point cessée, cette nuit de tempête de neige avait un air solennel de recueillement. Des feux de camp brûlaient partout, depuis les murs de la forteresse jusqu'aux collines et aux champs environnants, fouettés par la tourmente de neige. Les derniers convois les apercevaient de loin et hâtaient le pas, dans un dernier élan, soulagés, la paix dans l'âme. Les villages des environs contribuaient aussi par leur étincellement à l'éclat irrésistible de la ville-foyer. Les trains spéciaux circulaient toute la journée sur leurs rails apportant au cœur historique ranimé de la Transylvanie le sang frais qui allait la rajeunir le lendemain, à l'aube; les innombrables chariots qui, partis du Banat, de Sibiu, Hunedoara et Haţeg, de Bîrsa, des vallées du Mureş et du Someş, de Sătmar et du Pays de l'Oaş, du lointain et incomparable Maramureş achevaient eux aussi leur long voyage. Aux portes d'Alba Iulia, sacs au dos, les vêtements couverts de givre, venus de loin, de dizaines de kilomètres, partis de qui sait quel coin reculé de la montagne, ils arrivaient à pied, comme mûs par un signal sacré, les vieux paysans aux visages de mages. Un à un, surgissant de l'obscurité, comme s'ils venaient à peine de s'incarner, là dans la lumière rougeâtre des feux de camp. Timides, seuls, serrant dans les bras le fardeau jeté en travers des épaules, faisant corps avec lui, de telle manière qu'on comprenait aisément que c'était bien là leur seule fortune.

Après avoir été à la gare, avec quelques milliers d'autres personnes, après avoir assisté à la cérémonie d'accueil des délégués, au déferlement des trains reçus au milieu des acclamations et après la réunion des jeunes au cours de laquelle il avait lui aussi pris la parole, Alexandru se sentait un peu étourdi, délivré de la tyrannie des heures, maître d'un nouvel être auquel il començait à peine à s'habituer. Il avait accepté avec joie la tâche de monter la garde à l'une des portes d'Alba Iulia car là, il le devinait bien, le spectacle des arrivées allait continuer longtemps encore. Entre temps il avait pu compléter les notes du cahier, il avait même essayé de faire une première

classification en marquant d'un astérisque celles qu'il avait trouvées importantes, suggestives. Il était profondément ému par ces hôtes nocturnes, les paysans de la montagne dont il avait déjà compté une centaine à son poste, tous âgés — « y avait-il une signification cachée dans leur âge, dans leur effort de faire ce voyage à pied?? ! » — Beaucoup n'étaient chaussés que de bure blanche enveloppée d'écorce d'arbre, il portaient les cheveux longs, noués derrière la tête en une sorte de natte, comme on ne pouvait le voir que dans les estampes vieilles de quelques siècles; ajoutant â leur aspect le silence dont ils ne se départaient que rarement, pour saluer ou pour dire le nom du village d'où il venaient, Alexandru pouvait douter qu'ils fussent des apparitions réelles et non l'œuvre d'un miracle. Ils apportaient de jeunes sapins et le garçon s'était promis de leur demander une bonne fois *quelle* en était la signification. Il savait déjà que bien des gestes de ceux qui étaient venus participer à l'apothéose du lendemain avaient un point de départ concret, particulier. Comme il l'avait noté sur la première page de son journal ce campagne « la vie, de même que la rivière, ne pourrait exister sans les hauteurs qui la propulsent et — surtout en ce qui concerne la destinée de l'homme — sans les nappes souterraines dont elle tire sa source, dont elle se nourrit, *dont elle espère...* »

Il avait rencontré aussitôt après son arrivée un ancien élève du séminaire, un camarade d'une autre série, devenu manchot. De son bras valide il agitait dans les rues un drapeau roumain en loques, lacéré, dont certains morceaux manquaient. Ils se connaissaient de vue et Alexandru eut l'audace de lui demander pourquoi il n'avait pas pris un autre drapeau, un neuf, de ceux que fabriquaient depuis peu de temps les librairies du diocèse ou, sinon, un, du moins qui fût intact. « Tu ne vois donc pas — l'avait raillé l'autre — que ce drapeau est aussi entier et bon que je le suis moi-même, avec mon bras amputé. Le professeur Bota ne t'a-t-il pas dit qu'il ne fallait pas se fier aux apparences? Étant invalide je n'ai pas fait la guerre. C'est la vérité, même si pareil geste de la part de Son Excellence Sfrant Ipşca puisse étonner. Cependant je n'ai pas haï la guerre moins que les autres. Après le 12 octobre, lorsque la prise du pouvoir a commencé, je suis sorti dans la rue comme tous les Roumains, portant un drapeau tricolore, tout neuf, celui-ci justement... *Rouge-jaune-bleu, les Roumains chez eux*, tu connais la devise; des soldats du César m'ont attaqué dans une ruelle écartée ils m'ont traîné dans une cour, ont arraché des lambeaux du drapeau et me les ont fait avaler de force. C'est ainsi que, sans le vouloir (s'ils y avaient pensé !) ils ont fait de mon corps une partie du tricolore et du tricolore roumain une partie de moi-même. Maintenant que je le brandis, oserais-tu encore dire qu'il n'est pas entier? Salut et à demain, au nom de la Roumanie réunie. » En marge de la note concernant cette rencontre, Alexandru avait marqué trois petites croix: « très intéressant, à retrouver sans faute demain, après la fête. »

Il avait voulu s'approcher d'un des retardataires, un vieux paysan de la vallée de l'Ampoi, il en avait aperçu le visage à travers le jeu des flammes, ses mains noueuses, calleuses, tendues vers la générosité du feu;

celui-ci lui avait semblé plus accessible car il avait plaisanté en arrivant: « Me v'là avec ma besace, pas fâché de mon retard, j'espère »; il avait lui aussi un jeune sapin qui sortait de sa touloupe en peaux de moutons toute rapiécée, qu'il serrait tendrement contre son cœur; c'est juste à ce moment-là que son père émergea de la nuit noire, Alexandru le reconnut au grincement du dog-cart, à la mélodie des roues, l'une qui criait d'une voix aiguë, l'autre qui grinçait à peine, chanson bien connue dans toute la contrée « le dog-cart est de nouveau arrivé »; Alexandru était sorti à la rencontre de son père, se reprochant de l'avoir oublié dans le tourbillon du départ et dans l'agitation qui règnait à Alba... « Je suis content qu'il soit arrivé... » « Halte ! qui es-tu que cherches-tu dans la nuit ! ». Son cri joyeux semblait avoir tiré Ieronim d'un profond sommeil. Un instant il n'avait même pas compris que c'était par plaisanterie qu'on lui avait enjoint de s'arrêter et que c'était justement Alexandru qui la faisait.

— Les permanents du Conseil Central ont demandé après toi, sans compter les nôtres et tous les hippocrates de Cluj à Sibiu. Le père Pîrîu t'a placé parmi les élus à la droite du Père. Les derniers seront les premiers, a-t-il dit. Brusquement il s'était interrompu, comme illuminé par une idée, il s'était tourné vers l'endroit où venait de s'asseoir le vieux paysan mais celui-ci n'y était déjà plus, il s'était évanoui; au-delà des flammes on n'apercevait que les flocons qui voltigeaient comme des papillons suicidaires, il était parti sans faire de bruit.

— Que fais-tu là? Tu gardes le feu, tu as de nouveau pris ce satané pistolet?

— Au diable le pistolet, à la maison vous saviez déjà que j'allais le prendre, et puis il n'est pas chargé. Ce n'est pas vous qui avez demandé au capitaine Medrea de me faire monter la garde? Il l'a fait. Il est 9 heures passé, même à pied vous seriez arrivé plus tôt.

— Le froid m'a vaincu, j'ai fait une halte. En chemin j'ai rencontré un escadron de cavalerie, puis un train qui transportait un régiment autrichien, un peu plus tôt, vers midi je suis tombé sur trois soldats des services auxiliaires, qui m'ont dit qu'on ne pouvait pas passer aux environs de la ville et j'ai voulu voir si c'était bien vrai. Medrea a fait du bon travail. Il a fait venir des compagnies de Sibiu, de Cluj, il a fait appel aux volontaires. Dans les forêts et sur les collines il a disposé des patrouilles et des piquets, ils ont même le téléphone; il est difficile en effet d'entrer à Alba avec de mauvaises pensées. Puis, par-dessus le marché, on est accueilli par un soldat, le pistolet à la main, comme l'exige le règlement. Qu'est-ce que tu écris là?

— Je tiens une sorte de journal. Pour ne pas oublier. J'ai noté cette histoire des *derniers*...

— Tu penses au vieux qui était là il y a quelques instants, n'est-ce pas? D'une plaisanterie tu es arrivé à une grande vérité. Je t'ai vu...

— Oui, c'est cela. Je pensais à leur sort, au sort de ceux qui sont chaussés d'écorce d'arbre mais portent des sapins dans les bras, je réfléchissais à ce que signifie, à ce que doit signifier pour eux l'Union. Ils sont incomparablement plus nombreux que nous, gens des villes — *intra muros*, la signa-

ture apposée sur l'acte de la proclamation de demain, c'est à eux qu'elle doit revenir. Mon esprit est aujourd'hui comme l'air après la pluie, je n'ai jamais vu aussi loin. *De mes propres yeux*, vous comprenez ce que je veux dire?

— Je ne voudrais pas te troubler en montrant trop ouvertement ma joie pour ce que tu viens de dire. Plus que jamais ton père est auprès de toi: sache-le bien. À demain mon fils !

— À demain.

Il se sentait fort, fort d'une force bénéfique qui s'était transformée en un sentiment mâle, un état dont il est agréable de jouir tout seul, en le dévoilant à soi-même, sans orgueil, comme à un viel ami.

Les apparitions étaient de plus en plus rares. Il attendait tranquillement en compagnie du feu. Il regrettait l'approche de l'heure qu'on avait fixée pour la relève. Mais, au fond, qui l'empêchait de prolonger sa veille?

(XXXVIII — Trois astérisques — à développer ce thème: *moi-même.* Celui qui agit, non seulement le témoin. Le sentiment de la présence, du devoir. L'histoire comme mécanisme. Sans métaphore. Mécanisme qui peut être vu, étudié, soumis même à des testes. Comme lorsque, pour la première fois, dans la tour de la cathédrale, j'ai découvert le mécanisme compliqué des horloges. Cette sensation intense que les engrenages non seulement suivent l'écoulement abstrait du temps, mais aussi, en quelque sorte, le produisent; de même que le temps qui se trouve physiquement entre les ressorts, les roues dentées, les poids, les axes de l'horloge. Relation possible avec la note XXXV « Vers les 8 heures — était-il dit dans la note en question, seul au poste. Mais pas pour longtemps. Voilà un paysan d'Albac, à cheval, transi de froid. Avant de le laisser entrer, je lui demande, comme j'en avais l'ordre que j'ai reçu, de laisser là les éventuelles bouteilles d'alcool. L'assemblée, dis-je, ne doit pas souffrir l'affront du désordre provoqué même par un seul homme ivre. Il me brûle du regard. « Croyez-vous donc, mon petit monsieur, que je suis venu jusqu'ici comme ça, pour m'amuser? Je suis venu faire l'Union ! Le retour de notre sainte Transylvanie au sein de sa mère. Comment pourrais-je donc boire et me troubler l'esprit demain? Pour *qu'on en compte un de moins sur la plaine de Horia?* »).

À peu près en même temps, venant de deux côtés différents, un coupé viennois, léger, se balançant avec grâce, et un simple chariot dont les voyageurs somnolaient blottis dans la paille, cachés par les couvertures, s'approchèrent d'Alexandru. Il avait tressailli à cette rencontre, étrange, certes, puis il avait commencé à se dire qu'il exagérait. « Je commence à voir des symboles partout. Il n'y a là aucun symbole. C'est la pure réalité: noble et paysan. » Dans la voiture, une famille vêtue probablement à la mesure de l'équipage. Mais tous portaient, il avait pu s'en rendre compte, des cocardes tricolores. Lumière éclairant d'une lueur discrète, d'opale, comme dans un aquarium. Tout près de la portière qu'il avait ouverte Alexandru avait découvert le visage angélique d'une jeune fille. Il se sentait fort, imposant, il aurait désiré la serrer tout d'un coup dans ses bras et l'embrasser. Cela n'avait duré que quelques instants. La voiture s'était éloignée avec le même balancement gracieux, laissant au jeune homme une joie facile comme la

fumée subtile de la tentation, de la chimère. « J'aime, donc je suis »... Des années plus tard il allait prétendre, en plaisantant, qu'il avait senti alors l'éclair du destin. Ce n'était pas vrai. Il était trop occupé de lui-même à ce moment-là, et pour des raisons tout à fait différentes. Le visage de la jeune fille n'était point resté gravé dans sa mémoire. Elle semblait jolie, c'était tout ce qu'il avait retenu, et cela lui suffisait.

Des pas pressés dans la rue, quelque chose s'effondrait dans la logique des choses, un peloton de marins s'avançait d'un pas cadencé (« mais d'où diable sont-ils sortis ceux-là, des marins à Alba Iulia ! » — question qui agissait surtout comme un ajournement permettant de trouver une réponse pour l'autre plus importante), cachant la vue de leur marche mécanique, en apparence sans but; ils passèrent enfin; voilà de nouveau le visage aperçu à travers les flammes, le visage grec de Letiția (?), pourtant ce n'est pas Letiția (!) mais bien leur frère Traian ! ! !

— Tu n'as pas honte, Sandi, j'étais dans ce fiacre, tu ne m'as pas reconnu et moi non plus, la voix du sang ne nous a rien dit, mais moi, tu vois, je me suis ressaisi et me voici, tandis que toi... tu n'as pas honte ! Le temps qui s'est écoulé depuis qu'on ne s'est plus vus a travaillé en ta faveur, ce qu'il a grandi, forci ! Regardez-moi ça ! Ce garçon vous ressemble un peu, a constaté simplement Liana, la fille de mon compagnon de voyage. Et moi, comme un caillou auquel on donne une chiquenaude, j'ai roulé jusqu'ci. Si tu n'avais pas été ici, le gars qui aurait été à ta place aurait aussitôt emprunté tes traits, tant était grand mon désir de te voir. Vous m'avez volé, mon Dieu, quatre années de ma vie, rendez-les moi, intérêt et capital !

Cette nuit même, ils avaient cherché Ieronim. Mais le vieux docteur dormait à poings fermés, dans sa petite chambre d'hôtel, il n'avait pas bougé à leur entrée, ils étaient restés longtemps le regarder, comme on regarde le sommeil d'un enfant.

Le présent de la nature pour le matin tant souhaité par ceux qui avaient envahi la ville, fut un ciel limpide et quelques doux rayons de soleil. Même si par la suite le temps s'était de nouveau gâté, cela n'avait plus aucune importance, les dieux avaient parlé.

Les cloches sonnèrent à toute volée, et tout le monde fut debout. Dans quelques heures leur appel allait résonner dans toute la Transylvanie. À chaque fenêtre flottaient des drapeaux tricolores. La légion immobile des montagnards du nord-ouest montait la garde sur les murs de la cité, là d'où l'on aperçoit la route que Michel le Brave avait remonté trois siècles auparavant, la route qui passe, devenue libératrice, sous le ciel du martyr de leurs trois héros, Horia, Cloșca et Crișan.

Alexandru eut l'impression de s'être assoupi un seul instant. Après avoir laisser Traian se reposer, il s'était encore promené une heure ou deux, après minuit. Sans but précis, souhaitant peut-être rencontrer une connaissance, il était passé à plusieurs reprises devant la maison où s'était rassemblés ses camarades de génération, il savait bien qu'ils ne s'étaient pas couchés, qu'ils discutaient encore avec feu, mais il n'avait pas été tenté d'y entrer.

Les mêmes discussions auraient continué, discussions qui au fond l'intéressaient profondément, mais qui n'apportaient rien de nouveau par rapport à ce qu'on avait déjà dit au cours de leur réunion de la veille. Ignorant la forme finale du projet de décision et comme il y avait encore des opinions différentes sur la période de transition qui suivrait l'Union, la journée du 30 Novembre, selon le calendrier julien, avait enregistré une certaine effervescence parmi les groupes régionaux, politiques, rassemblés à Alba Iulia. Parallèlement à l'analyse du projet, dans plusieurs conseils qui s'étaient prolongés tard dans la soirée, les jeunes — le phénomène était nouveau, avait une portée inattendue — s'étaient eux aussi rassemblés afin de lancer une déclaration qui, dans un bref délai, avait été couverte de 30.000 signatures. « En tant que principaux bénéficiaires du grand acte de justice nationale, avait crié, tout enflammé, Alexandru, surpris lui-même d'avoir eu le courage de demander la parole, nous sommes pleinement conscients de son immense portée. Par rapport à elle toute prudence formelle devient un simple jeu de nuances dépourvu de sens. Comme quelqu'un vient de l'affirmer notre volonté s'est déchaînée comme un torrent, et ce qu'on admire le plus chez un torrent c'est la force irrésistible avec laquelle il fraie son chemin. Jetez un regard à la foule qui est dehors. La décision c'est là qu'elle a été prise, c'est à elle seule de choisir les termes précis pour l'exprimer !... » L'émotion l'avait poussé à quitter aussitôt la salle, au milieu des acclamations et des vifs applaudissements. Des jeunes gens inconnus étaient venus lui serrer la main, l'emmener avec eux. Pendant le temps qui lui restait jusqu'à la relève, il avait préféré contempler le grandiose spectacle de la rue. Comme un enfant, il regrettait que les festivités ne durent pas assez longtemps pour que puissent se réaliser tous ses élans. « On n'aura pas recours aux parades ! avait dit quelques jours auparavant, Al. Vlad, à un journaliste. Nous ferons connaître au monde entier notre volonté — c'est tout. »

La promenade nocturne et la chaleur de la chambre où il reconnaissait à un je-ne-sais-quoi, la présence de Traian, l'avaient finalement engourdi. En route depuis deux jours, de Moldavie à Braşov et de là à Alba Iulia, Traian n'avait pas eu le temps de lui raconter grand-chose. Il était arrivé mort de fatigue, lui avait dit de le réveiller plus tard, s'il avait envie de bavarder, il ne devait pas se gêner, au front il avait pris l'habitude de dormir très peu. Alexandru ne l'avait plus réveillé. Il avait seulement appris que Traian était maintenant capitaine dans l'armée roumaine.

Il avait donc eu l'impression de n'avoir dormi qu'un seul instant. Lorsqu'il avait ouvert les yeux, peu avant que les cloches ne commencent à sonner, l'aube teintait d'azur les lys de glace de la fenêtre. Traian s'était déjà levé, il était assis, sur le bord du lit, une cigarette qu'il n'avait pas encore allumée à la bouche. À la lumière du jour Alexandru vit, en frissonnant, la cicatrice sur la bras de Traian, suivit son trajet par intuition et la redécouvrit sur le cuisse, tout le côté gauche était fripé comme après une brûlure; une peau neuve, soudée au hasard, rose, étrangement rose... Depuis le bas du cou jusqu'au talon ! « As-tu été blessé? Avant ou après... ? »

« Après avoir été prisonnier de guerre. Sur le front de Moldavie. Est-ce que cela a de l'importance ! » « Peut-être que si, mais ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Sais-je moi? la souffrance est la même bien que... disons plutôt qu'on se sent un peu reconforté à la pensée d'avoir été parmi les siens, d'avoir lutté pour eux. » « Sais-tu qu'une pareille idée ne m'est pas passé par la tête? Dommage. Il est trop tard maintenant. » « Tu retournes à ton unité? ». « Il le faut. Seul le commandant du régiment est renseigné sur mon départ. Il est, lui aussi, de Transylvanie. Les troupes roumaines ont reçu l'ordre de ne pas avancer avant la proclamation de l'Union. Afin de ne pas la gêner, de ne pas en ternir l'éclat. C'est beau, n'est-ce pas? Je me demande si à l'étranger on en saisira le sens. Il n'y aurait eu aucun obstacle militaire et ni politique en fin de compte. Un droit reconnu affirmé par bien des sacrifices. » « As-tu appris... Cornel? » « Oui, en route. Sans détails. » « Il est tombé aux mains de quelques scélérats. Avec lui, Iacobaşiu, Moţ et quatre autres. On les a trouvés dans un ravin, près de la cabane du garde-forestier de Poiana. La terre gelée avait conservé une sorte de mousse rougeâtre autour d'eux, preuve, selon le légiste, qu'ils étaient encore vivants lorsqu'on les avait emmenés pour les fusiller. Cornel seul avait une plaie ici, au ventre, le coup fatal probablement, mais point de trace de balles. Le froid a arrêté la décomposition. Tu t'imagines le vieux, appelé pour l'identification et reconnaissant la bottine orthopédique...

Traian écoutait, la tête dans les mains. Il ne pleurait pas.

— Ça suffit. Allons chercher le père.

Ils ne le trouvèrent pas à l'hôtel, il était déjà parti. Ils pénètrèrent difficilement dans la cathédrale, et se rendirent compte qu'il leur était impossible de le retrouver dans la foule. Les voix qu'on entendait trahissaient une vive émotion. Seuls la chaleur des prières arrivait jusqu'à Alexandru, les mots lui échappaient. De temps en temps le chœur faisait vibrer les murs. Tout à coup il prêta l'oreille: les accords gagnaient en force, n'étaient plus doux et hiératiques. Mais c'est *Réveille-toi, Roumain* (« Deşteaptă-te române») qu'on chante là ! — avait-il voulu dire à son frère. Il vit alors que Traian avait joint sa voix aux autres voix qui s'élevaient et il se mit lui aussi à chanter. Toute l'assistance leva les bras comme pour prêter serment.

En français par ILINCA PETRESCU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

LA CULTURE ROUMAINE ET L'IDÉAL DE L'UNITÉ NATIONALE

par Nicolae Balotă

Préambule

Dans le processus historique de formation et de développement de la culture roumaine, l'idéal de l'unité nationale a joué le rôle d'une force motrice déterminante, d'une idée-force. Naturellement, dans l'ensemble de phénomènes de la culture roumaine, cet idéal est par lui-même un tel phénomène, déterminé, conditionné par de nombreuses motivations qui tiennent de l'économie de la culture tout entière. « L'idéal », en tant que fait de conscience, dépend de la multiplicité des phénomènes historiques, du devenir socio-politique. Son importance, en tant que facteur actif, apparaît cependant avec évidence, tant sur le plan de la formation d'une conscience de l'unité nationale, que sur celui de la réalisation historique de l'unité elle-même. L'idéal de l'unité nationale tient d'une dynamique profonde de l'histoire politique et culturelle du peuple roumain.

Une présentation, fût-elle sommaire, de cette histoire deux fois millénaire se doit de souligner l'apport considérable de cette force motrice de la culture. Dans la perspective d'une historiographie et d'une science de la culture, on peut distinguer deux séries de phénomènes: l'une suivant de près le processus de formation de l'unité nationale, l'autre constituant le processus de formation de la conscience de cette unité. Distinction qui n'est que partiellement arbitraire, car de toute évidence ces deux plans se caractérisent par des conditionnements réciproques, des correspondances et différentes inter-relations. Cependant, comme nous l'affirmions dans les premières lignes de ce préambule, le fait essentiel, que nous tenons à souligner dès le début, est celui qui assure à l'idéal de l'unité nationale un rôle proéminent, dans la double évolution de l'histoire matérielle et spirituelle. Ce rôle diffère quelque peu de celui joué par les idéaux des autres histoires nationales. La scission causée par les avatars de l'histoire dans l'organisme politique du peuple roumain, pendant plusieurs siècles, a contribué sans doute à la configuration spécifique du rôle de cette force motrice. La formation, pendant le Moyen Âge, de l'État français unitaire, même si ce ne fut pas dans ses frontières et ses structures ultérieures, a eu elle aussi son évolution et ses propres drames (sa guerre de Cent ans, son conflit avec la Bourgogne, etc.). Mais cela n'a pas rendu nécessaire pour autant — comme pour le peuple roumain, partagé artificiellement, jusqu'au XIXe siècle, en trois formations étatiques distinctes — l'apparition d'un processus idéologique unioniste, souvent pathétique.

Pourtant, l'unité étatique sur le sol roumain connaît une longue histoire. Il y aura bientôt 2050 ans depuis la création du premier État dace centralisé. Celui-ci nous apparaît dans toute sa puissance administrative, politique et militaire, sous le règne de Burébista. Un vaste *système* de citadelles dans les montagnes d'Orăştie atteste l'existence d'une puissante organisation étatique à cette époque. Plusieurs facteurs socio-politiques ont contribué à la formation de cet État parmi lesquels: l'action des membres des tribus daces (le « demos »), l'aristocratie gentilico-tribale et la monarchie en tant que représentant de l'aristocratie (1). En plus de l'interaction de ces facteurs une importance considérable dans la formation de l'État dace revient à la prospérité économique de la société daco-gète au IIIe siècle. À côté de cette conjoncture favorable, la menace toujours plus évidente de la puissance romaine qui approchait du Danube a contribué elle aussi au processus de constitution de l'État dace. La conscience du danger qui menaçait l'existence des tribus géto-daces a déterminé leur fusion. Faisant appel aux moyens pacifiques ou à la force, Burébista les réunit dans une organisation de type étatique (2). Nous avons rappelé le fait historique de la constitution de l'État dace sous Burébista uniquement pour souligner l'ancienneté de *l'existence* historique de l'unité étatique sur le sol de la Roumanie. Cette unité se conserve à l'intérieur d'une organisation plus ample, l'empire romain, après la conquête de la Dacie par Trajan. Quand cette unité, brisée par la migration des peuples, se sera rétablie, l'idéal de l'unité nationale se réclamera de ces formes étatiques antiques. L'idée de *Rome* et celle de la *Dacie* unitaire constitueront les modèles archétypaux de la conscience nationale. Ils auront une importance culturelle et formatrice de premier ordre et, véhiculant l'idéal de l'unité dans les consciences, contribueront à sa réalisation dans la réalité historico-politique.

L'idéal de l'unité nationale chez les Humanistes

L'une des thèses fondamentales de nos premiers historiens et, en général, des érudits que la récente réévaluation de la littérature roumaine ancienne range dans la catégorie plus large des *humanistes*, est celle de l'unité ethnique, d'origine et de langue du peuple roumain. Le texte de Grigore Ureche (1590—1647), figurant dans ses *Annales* (« Letopisețul »), la première chronique roumaine qui nous soit parvenue, affirme que: « les Roumains, habitant le Pays hongrois, la Transylvanie et le Maramureș ont la même origine que les Moldaves et qu'ils descendent tous de Rome ». Texte significatif pour l'existence évidente, au XVIIe siècle, d'une conscience de l'unité nationale, prouvée par la communauté d'origine et de langue, malgré la division en organisations étatiques distinctes. Les humanistes roumains connaissaient, certes, directement ou par des intermédiaires, les idées similaires véhiculées par les humanistes italiens. On sait que Grigore Ureche a utilisé les sources polonaises (*Kronika Polska* de Joachim Bielski, ainsi que *Polonia sive de origine et rebus gestis polonorum*, de Martin Cromer). Par ces sources de même que par la chronique d'Alessandro Iuagnini, *Sarmatiae*

Europae descriptio, de nombreux éléments humanistes italiens pénètrent dans l'œuvre de Ureche. Ainsi, Poggio Bracciolini signalait, dans *Disceptationes conviviales* (1451) que: « selon les informations de certains voyageurs italiens, il existe, à côté des Slaves du Nord, un peuple remontant à Trajan, qui conserve encore dans sa langue bien des mots latins ». Un autre humaniste italien, Aenea Silvio Piccolomini, dans *Asiae Europaeque descriptio,* localise l'espace occupé par le peuple roumain d'origine romaine, de Transylvanie jusqu'au Pont Euxin. C'est toujours lui qui identifie cet espace à la Dacie antique, et la langue des habitants roumains de son époque à un latin corrompu. Grigore Ureche connaissait aussi les travaux de cosmographies de savants tels que: Gerard Mercator, Antonius Maginus Patovinus et Sébastian Münster, ainsi que les ouvrages de certains humanistes comme: Mathieu de Miechow, *Tractatus de duabus Sarmatiis)* et H. Schedel, Jacques Hongars, R. Reichersdorf, etc. Toutes ces sources témoignent, pour nous, de l'existence à l'époque de ces savants humanistes d'un consensus intellectuel sur l'existence de l'unité ethnique, linguistique et historique du peuple « valaque » ou roumain. Grigore Ureche polémique avec quelques-uns de ces savants. Ainsi, il n'est pas d'accord avec le nom de Scythia donné par certains cosmographes à l'espace roumain. Il confronte ses sources quand il cite « les chroniques latines ». En même temps, il corrobore les faits historiques avec les faits linguistiques, quand il signale, pour la première fois dans notre culture, l'existence d'un fonds lexical latin dans la langue roumaine, fonds dans lequel ont pénétré des mots empruntés aux autres peuples avec lesquels les Roumains ont eu des contacts (3).

Miron Costin (1633—1691), dont la large vision historique s'appuie sur une riche littérature, sur des études humanistes, sur la connaissance des grands classiques de l'Antiquité réalise un type plus parfait d'humaniste. Son admiration pour ces classiques, ses connaissances, son culte pour « l'Antiquité pleine d'esprit et fort sage dans ses créations » constituent les symptômes d'une *forma mentis* humaniste. C'est dans cet esprit que le chroniqueur regarde vers le passé et qu'il traite du problème de l'unité nationale du peuple roumain. Auteur de *la Chronique du Pays Moldave depuis Aron Vodă,* mais aussi de *la Chronique des Pays Moldave et Valaque* (la Chronique polonaise) ainsi que de l'ouvrage *Sur l'origine des Moldaves* (« De neamul moldovenilor »), Miron Costin amplifie, diversifie et approfondit les arguments sur l'unité du peuple roumain. La thèse est plus clairement présentée que dans la chronique d'Ureche. Dans l'ouvrage *Sur l'origine des Moldaves, sur le pays d'origine de leurs ancêtres* (« De neamul moldovenilor, din ce țară au ieșit strămoșii lor ») l'historien humaniste se propose d'écrire sur « les commencements de ces pays, sur l'origine de la nation moldave et valaque, sur les habitants des pays hongrois qu'on appelle, aujourd'hui encore, *Roumains,* sur leur pays d'origine et leur descendance... » *La Chronique du Pays Moldave* (« Cronica Țării Moldovei ») est conçue dans un esprit humaniste, comme une vaste synthèse des données historiques et géographiques, comme une cosmographie des deux pays roumains. L'unité du peuple roumain habitant les diverses provinces apparaît sous la forme d'une grande famille où

tous sont « parents et frères ». C'est la première fois dans la culture écrite roumaine que les Macédo-Roumains sont signalés comme appartenant par l'origine et par la langue à la même ethnie. Ceux que « les Grecs appellent *cutovlahi* » descendent des colons romains tout comme les Roumains du Nord du Danube.

La culture humaniste du XVIe siècle, qui marque les œuvres de nos historiens (mais aussi d'un Nicolaus Olahus, humaniste authentique, rompu à l'étude philologique et historique de l'Antiquité, et dont la vision comprend tout l'espace de l'ancienne Dacie) fonde non seulement une thèse savante, élaborée par des érudits, concernant l'unité d'origine des Roumains de tous lieux, mais rend *consciente*, sur le plan d'une conscience spéculative, une idée naturelle que des siècles de séparation arbitraire, conventionnelle-étatique n'ont pu complètement étouffer. Quand Miron Costin, dans l'« Introduction » à l'ouvrage *Sur l'origine des Moldaves, sur le pays d'origine de leurs ancêtres*, affirme — non sans un pathétique légitime: « Je cédai à l'idée de me mettre à ce travail, pour faire connaître à tous la nature de ce peuple, quelle est l'origine et la lignée des habitants de la Moldavie et de la Valachie (...) et que les Roumains habitant les pays hongrois, sont de la même souche et qu'ils sont « descendus » à la même époque ... » — il ne fait que statuer dans le langage de la culture une connaissance préexistante, diffuse, populaire. Ses successeurs, humanistes érudits, dont le plus important est le prince Dimitrie Cantemir (1673—1723), vont emprunter la même voie de la démonstration historique, philologique et ethnographique de l'unité des Roumains. On est déjà en présence d'une conscience nationale moderne et, en tout cas, fondée sur les informations rassemblées par ces hommes de culture.

Aux côtés des historiens il y a d'autres savants roumains du XVIIe siècle qui présentent des arguments en faveur de l'unité nationale. Un texte important à cet égard est constitué par « *L'Avis aux lecteurs* » (« Predoslovie către cititori ») du *Nouveau Testament*, Bălgrad (Alba Iulia), dans la traduction intégrale de Simion Ștefan (1648). Le métropolite s'y montre parfaitement conscient de l'unité du peuple roumain, quoique — affirme-t-il — les Roumains soient « semés » dans plusieurs « pays ». La langue roumaine est unitaire malgré les différences de langages locales. Le texte de Simion Ștefan est significatif aussi par son caractère sentencieux, pour l'appel lancé à la création d'une langue littéraire commune. Un progrès important sera réalisé sur ce plan par la *Bible de Bucarest*, de 1688, du prince Șerban Cantacuzino.

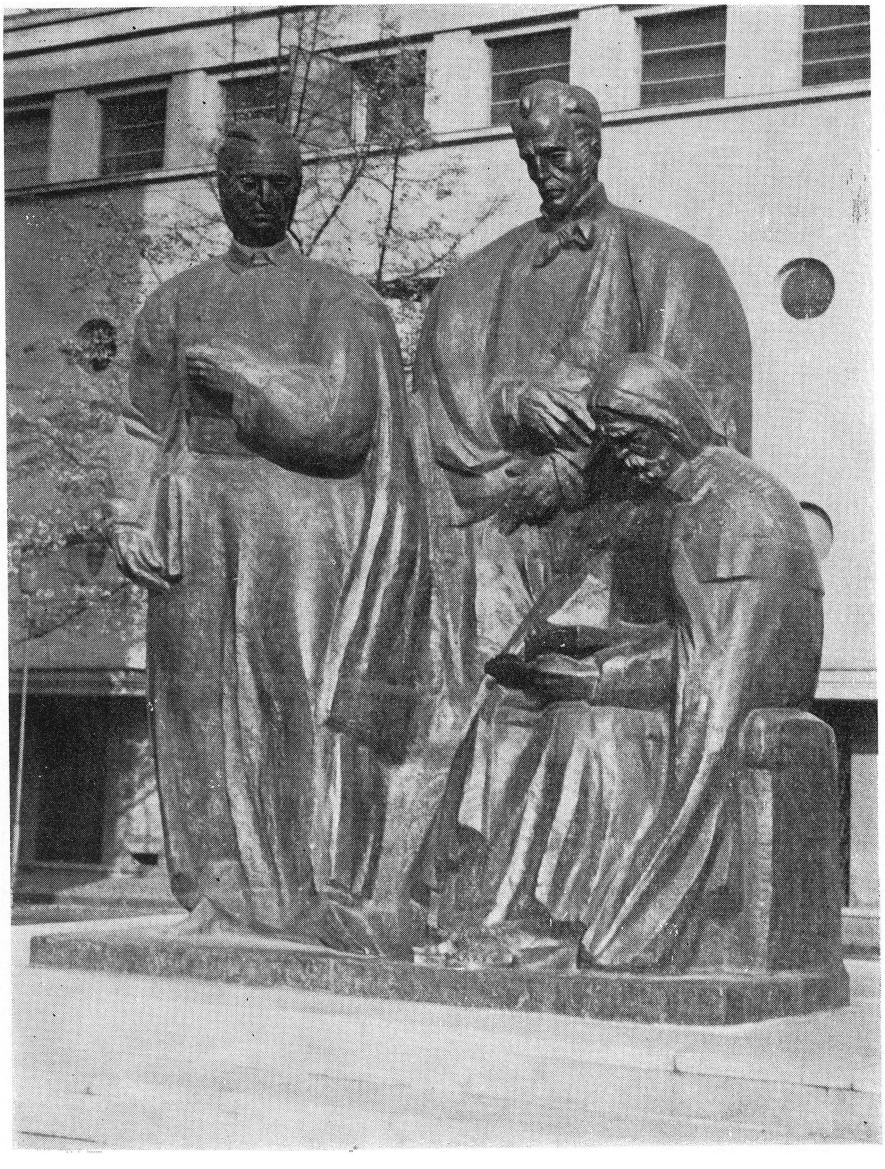
Telle une synthèse de la conception humaniste de l'unité du peuple, l'œuvre de Dimitrie Cantemir assure la transition à la conception plus moderne du Siècle des Lumières. Dans la *Chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Valaques* (« Hronicul vechimei româno-moldo-vlahilor »), ouvrage inachevé, le grand historien se propose de présenter l'histoire de tout le peuple roumain et, en même temps, de militer (comme il l'a fait dans d'autres ouvrages) pour sa cause. « Ecriture militante » d'un érudit engagé comme le seront les représentants des Lumières, l'écriture de Cantemir est celle d'un historien patriote, qui sert la cause de son pays. Bien que sa conception

historique soit humaniste, comme celle de Miron Costin, de Nicolae Costin et de Constantin Cantacuzino (vers 1650 — 1716), c'est-à-dire fondée sur l'unité du peuple roumain comme origine et comme langue, sur sa formation par la colonisation de la Dacie avec des Romains et sur la négation des Daces en tant qu'élément constitutif, Dimitrie Cantemir apporte des idées nouvelles sur la continuité de l'élément roumain en Dacie, reconnaît la possibilité de la coexistence des autochtones avec les peuples migrateurs, et même l'idée (non confirmée ultérieurement par les historiens) de l'existence au Moyen Age, jusqu'au XIIIe siècle, d'un seul État roumain, divisé par la suite en trois États autonomes: la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. *La Chronique*, dans la vision de l'historien, devait être celle de « tout le Pays Roumain, divisé par la suite en Moldavie, Valachie et Transylvanie, depuis sa fondation par Trajan, l'empereur de Rome... » L'idée de l'origine commune n'a plus, dans l'économie de cet ouvrage, la même importance que celle de la continuité. Cantemir se propose de traiter des « Romains qui depuis lors (depuis leur venue, n.n.) s'étant établis dans ce pays, l'ont habité jusqu'à ce jour sans discontinuité ». Cette œuvre, la première qui embrasse tous les Roumains dans la recherche historique, démontre l'existence d'une conscience ferme de l'unité du peuple roumain. Dimitrie Cantemir s'est arrêté avant d'avoir l'occasion de traiter des processus historiques des siècles plus proches de lui, mais on se rend compte (dès l'introduction), de l'importance qu'il accordait à la lutte séculaire du peuple roumain pour la conservation de son autonomie d'État. La conscience nationale, dans la forme primaire de la conscience de l'unité d'origine, telle qu'elle apparaît chez nos érudits humanistes, prendra à partir du XVIIIe siècle une acception moderne (5).

La conscience de l'unité nationale au Siècle des Lumières

Avant de présenter quelques traits essentiels de l'œuvre de formation d'une conscience moderne de l'unité nationale, activité dans laquelle se sont illustrés les coryphées de *l'École transylvaine*, il est opportun d'exposer, schématiquement, la manière dont cette notion évolue en Transylvanie, dans un système étatique qui a nié pendant des siècles l'existence juridique et politique de la *nation* roumaine. Depuis le commencement de l'histoire politique de la Transylvanie médiévale, des distinctions sont faites entre les trois peuples qui ont donné leurs noms aux trois nations politiques de Transylvanie. Mais on fait des distinctions encore plus radicales entre les Roumains et cette *unio trium nationum*, qui comprend les Hongrois, les Saxons et les Szeklers (6). Pendant des siècles, le grand nombre de Roumains transylvains, constituant la majorité, soumis aux discriminations de toute sorte, tenu à l'écart des peuples qui ont formé les trois « nations politiques », a été réduit au servage, a été relégué sur les territoires économiquement défavorisés, soumis aux nombreuses charges qui découlaient de leur situation inférieure au point de vue juridique et socio-politique. Il est vrai que les discriminations ethniques, religieuses et culturelles ont contribué à conserver

ROMUL LADEA:
l'École transylvaine (bronze)



MARGARETA STERIAN:
Abondance et paix (huile)

au peuple roumain de Transylvanie une conscience de « nation roumaine ». Cette conscience se manifeste culturellement en Transylvanie, comme dans les deux autres pays roumains, dès les premiers textes roumains. Ainsi, la conscience de la romanité est antérieure aux chroniqueurs et même aux humanistes. Les humanistes italiens et même ceux du pays (tel Wolfgang Kowachczy, dans *De administratione Transylvaniae Dialogus*, 1584) reconnaissant — comme nous l'avons vu — la descendance romaine de *tous* les Roumains, soulignent que les Roumains s'enorgueillissent d'une telle descendance et qu'ils savent que leur langue dérive de celle de leurs ancêtres latins. D'après Verancius, historien qui a vécu à cette époque, les Valaques s'appellent eux-mêmes *Roumains* (« nec ipsi Valacchi utuntur qui se Romanos nominant »). Le même historien informe que les Roumains sont répandus dans toute la Transylvanie. Reychersdorfer (dans *Chorographia Transylvaniae*, de 1557) remarque lui aussi que les Roumains sont répandus dans toute la province. Nous rappelons également l'évêque Napragyi, l'humaniste hongrois, qui déclare, en 1602, que les Roumains peuvent être rencontrés partout en Transylvanie (« ... dispersi per totam provinciam Valachi »). Malgré cela, « la nation roumaine » n'est pas reconnue comme telle dans le système politique de la Transylvanie, fondé sur trois nations et quatre religions admises.

Avant d'étudier la contribution des représentants du Siècle des Lumières à la cause de l'unité nationale des Roumains, nous devons rappeler quelques faits historiques qui ont constitué des étapes décisives dans le processus de l'unification politique. On sait que la lutte anti-ottomane des trois pays — la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie — les a souvent rapprochés, au cours des siècles. Une union de ces pays a tenté aussi bien les princes roumains (comme Petru Rareş, qui possédait de vastes domaines en Transylvanie) que les princes hongrois (comme Sigismund Bathory qui se veut roi de la Dacie et s'intitule prince de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie). Celui qui réalise — pour peu de temps — l'union politique réelle, c'est Michel le Brave. Celui-ci installe sa capitale en Transylvanie, en laissant son fils gouverner la Valachie et se faisant représenter en Moldavie par un conseil de boyards. Bien qu'il eût peu duré, le règne de Michel le Brave a représenté la réalisation d'une idée politique importante qui promettait de devenir réalité ultérieurement, vu la situation démographique des trois « pays » — la majorité dominante des Roumains sur le sol de l'ancienne Dacie de Trajan.

Après l'échec tragique de la tentative de Michel le Brave, la conscience nationale et, rattachée à celle-ci, la lutte politique des Roumains, feront de nombreux progrès au XVIIe et surtout au XVIIIe siècles. Celui qui deviendra le promoteur de la lutte politique nationale des Roumains de Transylvanie, qui fixera le programme de cette lutte, c'est l'évêque Inochentie Micu. Le but de l'action de ce militant c'est la reconnaissance de la « nation roumaine » comme « nation politique », égale en droits avec les trois nations reconnues (Hongrois, Saxons, Szeklers). Les huit mémoires qu'il envoie à Vienne, avant son intronisation, de même que les nombreuses actions qui marquent

son épiscopat, visent au même but majeur: l'émancipation de la nation roumaine, son affranchissement du statut de population « tolérée ». Ses revendications sont multiples; elles concernent tant les citadins que les paysans, les hommes libres ou les serfs. Inochentie Micu accuse les oppresseurs de la nation roumaine, les institutions et les personnes particulières sans exception. Il s'adresse directement à l'empereur, suscitant les protestations des milieux impériaux. Il reprend son activité avec plus d'élan et sur un plan plus ample lorsque Marie Thérèse succède à l'empereur Charles VI. Ses pétitions font état des droits légitimes, historiques, du peuple roumain. Il ne cesse de rappeler que « notre nation, après être entrée avec Trajan dans cette Dacie... » est oppressée, soumise à des servitudes inhumaines. Ses revendications sont politiques, sociales, économiques et culturelles. Elles n'ont pas eu de solution immédiate, mais ont représenté un moment important dans un processus séculaire et « un point de départ dans la lutte pour la liberté et l'unité nationales » (8).

Deux autres moments importants dans cette lutte des Transylvains au XVIIIe siècle sont représentés par le *Supplex Libellus Valachorum* et la révolte de Horea. La révolte a une signification sociale, étant avant tout la lutte des serfs, mais aussi une signification nationale. Les serfs révoltés sont principalement des Roumains. La lutte nationale est due autant aux réalités socio-économiques injustes de l'existence des Roumains de Transylvanie, qu'aux antagonismes nationaux exacerbés par l'état d'infériorité où était maintenue cette population.

Comparée à la lutte révolutionnaire des masses, l'action des intellectuels transylvains du XVIIIe siècle a un caractère réformiste. Les intellectuels envisagent l'émancipation du peuple roumain par son développement économique, socio-culturel, et par la suppression des obstacles, des barrières juridiques et politiques qui empêchent la réalisation de la liberté et de l'égalité en droits avec les autres nationalités. Un moment important de cette lutte des esprits « éclairés », des savants, est constituée par l'ample *Supplex Libellus Valachorum* de 1791, adressé à l'empereur de l'Autriche. Ce mémoire représente, pour la Transylvanie, la consécration définitive de la conscience de l'unité nationale (9). Acte de synthèse des revendications d'un peuple, œuvre d'un groupe de personnalités représentatives, programme de lutte qui sera invoqué maintes fois par la suite (même en 1848, puis dans la Diète de 1863—1864, ou encore lors du mouvement du « Memorandum », à la fin du XIXe siècle), *Supplex Libellus Valachorum* est un témoignage de la pleine maturité de la conscience historique et politique de la nation roumaine.

Ce texte continue le programme politique d'Inochentie Micu, mais les arguments en sont diversifiés, synthétisés. Les droits que la nation roumaine revendique par cet acte ne sont plus fondés sur les diplômes impériaux, mais sur le droit historique de *tous* les Roumains. Les arguments historiques deviennent la motivation des droits réclamés. La nation roumaine, consciente de son importance, ne demande plus des droits nouveaux mais *la restitution de droits anciens.* L'œuvre des historiens humanistes, des vieux chroni-

queurs de même que de ceux de l'Époque des Lumières, est mise à contribution, transformée en preuves, témoignages et arguments politiques. Les nouvelles idées révolutionnaires — égalité, contrat social, droits de l'homme, du citoyen — sont utilisées comme des thèses irréfutables. On réclame la représentation proportionnelle au nombre dans la vie publique du pays. Comme on estime que la proportion de Roumains sur le total de la population est de deux tiers, la nation roumaine ne demande plus d'être la « quatrième » nation parmi les « nations politiques » du pays, mais la nation dominante.

La seconde moitié du XVIIIe siècle a été marquée dans l'évolution du peuple roumain de Transylvanie par les progrès des Lumières sur le plan culturel, mais aussi par d'évidents progrès démographiques, économiques, sociaux. L'*École Transylvaine* professe une conception inspirée des Lumières et adaptée aux conditions, aux nécessités historiques du peuple roumain. De grands maîtres, des esprits encyclopédiques, des « tempéraments » pédagogiques, Samuel Micu, Gheorghe Şincai, Petru Maior — pour citer les coryphées de cette *École* — se proposent de faire progresser et d'unifier la nation roumaine par la culture. « Le temps est venu — écrit Petru Maior — pour que les Roumains s'arrachent aux profondes ténèbres de la détestable ignorance, qu'ils cultivent leur langue roumaine et, tout en travaillant avec talent, qu'ils s'instruisent dans les sciences, garantie d'un esprit complet et d'une logique dans toutes les bonnes actions ». Les coryphées de l'*École Transylvaine* se proposaient d'élever le peuple à la hauteur d'un « siècle bien éclairé ». Leurs conceptions historiques, linguistiques, philosophiques, étaient subordonnées à une finalité qui n'était pas strictement théorique. Les directions de leurs études sont déterminées par leur programme. D'ailleurs, l'*École Transylvaine* établit sur des bases scientifiques une idéologie aux corollaires pragmatiques. Les thèses, les arguments du programme politique s'inscrivent dans l'édifice historique, philosophique et linguistique des érudits transylvains. La romanité, la continuité, l'idée de l'autonomie des Roumains, deviennent des armes. Les érudits de l'époque des Lumières continuent les idées des humanistes, des vieux chroniqueurs, mais en utilisant les instruments plus récents de la pensée. La lutte de la raison contre les divers obscurantismes, le triomphe des « Lumières » sur l'irrationalisme, l'instruction publique, la volonté de faire disparaître l'ignorance, de faire triompher la vérité et le bien, tant de tendances si caractéristiques aux Lumières, présentes dans les écrits de Samuel Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, visent au progrès culturel d'une nation. « C'est l'amour pour la culture et la science de mon peuple qui m'a poussé à écrire ce livre » — écrit Samuel Micu. Et Ion Budai Deleanu de même: « ... j'ai mis les fondements de la culture, en faisant ce dictionnaire et cette nouvelle grammaire ». La passion pour le *verbe*, qui animait les érudits de Transylvanie avait, évidemment, plusieurs raisons parmi lesquelles la volonté de conserver l'être national et d'unifier tous les Roumains par la langue était primordiale. Budai Deleanu travaille, avec d'autres élèves du Collège Santa Barbara de Vienne, à l'élaboration du glossaire roumain-latin, publié en 1780, dans la partie finale de la

grammaire de Micu et Şincai. Voilà ce qu'on nous dit dans la préface de cet ouvrage: « J'étais en pays étranger. Je n'avais pas encore fini les études ordinaires, quand j'entrepris de réunir les mots et de les arranger en ordre alphabétique ». Encore élèves, ces jeunes se sentaient appelés à cultiver leur langue, à dresser l'inventaire de tout son trésor linguistique, même si la réalisation d'un tel objectif, réunir « tous les mots qu'emploient les Roumains dans tous les pays qu'ils habitent » leur semblait encore lointaine. Mais rien ne devait paraître irréalisable à l'esprit entreprenant de ces jeunes qui aimaient profondément leur langue et leur peuple: « ... mais que ne réalise-t-elle pas, l'audace de la jeunesse, quand elle est surtout inspirée d'une grande ardeur patriotique, brûlant du désir de voir un jour le peuple roumain s'abreuver à la source de bonnes leçons ».

Ces « bonnes leçons » dont le fondement ne pouvait être que la bonne connaissance de la langue que nous parlons et de l'histoire de notre peuple, étaient *les humanités* (« umanioarele »), comme les appelaient les érudits de l'*École transylvaine*. Province de vocation essentiellement pédagogique, la Transylvanie, cette Castille entourée de montagnes, a cultivé ces humanités avec une ferveur exemplaire. Car même le dernier des maîtres-prophètes de la Transylvanie savait que « la nation qui veut être reconnue *comme appartenant* à l'humanité doit posséder des hommes éclairés » (10). Ce que ces érudits entendent par la dignité humaine des Roumains ressort des diverses hypostases du modèle humain qu'ils proposent, formes parfaites où sont condensées les idées et les aspirations des Roumains des siècles antérieurs et de ces temps.

Tous ces efforts d'éducation des masses populaires par la culture, ainsi que ceux pour établir leurs arguments sur une base scientifique (surtout historique et linguistique) apportent leur contribution spécifique au processus de développement de la conscience de l'unité nationale. La stratégie culturelle dans la démonstration de la légitimité des revendications roumaines s'associe à une certaine « humanisation » morale et spirituelle, cultivée avec persévérance.

Une conscience moderne de l'unité nationale peut être reconnue, dans ses expressions les plus diverses — chez tous les érudits de l'*École transylvaine*. Ainsi, leur œuvre historique est placée sous le signe de cette unité réelle dans le fonds historique, linguistique et ethnographique, idéale dans la perspective de sa future réalisation. Al. Papiu Ilarian, dans son discours de réception à l'Académie Roumaine, déclarera plus tard, en faisant l'éloge de Gheorghe Şincai: « Dans sa *Chronique*, Şincai et loin d'être seulement Transylvain, c'est un Roumain de toutes les parties des deux Dacies... Avec plus de chance, Şincai, à partir de Trajan, tient fermement ce fil des rapports communs..., de l'unité roumaine... jusqu'à nos jours » (11). En effet, Gheorghe Şincai justifiait l'union nationale nécessaire par l'unité ethnique présente sur des plans divers: « ... mais, quel que soit le nom qu'ils ont eu ou qu'ils ont encore, ils ont toujours la même origine, étant de sang romain, comme leur caractère et leurs vertus le prouvent » (12). Tous ces historiens qui fondent la recherche historique moderne s'intéressent à l'his-

toire de tous les Roumains, qu'ils étudient dans les inter-relations des provinces et non pas en creusant dans l'histoire d'un seul « pays » roumain. Naturellement, l'idée de Rome, organisme unitaire, à la fois cité et empire mondial, les fascine. L'unité doit être prouvée à partir des origines et de la donnée populaire première. Elle est « certifiée — comme le dit Samuel Micu — tout d'abord par les écrivains, en second lieu par les coutumes, en troisième lieu par la langue et en quatrième lieu par les noms » (13). C'est également l'opinion documentée de Petru Maior selon laquelle il a toujours existé sur le territoire de ce pays une communauté qui se considérait unitaire quand même elle était divisée en divers organismes étatiques. L'unité nationale s'est conservée, pense Maior, par l'unité de langue: « ... et cela d'autant plus que les ancêtres des Roumains étaient une foule innombrable, et il serait bien difficile de remplacer la langue d'un peuple tellement nombreux... » (14). Les affirmations de quelque représentant de l'*École transylvaine* qui ont une force particulière de pénétration dans la conscience des masses populaires deviennent de véritables thèses communes. Ainsi, on répète toujours, avec force, que: « la langue roumaine émane du latin » (15). L'importance de la langue comme facteur d'unification et comme témoignage de l'unité se dégage de telles assertions qui reflète la conscience de l'unité nationale formée dans le creuset des idées et des aspirations du Siècle des Lumières.

La Révolution de 1848 et l'unité roumaine

L'idée de l'unité nationale s'affirme avec la prégnance des idées-forces dans les antécédents, pendant et après la fin dramatique des événements révolutionnaires des trois pays, en 1848. La manifestation est virulente, ce qui était bien naturel pour un idéal longtemps poursuivi et devenu subitement le symbole d'une action militante. Même certains aspects de la révolution de 1848 sont symptomatiques pour l'existence de fait de cette unité et non seulement *en idée.*

Avant même le commencement de la révolution, l'activité des hommes de culture, des écrivains, des historiens, des érudits roumains de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie se concentre sur des *thèmes* communs. Les débats, les réunions, les visites réciproques, les projets de collaboration, d'assistance politique, militaire ou de propagande sont bien nombreux. Une fois la révolution commencée, l'activité des dirigeants du mouvement révèle, sur de multiples plans, son caractère national. La communication avec les masses et leur participation aux grands événements, la communication entre les mouvements des trois provinces, entre les Roumains de partout, annoncent une étape nouvelle dans l'évolution du processus d'unification, étape qui conduira à l'union des Principautés Roumaines et, par la suite, à l'Union de 1918, c'est-à-dire à l'achèvement de l'Etat national roumain.

L'appel du poète transylvain Andrei Mureşanu, dans sa poésie *Un écho* de mai 1848: « Unissez-vous dans la pensée, unissez-vous dans les senti-

ments », représente une formule essentielle de la lutte des militants de 1848. La révolution gagne toutes les provinces roumaines: la Moldavie, la Valachie et l'Olténie, la Transylvanie et le Banat. On peut affirmer qu'il n'y eut qu'une seule révolution dans toute la terre roumaine, bien qu'elle se soit allumée en plusieurs foyers. Mais les revendications, les aspirations, les actions effectives des révolutionnaires sont essentiellement identiques. La vague révolutionnaire, conduite par ceux qui ont participé activement aux événements passe tout naturellement d'une province à l'autre. Après l'échec de la révolution de Moldavie, une partie des révolutionnaires va participer à l'Assemblée de Blaj, en Transylvanie. D'autres gagnent Lugoj, dans le Banat, pour se mettre en liaison avec Eftimie Murgu. Ils ont besoin de l'aide militaire des Transylvains pour commencer l'action armée en Moldavie. On trouve à Blaj des envoyés des révolutionnaires de Valachie. Nicolae Bălcescu ne peut pas y participer, bien qu'il l'eût désiré, car on lui refuse le passeport. C'est A.T. Laurian qui y participe à sa place. Mais, au cours de l'été de 1848, comme la révolution triomphe au début en Valachie, les militants roumains de Transylvanie, des intellectuels de Brașov et de Sibiu, ainsi que des enseignants transylvains, établis depuis plus longtemps en Valachie, deviennent des commissaires du gouvernement révolutionnaire, chargés de la propagande dans divers départements. La Transylvanie apporte son aide à la consolidation du régime révolutionnaire de Valachie. Ils sont invités (avec Simion Bărnuțiu à leur tête) à Bucarest. Après l'échec du mouvement de Valachie, plusieurs révolutionnaires valaques passent les montagnes avec les militants transylvains qui rentrent chez eux. Nicolae Bălcescu et Ion Ghica conseillent à Magheru de quitter l'Olténie et de se rendre en Transylvanie pour se joindre aux troupes d'Avram Iancu. En novembre 1848, Bălcescu est à Sibiu. Il prévoit l'union à venir quand il affirme: « ... je crois que le sort des Roumains sera dorénavant beaucoup amélioré et que la Transylvanie et le Banat... sont bien prêts de s'unir à nous » (16). En Transylvanie, les révolutionnaires de Moldavie et de Valachie partagent leur expérience avec les Transylvains. Une importante conférence a lieu à Zlatna, en janvier 1849, à laquelle prennent part I. Ionescu de la Brad et A.C. Golescu Albu. Bălcescu et d'autres Roumains rendent visite à Avram Iancu dans ses montagnes.

Evidemment, les conceptions des révolutionnaires sur l'unité nationale ne sont pas identiques. De nombreuses solutions provisoires sont avancées en vue de l'union finale. L'idée de la création d'un État unitaire et indépendant prend cependant un contour de plus en plus précis. L'idée n'appartient plus à une minorité clairvoyante. Elle devient une aspiration des masses. « Tous nous crient que nous voulons créer une Dacie — écrit C. Roman à A.C. Golescu — inutile donc de cacher encore la vérité » (17). L'échec de la révolution détermine des formules moins ambitieuses pour l'union. On propose une union de la Moldavie et de la Valachie, d'une part et de toutes les provinces d'Autriche, d'autre part (18). Cependant, l'idée de la grande unité nationale de tous les Roumains n'est pas abandonnée. Même dans le mémoire du peuple roumain de Transylvanie, adressé par A.T. Laurian au

parlement de Vienne en septembre 1848, on parle des Roumains des Principautés.

Dans cette lutte révolutionnaire et post-révolutionnaire des Roumains, où l'idéal de l'unité nationale est toujours présent, le rôle des écrivains a été de premier ordre. Nous n'en donnerons que quelques exemples. Nicolae Bălcescu, en tant que principal idéologue de la révolution de 1848, a souligné, dès 1847, les objectifs du militantisme révolutionnaire. Dans son discours, prononcé à la Société des étudiants roumains de Paris, *Considérations sur la situation actuelle, sur le passé et l'avenir de la patrie,* il affirme que l'objectif final de la lutte ne peut être que l'unité nationale de tous les Roumains. Cela se réalisera tout d'abord par l'unité des idées et des sentiments, ensuite par l'unité politique. Les poètes expriment ces sentiments dans leur œuvre militante. Nous avons mentionné au début de ce chapitre Andrei Mureşanu. La même passion, le même appel à sortir de la « léthargie », à la fraternité (« C'est l'heure de la fraternité »,... / « Venez, frères du même sang ! / Allons tous dans un effort commun / conquérir la liberté des Roumains !... ») se fait entendre dans la poésie *Aux Roumains* de Vasile Alecsandri. C'est toujours Alecsandri qui consacre un hymne à l'Assemblée de Blaj, *15 mai 1848*, une poésie qui finit par le même appel à l'union: « Vive la Roumanie ! » *La ronde de la Transylvanie* annonce *La ronde de l'Union* de 1857. On devrait rappeler encore les textes d'Alecu Russo, G. Bariţiu, C. Roman, I. Axente et tant d'autres, qui illustrent, même après 1848, dans les années difficiles du redressement après l'échec de la révolution, la volonté consciente, décidée, l'idéal moderne de l'unité nationale des Roumains de toutes les provinces (19).

Le mouvement culturel roumain pour l'Union de 1918

L'idéal poursuivi pendant des siècles, l'idée-force qui a mobilisé les énergies nationales approche de sa réalisation. On ne s'attardera pas sur les détails historiques du processus d'unification des Principautés roumaines (1859) et, plus tard, en 1918, de la constitution définitive de l'État national roumain. L'idée de l'unité dont nous avons suivi le cheminement dans l'idéologie des humanistes, des représentants des Lumières, des révolutionnaires de 1848, apparaît dans ses formes modernes de manifestation dans la pensée politique, dans la politique culturelle des « unionistes » de 1859, ensuite dans celle de la société culturelle « Junimea » et des générations de la fin du XIXe et du début du XXe siècles. On peut affirmer qu'*aucun représentant important de la culture roumaine* ne s'est tenu à l'écart, pendant les six décennies qui séparent l'Union de 1859 de la grande Union de 1918, de la lutte pour l'unité nationale. Il suffit de rappeler, à ce propos, l'œuvre d'Eminescu, symbole de la maturité de la spiritualité roumaine moderne.

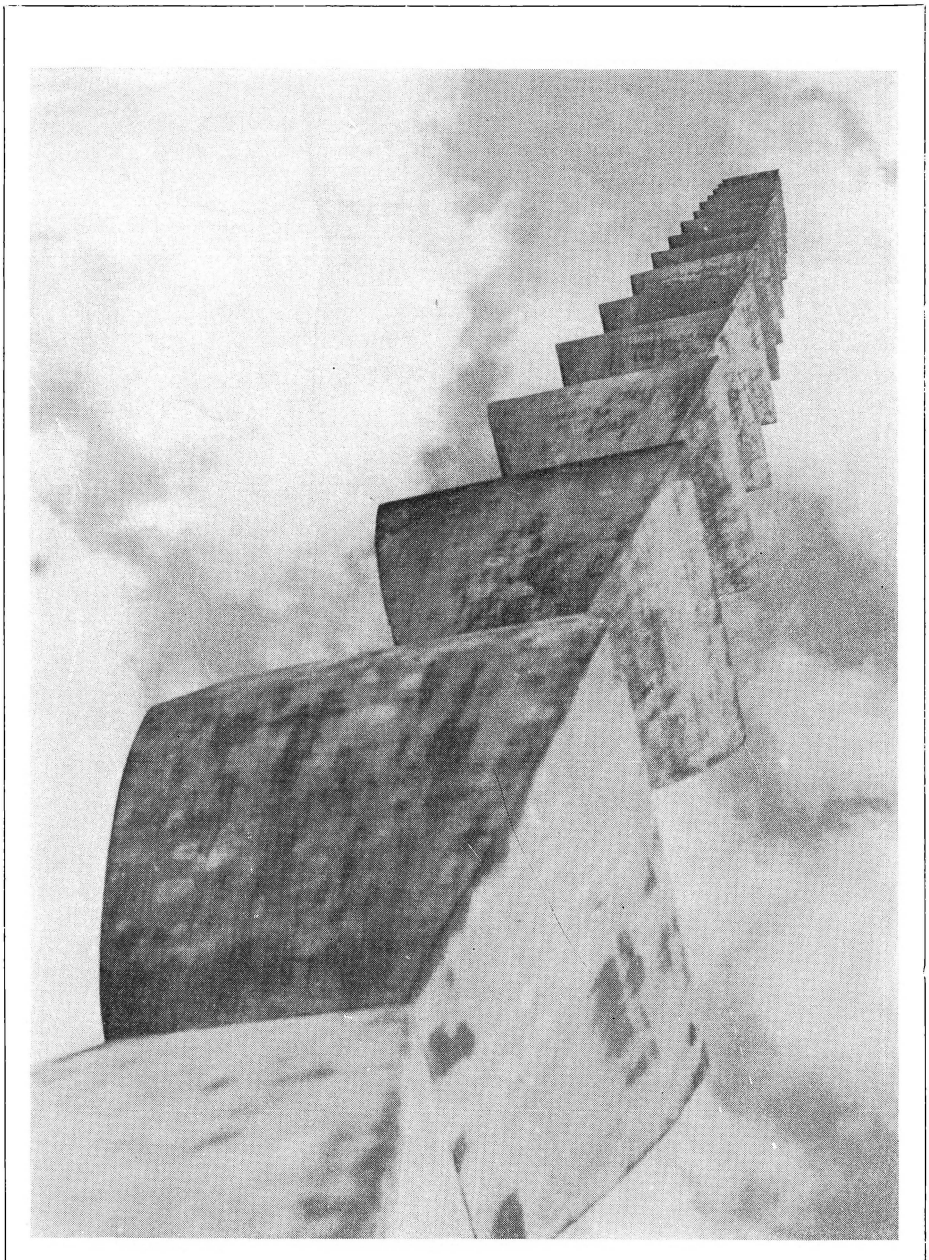
Dans l'univers poétique d'Eminescu, ainsi que dans les textes qui contiennent sa pensée politique, on trouve plus que des plaidoyers en faveur de l'unité nationale: la totalité de cette œuvre constitue par elle-même le symbole de l'unité réalisée sur le plan spirituel. Aucun des classiques de l'âge d'or des lettres roumaines, Ion Creangă, I.L. Caragiale, Ioan Slavici et bien d'autres encore — ne se borne au rôle d'écrivain régional. Ils ont tous conscience de parler à tous les Roumains. Évidemment, certains d'entre eux sont plus engagés que les autres — de par leur position, leur tempérament, la nature de leur œuvre — dans la défense ou la propagation de l'idée d'unité. Ainsi, à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, quelques poètes transylvains — un George Coşbuc, un St. O. Iosif, un Octavian Goga — inscrivent l'idéal d'unité nationale comme un message toujours présent dans leur poésie d'une grande ardeur civique. Ce ne sont pas uniquement les poètes ou les écrivains qui se sont engagés dans ce processus mais aussi les savants, les historiens, les philologues. Un seul nom à ce sujet: celui de Nicolae Iorga. Le grand historien a littéralement écrit toute une bibliothèque d'ouvrages et d'opuscules à l'appui de cette idée.

A part les grandes personnalités de la vie littéraire, artistique et scientifique, un rôle considérable dans le mouvement culturel roumain en faveur de l'union a été joué par les institutions, les établissements culturels créés par les Roumains de l'ancienne monarchie austro-hongroise ainsi que de la vieille Roumanie, à partir de la révolution de 1848 jusqu'en 1918, qui se proposaient comme objectif immédiat l'union « dans la pensée et les sentiments », mais aussi l'union politique définitive dans un État unitaire. Relevons dans l'étude approfondie consacrée par Vasile Curticăpeanu (20) au mouvement culturel roumain pour l'union de 1918, quelques-unes de ces organisations.

Certaines d'entre elles sont des associations culturelles locales de divers centres du pays. A partir de la sixième décennie du XIXe siècle, les centres plus importants de tout l'espace roumain se trouvant sous la domination étrangère « se couvront d'un réseau de sociétés littéraires organisées par des professeurs, des élèves, des instituteurs, des artisans (21). On crée des bibliothèques, on organise des réunions chorales et théâtrales. Noyaux de la vie nationale culturelle des Roumains de l'Empire austro-hongrois, ces formations se développent au cours des ans, se diversifient, trouvent de nouvelles formes de manifestation. Des associations culturelles régionales apparaissent également, telle que l'*Association pour la culture du peuple roumain du Maramureş* (1861—1918), l'*Association nationale d'Arad pour la culture et la conservation du peuple roumain* (1862—1918). Le centre le plus important de la vie culturelle roumaine d'Autriche-Hongrie est l'*Astra*, qui a ses publications *(La Transylvanie, Notre pays*, etc.), ses sections scientifiques, ses bibliothèques, ses programmes de conférences, etc. Rappelons aussi les associations d'étudiants des deux capitales de la monarchie: *La*

VIORICA IACOB:
Hommage aux vainqueurs (tapisserie)

CONSTANTIN BRÂNCUŞI:
la Colonne de la reconnaissance infinie (Tîrgu Jiu)



Société académique « Petru Maior » de Budapest et *la Société académique des étudiants « La Roumanie jeune »* de Vienne. La vieille Roumanie a donné elle aussi son appui, par des associations comme: *la Société Transylvania* pour l'aide aux étudiants et aux apprentis roumains de l'Autriche-Hongrie, et surtout: *La Ligue pour l'unité culturelle de tous les Roumains.* Nous mentionnons aussi l'Université populaire « Nicolae Iorga » de Vălenii de Munte, ainsi que les diverses initiatives de l'Académie Roumaine sans prétendre avoir énumérer toutes les formes de manifestation de la solidarité roumaine sur le plan culturel, pour réaliser l'idéal de l'unité nationale.

Un idéal multiséculaire se réalisait ainsi en 1918, prouvant que les efforts culturels de tant de générations d'hommes du savoir roumains de tous les coins du pays n'ont pas été vains.

Après la création de l'État national unitaire

Cependant, le processus culturel que nous avons tenté de présenter dans ses grandes lignes ne s'achève pas avec la création de l'État roumain unitaire. Produit de la nécessité historique, expression des exigences objectives de l'évolution sociale, l'union a créé le cadre propice au développement plus intense des forces productives, de l'économie nationale, à un plus grand épanouissement des sciences et de la culture, à la mise en action des forces de la société roumaine. L'unité politique a signifié, sans doute, non seulement l'aboutissement d'efforts séculaires, mais aussi l'ouverture de nouvelles perspectives, l'apparition même de nouvelles obligations. Les écrivains et, en général, les hommes clairvoyants de la Roumanie de l'entre-deux-guerres ont compris les significations historiques de la situation nouvellement créée, répondant par leur œuvre aux nouveaux impératifs. C'est pourquoi, en dehors des projections littéraires sur la lutte pour l'union menée principalement pendant la guerre qui avait pris fin en 1918 (dont *Dernière nuit d'amour, première nuit de guerre* de Camil Petrescu, *Le Dragon* de Hortensia Papadat-Bengescu, *Effondrement* de Cezar Petre scu), sur les tragiques problèmes de conscience qui se posaient surtout pour les Roumains de Transylvanie, obligés de combattre dans l'armée de l'empire austro-hongrois agonisant (le roman *La forêt des pendus* de Liviu Rebreanu), les œuvres des plus importants écrivains roumains de l'époque — rappelons, en dehors de ceux déjà cités, Mihail Sadoveanu, Tudor Arghezi, G. Călinescu, Gib Mihăescu, Panait Istrati, Ion Marin Sadoveanu, Anton Holban, Gala Galaction, G.M. Zamfirescu, Mihail Sebastian — présentent sous un jour souvent défavorable un paysage social et psychologique vicié par de graves iniquités, par la démagogie et les spéculations des personnages haut placés, assombri encore par la présence brutale des désil-

lusions après la guerre. Dans la ligne devenue traditionnelle des intellectuels attachés au sol roumain, la plupart des hommes de culture du pays prendront aussi position contre la vague de fascisme menaçant le monde, réprouveront les menées du chauvinisme et du racisme. A mesure que la menace de la guerre rendait plus sombre le ciel de l'Europe, aux côtés des intellectuels militants de la gauche — Alexandru Sahia (directeur de la revue « *Blouses bleues* »), N. D. Cocea (directeur de « *Ère nouvelle* » et, ultérieurement, de la revue « *Reporter* »), Lucreţiu Pătrăşcanu, Gáal Gabor (qui dirigeait la revue de culture en langue hongroise « *Korunk* »), Miron Radu Paraschivescu, Ilie Cristea, Ion Pas, Scarlat Callimachi, Ştefan Roll, Mihai Beniuc, Eugen Jebeleanu et d'autres encore — militaient sous l'égide de l'antifascisme des humanistes de prestige tels que Nicolae Iorga, Al. Rosetti, Iorgu Iordan, G. Călinescu, Lucian Blaga, Al. Philippide, Mihai Ralea, Zaharia Stancu, Petre Andrei. Les représentants les plus marquants de la culture du pays, qu'ils fussent Roumains, Hongrois, Allemands ou d'autre nationalité, adhéraient ainsi au large front patriotique, qui, les communistes en tête, commençait solidairement la lutte contre les terribles fléaux du fascisme: la mutilation du corps de la Roumanie par le Diktat de Vienne, l'entrée du pays dans l'agression hitlérienne et la spoliation sans pitié de ses ressources, la négation des droits civiques les plus élémentaires, la promulgation d'une législation raciste et chauviniste, la tentative d'annihilation de toute dignité humaine. Dans les années les plus difficiles de la guerre, le retentissant pamphlet « Attention, Baron ! », écrit directement à l'adresse des occupants nazis par Tudor Arghezi, l'un des plus grands poètes roumains, est devenu un symbole de cette fière opposition; est également caractéristique de l'état d'esprit et du courage des intellectuels démocrates roumains le « Mémoire des universitaires » par lequel un grand nombre d'illustres représentants de la science et de la culture réclamaient l'abolition de la dictature, la libération de la Roumanie de l'oppression de la botte hitlérienne, le rétablissement des droits et des libertés.

Une bonne partie des œuvres de valeur parues en Roumanie après 1944 peuvent et doivent être accueillies comme des témoignages du processus de réalisation de l'unité du peuple tout entier dans l'édification de la Roumanie nouvelle — État indépendant et pleinement souverain, État du travail créateur, de l'égalité de tous les citoyens, sans distinction de nationalité —, et comme des contributions à la création du climat spirituel dans lequel évolue et se consolide ce processus. La littérature place sous ce signe, pour ne donner que quelques exemples — les romans et les nouvelles traitant des réalités contemporaines et portant la signature de Zaharia Stancu, Marin Preda, Eugen Barbu, Nagy István, D. R. Popescu, András Sütö, Titus Popovici, Al. Ivasiuc, Augustin Buzura, les vers de Tudor Arghezi, Al. A. Philippide, Geo Bogza, József Méliusz,

Mihai Beniuc, Eugen Jebeleanu, Maria Banuş, St. Aug. Doinaş, Georg Scherg, Nichita Stănescu, Ioan Alexandru et de bien d'autres poètes de toutes les générations, les pièces de théâtre de Horia Lovinescu et Paul Everac. S'y ajoutent les œuvres d'évocation d'un passé historique plus ou moins lointain éclairant de préférence dans une perspective moderne les épisodes exemplaires de la lutte pour l'indépendance, l'unité nationale et la fraternité entre les Roumains et les nationalités cohabitantes — telles que, les romans *Nicoară Potcoavă* de Mihail Sadoveanu, *Un homme parmi les hommes* de Camil Petrescu, *la Débâcle*, de Oskar Walter Cisek, *le Vent et la pluie*, de Zaharia Stancu, *Solstice*, de Ferenc Szemlér, *la Route du Nord*, de Eugen Barbu, l'*Étranger*, de Titus Popovici, *le Labyrinthe*, de Francisc Păcurariu, *les Premiers et les derniers*, de János Szász, *Les deux devant Ţebea*, de D.R. Popescu, *l'Aigle* de Radu Theodoru ou *Bûcher et flammes* du très jeune Eugen Uricaru, à côté de méditations substantielles sur l'histoire, présentes dans les drames de Paul Everac, Paul Anghel, Horia Lovinescu, Marin Sorescu, D.R. Popescu etc.

De telles œuvres s'inscrivent dans le corpus de valeurs par lesquelles la culture roumaine témoigne devant le monde entier de sa présence active à tous les moments importants de progrès de ce peuple vers la prospérité dans la liberté et l'unité nationales.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Cf. Hadrian Daicoviciu, *La Dacie de Burébista à la conquête romaine* (« Dacia de la Burebista la cucerirea romană »), Cluj, 1972, p. 30.
2. Id., ibid., p. 31. Cf. aussi, H. Daicoviciu, *Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain* (« Unitate şi continuitate în istoria poporului român »), Bucarest, 1968, pp. 65—70.
3. I.C. Chiţimia, « Les grands chroniqueurs moldaves » in *Histoire de la littérature roumaine* (« Istoria literaturii române »), tome I, Ed. de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1964, pp. 386—387.
4. *Ibid.*, p. 634.
5. Eugen Stănescu, *Les prémisses médiévales de la conscience nationale roumaine. Témoignages internes* (« Premisele medievale ale conştiinţei naţionale româneşti. Mărturii interne »), in *Studii*, tome 17, 1964, nº 5, pp. 967—1000.
6. Cf. pour ce qui suit D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, IIe éd. Ed. Ştiinţifică, Bucarest, 1967, p. 75.
7. Cf. *Mon. Hung. Hist.*, II, *Scriptores*, tome II, p. 126.
8. D. Prodan, *op. cit.*, p. 198.
9. Pour tout ce qui suit sur *Supplex Libellus Valachorum*, cf. D. Prodan, *op. cit.*

10. Pour les divers aspects de la culture propagée par les coryphées de l'École transylvaine, ainsi que pour les rapports avec l'*Aufklärung* allemand et autrichien etc., cf. Nicolae Balotă, *Pérégrinations dans l'Époque des Lumières* (« Peregrinări prin epoca Luminilor »), in *Humanités* (« Umanităţi »), Bucarest, 1973, pp. 86—115.
11. Al. Papiu-Ilarian, *La vie, les œuvres et les idées de Georgiu Sincai de Sinca. Discours de réception* (« Viaţa, operele şi ideile lui Georgiu Şincai din Şinca. Discursul de recepţiune »), Bucarest, 1869, p. 39.
12. Gheorghe Şincai, *La Chronique des Roumains et de plusieurs peuples* (« Hronica Românilor şi a mai multor neamuri »), Buda, 1808, p. 43.
13. Samuel Micu, *Brève présentation de l'histoire des Roumains* (« Scurtă cunoştinţă a istorii românilor »), Bibliothèque de l'Académie de la R.S.R., Filiale de Cluj, fonds d'Oradea, mss 163 b. Reproduit dans l'*École transylvaine* (« Şcoala Ardeleană »), éd. critique de Florea Fugariu, vol. I, Ed. Albatros, Bucarest, 1970, p. 169.
14. Petru Maior, *Dialogue pour le commencement de la langue roumaine* (« Dialog pentru începutul limbei române »), Buda, 1920.
15. Samuel Micu, *op. cit.*
16. Nicolae Bălcescu, *Oeuvres* (« Opere »), IV, Bucarest, 1964, p. 119.
17. S. Dragomir, *Un précurseur de l'unité nationale: le professeur transylvain, Constantin Românul Vivu* (« Un precursor al unităţii naţionale: profesorul ardelean Constantin Românul Vivu »), Buc., 1929, p. 20.
18. George M. Marica, *Études d'histoire et de sociologie de la culture roumaine transylvaine du XIXe siècle* (« Studii de istoria şi sociologia culturii române ardelene din secolul al XIX-lea »), tome I, Ed. Dacia, Cluj, 1977, p. 114.
19. Cf. Werner Bahner, *Das Sprach- und Geschichtsbewusstsein in der Rumänischen Literatur von 1780—1880.* Akademieverlag, Berlin, 1967.
20. V. Curticăpeanu, *Le mouvement culturel roumain pour l'Union de 1918* (« Mişcarea culturală românească pentru Unirea din 1918 »), Ed. Ştiinţifică, Bucarest, 1968. L'ouvrage développe une étude antérieure *Die Rumänische Kulturbewegung in der Österreichischungarischen Monarchie,* publiée dans la collection *Bibliotheca Historica Romaniae,* 1966.
21. *Id., ibid.*, p. 23.

LA COHÉSION LINGUISTIQUE

par Alexandru Niculescu

Le caractère unitaire de la langue roumaine est généralement reconnu. Même si la dialectologie et l'histoire de la langue ont examiné les différenciations dialectales de la langue roumaine, les linguistes affirment nettement *que le roumain constitue un domaine linguistique unitaire, dans lequel les particularités de langage d'une zone à l'autre sont fort peu significatives.* Une comparaison du roumain avec les autres langues romanes montre que, à la différence de l'italien, du français et de l'espagnol, où les divisions dialectales sont marquées (ce qui fait qu'un paysan italien de Calabre, par exemple, ne peut s'entendre que difficilement avec un autre du Piémont ou de la région de Venise), le roumain est une langue où — tout en s'exprimant dans son parler local — les gens du Maramureş communiquent aisément avec les habitants de la Dobroudja, et les Moldaves avec ceux du Banat. D'autre part, la romanité roumaine, dans toute son étendue, présente des traits fondamentaux communs. C'est ainsi que tout ce qui différencie le roumain du latin d'une part, et des autres langues romanes, de l'autre, se retrouve dans tous les dialectes roumains, dans le daco-roumain, du Nord du Danube, aussi bien que dans les dialectes du Sud du Danube: macédo-roumain, mégléno-roumain et istro-roumain. Une preuve de cette unité de la langue se trouve même dans le nom ethnique originaire du peuple. Désigné comme roumain *(« român »*, *« rumîn »)* ou valaque *(« v(a)lah »)*, partout où il se trouvait, celui qui parlait le roumain était considéré comme appartenant à une communauté de gens qui parlaient la langue de Rome; il est à remarquer que le latin *romanus* correspond exactement au mot germanique Walhos, qui a été repris par les Slaves dans les formes *« voloh »*, *« vlah »*, et ces formes sont passées des Slaves aux Grecs et aux Hongrois, désignant toujours la même population romanisée de l'Empire Romain. La langue, de même que ceux qui l'emploient ont ainsi été reconnus comme constituant un tout.

Cette réalité caractéristique pour la langue des Roumains a des causes historiques profondes. Le roumain s'est formé, comme on le sait, par *le mélange du fonds linguistique géto-dace avec le latin populaire.* Or, comme il a été démontré par les recherches ethniques et linguistiques sur les Thraco-Daces, non seulement la culture matérielle et spirituelle des Géto-Daces était relativement unitaire, mais aussi leur langue, les uns et les autres employant le même type d'anthroponymes et de toponymes.

Sur cette structure unitaire, qui devient encore plus étroite lorsque les formations territoriales de la société géto-dace se réunissent dans un État centralisé, vint se greffer la latinité de Rome. La transformation de la Dacie

en province romaine en l'an 106 de notre ère, sa colonisation massive, la participation active des Géto-Daces à la vie romaine, ont eu pour résultat, comme l'a montré l'historien Vasile Pârvan — *une grande cohésion de la latinité nord-danubienne.* Car le latin transplanté en Dacie — langue populaire parlée par une communauté homogène de paysans et de bergers — ne pouvait guère présenter de différences régionales ou autres, et les régions intensément romanisées, la Transylvanie, le Banat, l'Olténie, entretenaient des relations directes avec la Moldavie et la Valachie et, surtout, avec la région limitrophe du Danube: il s'est constitué ainsi *une grande Dacie romaine,* pour laquelle on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que *le latin avait hérité de l'unité linguistique pré-romaine.*

Cette unité linguistique des autochtones a réussi à vaincre les siècles, grâce à plusieurs facteurs. Facilitant *une circulation permanente entre les régions de la Dacie après la conquête romaine, l'unité de langue a été, à son tour, consolidée par cette circulation.* En effet, les obstacles géographiques, les montagnes élevées, les rivières et les fleuves n'ont pas empêché les Roumains des diverses régions de communiquer entre eux et de se rencontrer. Les atlas linguistiques de la langue roumaine montrent, par exemple, que les Carpates (sur les hauteurs desquels passaient les frontières temporaires qui ont séparé artificiellement les Roumains de Transylvanie et du Banat, de ceux de Valachie et de Moldavie) « n'ont pas séparé les Roumains, mais ont constitué de tous temps la colonne vertébrale de notre peuple » — comme disait fort justement Sextil Puşcariu. On sait, en effet, que les parlers roumains de la Transylvanie du Sud et du Sud-Est ont des traits caractéristiques marqués de type valaque, et que ceux de l'Est sont imprégnés d'éléments roumains de type moldave. Les bergers transylvains descendaient hiberner avec leurs troupeaux dans les plaines du Danube et beaucoup d'entre eux s'y établissaient; il est donc normal de trouver dans cette zone des patronymes transylvains tels que *Lupaş, Brîncuş, Aldea* et bien d'autres encore. Une pareille possibilité de communication impliquait l'existence d'une réseau de chemins. Ces chemins très anciens, utilisés dès l'époque daco-romaine, étaient connus seulement par les Roumains, un argument péremptoire à cet égard étant le fait que les Roumains ont gardé du latin pour la notion de *chemin* non pas les mots qui désignaient les chemins urbains *via, strata* mais « *carraria* » — cărare/sentier et « *callis* » cale/voie, désignant justement ces simples passages dérobés des montagnes et des collines, qu'ils utilisaient et qu'ils connaissaient mieux que n'importe qui.

Nous pensons que la conservation et la consolidation de l'unité de langue ont été aidées, en bonne mesure, *par l'organisation féodale moins rigide dans l'Est de l'Europe qu'en Occident.* Dans les régions de la romanité roumaine, la division féodale a été fort peu marquée, de même qu'on n'y trouve pas de châteaux, ni de domaines féodaux fermés, ou de circonscriptions ecclésiastiques (diocèses) rigoureuses. Dans les zones qui nous intéressent, il y a eu aussi trop peu de villes autour desquelles les intérêts de la population respective auraient pu se grouper distinctement, ce qui a été le cas du monde romain de l'Occident — en Italie, en France ou en Espagne,

durant l'époque féodale. C'est pourquoi on ne rencontre pas en Roumanie, comme dans ces pays, des dénominations telles que: *Piémontais, Calabrais, Vénitiens, Dalmates, Provençaux* ou *Castillans,* dans l'acception d'utilisateurs d'un parler local; les dénominations provinciales roumaines « *Muntean* » (Valaque), « *Moldovean* » (Moldave), « *Bănățean* » (du Banat) « *Bucovinean* » (de Bucovine), « *Dobrogean* » (de la Dobroudja), *Oltean* (de l'Olténie) se rapportant non pas à la langue qu'ils parlent mais aux régions qu'ils habitent et sont en général des créations tardives, certaines d'origine savante.

D'autre part, dans les pays roumaines les paysans n'ont été attachés à la glèbe qu'assez tard, au XVIe et au XVIIe siècles; jusqu'alors, et même après, leur circulation ignorée ou même connue mais non empêchée, a pu assurer l'expansion et la transplantation des mots et des formes d'une région à l'autre. La population roumaine, habitant un vaste territoire, se communiquait ainsi les innovations linguistiques, parfois à de longues distances. Voilà pourquoi, la Transylvanie, par exemple, bien que bornée par les Carpates, ne connaît aucune innovation linguistique, tant soit peu importante qui ait été limitée à ses frontières régionales; les faits de langue de Transylvanie passaient les Carpates en Valachie et en Moldavie.

Un autre élément qui a assuré l'unité de la langue roumaine est l'homogénéité de la société roumaine à l'époque de la formation du peuple roumain et encore bien des siècles après. Cette homogénéité, elle aussi, a des origines lointaines; « la Dacie était un grand royaume ayant une base ethnique parfaitement homogène », ayant une « structure sociale et économique unitaire et bien définie » — estimait Vasile Pârvan; à l'époque de la présence des troupes et de l'administration romaines en Dacie, l'immense majorité de la population était formée par la population agricole, socialement peu différenciée en général. C'est très justement que les chercheurs ont fait remarquer que la langue roumaine a été, à ses débuts, une langue parlée par des communautés de paysans et de bergers roumains, dans un vaste espace géographique.

Depuis la parution des textes roumains littéraires, la communication ininterrompue et directe entre les Roumains a été accompagnée, tout naturellement, par une circulation de la culture écrite d'une région à l'autre, qui a constitué un facteur très important pour l'unité. Nous avons appelé cette circulation « la circulation interzonale de la langue et de la culture roumaines » (dans l'ouvrage Individualité du roumain parmi les langues romanes *(« Individualitatea limbii române între limbile romanice »)*.

À notre connaissance, ce problème n'a pas encore été posé dans toute son ampleur et son importance. Les linguistes et les philologues roumains ont observé le passage de certains mots et de certaines formes d'un texte à l'autre, d'un auteur des XVIe et XVIIe siècle chez d'autres auteurs et, dans certains cas, d'une province à une autre. Gavril Istrate montrait (dans l'article *Limbă și unitate* ("Langue et unité") in « *România literară*»/ 4/1976 que, de même que le diacre Coresi, maître imprimeur et traducteur de Brașov et ses collaborateurs, qui avaient remarqué les similarités entre les textes de Maramureș (Nord de la Transylvanie) et les parlers du Sud

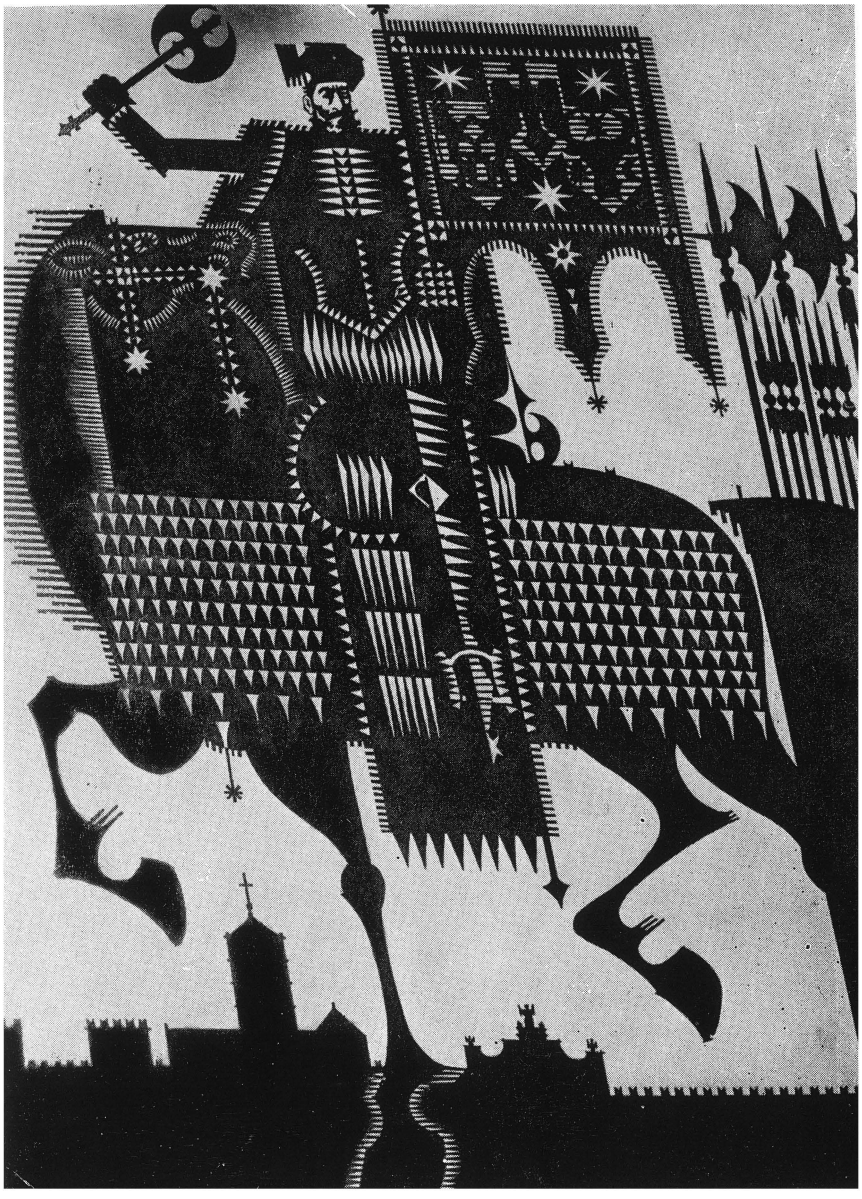
de Transylvanie, avaient repris les traductions de livres religieux, faites par leurs prédécesseurs du Nord, en les adaptant à la langue parlée dans la zone de Braşov-Cîmpulung, jetant ainsi les bases de la langue roumaine littéraire, de même les érudits moldaves Varlaam, Dosoftei et Miron Costin utilisaient eux aussi des phonétismes, des mots et des formes transylvaines. Dans le même ordre d'idées, dans la *Bible de Bucarest* de 1688, on rencontre non seulement des particularités valaques, mais aussi des traits du roumain de Transylvanie et de Moldavie.

Il existe suffisamment de preuves de la diffusion des livres roumains aux XVIe et XVIIe siècles pour qu'on n'ait pas de doutes sur sa circulation aux siècles suivants. N. Cartojan a donné des détails précieux concernant la diffusion des livres roumains et slavons en Transylvanie: « en dehors de Coresi, il y eut encore en Transylvanie d'autres typographes qui ont imprimé des livres roumains », comme l'ont été le diacre Lorinţ ou le typographe Călin, et le texte de la *Pravila* (recueil de lois) circulait en Transylvanie avant d'être imprimé par Coresi. Les livres de Coresi ont eu une diffusion bien plus large que ne l'avait eue les traductions du Maramureş. Par l'intermédiaire des relations commerciales avec la ville de Braşov, par celui des boyards émigrés et, plus tard, par l'union de 1600, accomplie par Michel le Brave, les livres de Coresi ont passé les montagnes. Dans toutes les contrées roumaines on a trouvé, jusqu'à l'époque contemporaine, des exemplaires issus de cette première imprimerie roumaine de Braşov. Un exemplaire du *Psautier slavo-roumain* a été découvert au monastère de Bistriţa en Olténie, un autre, du *Deuxième Livre d'Homélie*, fut retrouvé en Bucovine, un autre, des *Actes des apôtres*, à Jassy, un *Evangéliaire* à Vălenii de Munte, dans le département de Prahova, un *Catéchisme* et une *Pravila* (recueil de lois) dans le Maramureş. « Les livres imprimés par Coresi, répandus dans tous les pays roumains, ont porté partout avec eux le parler de Valachie, qu'ils ont imposé avec l'autorité des écritures saintes », écrivait N. Cartojan.

La circulation des livres populaires en manuscrit, copiés et recopiés dans les pays roumains, n'a pas été d'une moindre importance. Les investigations effectuées par Mircea Tomescu ont révélé cette large circulation des anciens textes populaires *Le livre d'Alexandre*, *Le livre d'Esope*, ainsi que les chroniques roumaines des XVIIe et XVIIIe siècles. De nombreuses copies du XVIIIe siècle attestent, par exemple, la circulation des chroniques dans toutes les provinces roumaines.

Le Livre d'Homélie (« Cazania ») du Moldave Varlaam (1643) a joui d'une large popularité. Des parties de l'ouvrage de Varlaam ont été intégrées dans la collection de sermons parues, en Transylvanie à Alba Iulia, en 1699, sous le titre de *Chiriacodromion*, réimprimé en Valachie, à Bucarest, en 1732. Le copiste bien connu Vasile Sturza Moldoveanu a transcrit le texte de la *Cazania* en 1708, durant son séjour « dans le village de Sîntu Andreiaş, près de Timişoara », c'est-à-dire dans le Banat. D'autres copies et de nombreux exemplaires imprimés ont également circulé en Transylvanie. Certains

VICTOR APOSTOLIU:
Mihai Viteazul (gravure)



ION ŞULEA GORJ:
les Partisans martyrs de Poiana Ruscăi — 1944 (huile)

portent des annotations qui montrent qu'ils avaient circulé aussi en Moldavie, en Valachie et dans le Maramureş. »

C'est particulièrement entre la Moldavie et la Valachie que la circulation des textes a été plus facile. Le processus d'unification de la langue roumaine littéraire commence dès le XVIIIe siècle par l'acceptation dans la langue littéraire de Moldavie de la norme phonétique de type valaque, — imposée surtout par les livres de l'imprimerie de Coresi, ce qui signifie, en fait, la conscience de la nécessité d'une unité de culture. Varlaam modifie les phonétismes de son dialecte natif et remplace, comme l'a montré Boris Cazacu, certaines formes de la *Pravila* de Vasile Lupu par d'autres, empruntées à *Îndreptarea legii* ("Amendement de la loi") de Tîrgovişte, 1658. C'est sur une telle base que se constitue et s'impose une norme littéraire moldo-valaque.

Il semble même qu'il se produit en Moldavie, après 1750, un rapprochement marqué de la Valachie, ce qui fait que les textes moldaves sont des reproductions fidèles des textes valaques correspondants. La norme valaque pénètre non seulement dans les livres religieux, mais dans tous les livres imprimés jusque vers 1770—1780, tant en Moldavie que dans la Transylvanie de Sud-Ouest, par suite de la diffusion des livres religieux provenant de Rîmnic (et de Bucarest), ainsi que de la présence, à l'imprimerie de Blaj, de nombreux imprimeurs de Rîmnic.

En effet, l'imprimerie métropolitaine de Rîmnicu-Vîlcea a joué en XVIIe siècle, un rôle particulièrement important dans la promotion de la culture roumaine au-delà des Carpates. A. Duţu a montré que cette imprimerie, en raison de relations traditionnelles avec la ville de Sibiu, véhiculait le livre roumain en Transylvanie et dans le Banat. Un évêque de Rîmnic, Damaschin, demandait au Conseil aulique de Transylvanie l'autorisation de diffuser des livres religieux au Banat et dans toute la Transylvanie, les livres imprimés à Rîmnic étant généralement répandus dans toutes les régions transylvaines (ils arrivaient jusqu'à l'extrême Nord-Ouest, à Satu Mare). Les évêques de Rîmnic, à leur tour, entretenaient des relations avec les écrivains de Transylvanie: Naum Rîmniceanu avait « lu avec avidité » les ouvrages du Transylvain Petru Maior, et Ioan Piuariu Molnar fait reimprimer, à ses frais, à Bude, les *Mineie* (« Ménologe »), parus à Rîmnic (1776 — 1780). C'est à juste raison que l'imprimerie de Rîmnicu Vîlcea est considérée comme un centre de rayonnement de la culture sur tout le territoire roumain, en dépit des frontières des États. Son activité infatigable, incessante, a été le phénomène le plus important du processus d'instauration de formes phonétiques et morphologiques qui n'aient pas de relation directe avec tel ou tel parler. C'est ce qu'on pourrait appeler en linguistique une norme « supradialectale ».

Cette circulation culturelle à l'intérieur des pays roumains est continuée même dans les conditions où, dans la Transylvanie soumise à la domination des Habsbourg, se produit, à la fin du XVIIe siècle, l'Union religieuse avec Rome. C'est ainsi que les érudits des Lumières du XVIIIe, appartenant

à ce qu'on a appelé l'École Transylvaine, connaissaient à fond les écrits du prince Dimitrie Cantemir de Moldavie. Ioan Inochentie Micu avait acheté, en 1730, à Vienne, une copie de la *Chronique* (« Hronicul ») du prince moldave, faite à Saint-Pétersbourg; en 1756—1757, Constantin Dimitrievici, chantre à Blaj, en fit une autre copie. L'œuvre de Cantemir circulait à Vienne au collège de Santa Barbara *(Barbareum)*. Maria Protase a montré que la *Chronique* de D. Cantemir et sa *Descriptio Moldaviae*, ainsi que l'*Histoire des Moldaves* (« De neamul moldovenilor ») de Miron Costin, constituent des sources d'information importantes pour les érudits transylvains: *Brevis historica notitia* de Samuil Micu, la *Chronique des Roumains* de Gh. Șincai et l'*Histoire des commencements roumains en Dacie* (« Istoria pentru începutul românilor în Dacia ») de Petru Maior, ont effectivement à leur base la lecture des ouvrages de Cantemir. L'historien littéraire D. Popovici disait, très justement, que les idées historiques du grand humaniste moldave deviennent des *idées-force* dans la lutte des représentants de L'École Transylvaine. Elles sont enregistrées et valorisées en Transylvanie, au XVIIIe siècle, par Ioan Inochentie Micu, et par ses successeurs. Petru Maior avait dans sa propre bibliothèque *Vita Constantini Cantemiri ;* la *Chronique* de Cantemir avait été utilisée tant par Samuil Micu que par Petru Maior. Comment donc ignorer, devant ces témoignages, que le flux culturel d'une province à l'autre — et surtout de la Moldavie des chroniqueurs et de Dimitrie Cantemir vers la Transylvanie — a continué même après l'Union avec Rome, bien qu'une diminution du transit carpatin vers la Transylvanie et viceversa puisse être observée aussitôt après cet acte? La situation religieuse n'a pas empêché qu'à la fin du XVIIIe siècle on ait imprimé, d'abord à Rîmnic et ensuite à Bude, les *Observații sau Băgări de seamă asupra regulelor și orînduielilor gramaticii românești* («Observations ou Remarques sur les règles et les prescriptions de la grammaire roumaine»), (1783), de Ienăchiță Văcărescu ainsi qu'une traduction de Iordache Slătineanu, à l'imprimerie de Sibiu.

Après 1805—1806 le livre roumain traverse, avec une intensité renouvelée, les frontières entre les zones de culture. Les calendriers roumains de Bude (le premier, imprimé par Samuil Micu), commencent à paraître en 1806. Après 1810, à Sibiu, on imprime par les soins de l'évêque Vasile Moga, aussi bien des livres religieux (orthodoxes) que des ouvrages narratifs. Une vie culturelle qui rayonne en Valachie et en Moldavie commence dans la Transylvanie du Sud, «près de la frontière de la Valachie, dans les centres avec lesquels les Roumains entretenaient des relations commerciales plus fréquentes » (N. Iorga). Les Roumains de confession orthodoxe du Sud de la Transylvanie intensifient leur vie culturelle dans les centres de Sibiu, de Brașov et de Timișoara. Dimitrie Eustatievici de Brașov, lauréat de l'Académie de Kiev, où la formation théologique et humaniste était faite en slavon, en grec, mais aussi en latin, devient, en 1785, directeur des écoles nationales non-uniates (comme Gh. Șincai était, depuis 1782, directeur des écoles de rite uniate), et il déploie une riche activité culturelle et didactique, avec des échos des deux côtés des Carpates. Pendant ce temps, des Roumains

orthodoxes commencent à pénétrer à l'imprimerie de l'Université de Bude, qui envisagent la diffusion de la culture écrite en roumain non seulement en Transylvanie mais aussi au-delà des Carpates. Le moment 1805—1806 signifie le début d'une époque d'organisation et de diffusion de la culture roumaine à partir du centre de Bude. C'est l'époque où travaillent à l'imprimerie royale de l'Université de Bude Samuil Micu, censeur et réviseur (jusqu'en 1806), Gh. Şincai correcteur au début, devenu censeur après la mort de S. Micu, le docteur Ioan Piuariu Molnar, Roumain non-uniate, favorable aux orthodoxes des pays roumains, auxquels viennent se joindre, en 1808, Petru Maior et, à partir de 1813, Zaharia Carcalechi. Cette équipe donne un essor particulier à l'impression des livres roumains qui, après l'année 1806, paraissent en grand nombre et sont diffusés dans toutes les zones de culture roumaine. On imprime à Bude, par exemple, une *Géographie ou description de la terre* (1814—1815), traduite par « un ami de la nation roumaine », qui semble être Nicola Nicolau de Braşov; la traduction a été faite d'après le livre de l'abbé Buffier, dans une édition postérieure à celle employée par Amfilohie Hotiniul pour son ouvrage de *Géographie générale* « De obşte gheografie », Jassy, 1795), mais, en comparant les deux textes nous découvrons des similitudes et des identités qui n'excluent pas l'hypothèse que « l'ami de la nation roumaine » ait eu à sa disposition la *De obşte gheografie* de Jassy et que pour cette raison il n'ait pas voulu signer sa traduction. Ceci explique le fait qu'une série de termes employés par Amfilohie Hotiniul en 1795 apparaissent aussi dans le texte de « l'ami de la nation roumaine » de 1814, à Bude. La *Géographie ou description de la terre* (« Gheografia sau scrierea pămîntului ») de Bude était attendue par 1331 souscripteurs: 460 en Moldavie, 486 en Valachie et 385 en Transylvanie. En 1825, dans un *Calendrier* Zaharia Carcalechi, tout en mentionnant qu'il est depuis douze ans éditeur à l'imprimerie de Bude, adresse des louanges à ceux qui, dans les principautés roumaines, encourageaient la culture roumaine éditée à Bude; ces protecteurs étaient Ienăchiţă Văcărescu, E. Poteca, Al. Beldiman, Mihai Sturdza, les métropolites Veniamin, Gherasim de Roman, Dionisie Lupu et même le prince régnant Ghica.

De cette manière, la culture roumaine circule d'un côté et de l'autre des Carpates, entraînant un transfert des idées nouvelles de Transylvanie dans les principautés, de même qu'elles avaient passé auparavant de Valachie en Moldavie et de Moldavie en Transylvanie, véhiculant ainsi des courants de transformation culturelle et nationale modernes et contribuant à l'unité de la culture roumaine moderne. Nous comprenons mieux, à présent, l'écrivain moldave Costache Negruzzi, qui dans sa lettre intitulée *Comment j'ai appris le roumain* (« Cum am învăţat româneşte ») montre comment « les boyards moldaves conservateurs des traditions roumaines regardent avec nostalgie vers Bude ou vers Braşov, d'où ils reçevaient, chaque année, des calendriers contenant des histoires. » Les calendriers de Sibiu et de Bude suppléaient au manque des journaux et des revues en roumain.

Le circuit culturel entre les zones roumaines a certainement favorisé aussi la formation d'opinions communes sur l'histoire, la langue et la culture du peuple roumain, quelque soit la province où il vivait. On a souvent montré que l'un des éléments spécifiques de la culture roumaine est sa continuité dans le temps et l'espace. L'Europe humaniste d'avant les Lumières et les Lumières pénètrent aussi dans les zones roumaines de culture. Entre l'humanisme de Dimitrie Cantemir et la pensée éclairée de Transylvanie il existe une liaison directe: les historiens transylvains, dans leur lutte nationale et culturelle, manifestaient des conceptions avancées, en Occident, en Italie particulièrement, par Cesare Beccaria, Pietro Giannone et surtout par L. A. Muratori (on a signalé à maintes reprises des points de vue communs entre Petru Maior et le grand historien italien). Un rapport similaire existe aussi entre les idées des encyclopédistes français et celles de hauts prélats roumains tels les évêques Chesarie et Grigore de Rîmnic, mais aussi entre les idées venues d'Europe Centrale professées par l'École Transylvaine et les influences italiennes (et françaises) chez Ion Heliade Rădulescu et chez les autres hommes de culture valaques du début du XIXe siècle. Les Lumières roumaines se développent par une valorisation, dans les conditions du XVIIIe siècle, des éléments de l'humanisme, auxquels viennent s'ajouter des influences de la Réforme et des Lumières françaises et italiennes. Alexandru Duţu montre que « la continuité culturelle du XIVe jusqu'au XVIIIe siècle a fait que les modèles offerts par les cultures européennes s'implantent sur une adaptation des valeurs traditionnelles de la culture populaire roumaine. Il s'agit d'une culture roumaine sans ruptures, consciente dès le début de son unité dans le temps et dans l'espace ».

Cette réalité de la cohésion culturelle et linguistique roumaine a toujours été présente dans la conscience de nos gens de lettres. Varlaam s'adressait dans son *Livre d'Homélie* (« Cazania ») « à toute la nation roumaine ». Miron Costin, dans son *Histoire des Moldaves* cherche « à montrer au monde quelle est l'origine et la race des habitants de notre pays de Moldavie et du pays de Valachie et des Roumains des pays hongrois, car ils ont tous même provenance ». L'idée de l'origine commune et de l'unité de la langue roumaine apparaît, s'appuyant sur une connaissance approfondie de l'histoire, chez Dimitrie Cantemir dans sa *Chronique de l'ancienneté des Roumains, des Moldaves et des Valaques* et dans *Descriptio Moldaviae* lorsqu'il écrit que: « les Moldaves, les Valaques et les Roumains du pays grec... tous ces peuples descendent des mêmes Romains de Trajan, en témoignent non seulement leur langue, mais aussi les histoires de tous les temps ». C'est pour ces gens que s'efforce d'écrire le métropolite Simion Ştefan « afin que tous comprennent », car, comme le disait Constantin Cantacuzino, « les Roumains, non seulement ceux d'ici mais aussi ceux de Transylvanie, qui sont les plus authentiques, et les Moldaves, et tous ceux qui vivent dans d'autres contrées et qui ont cette langue... nous les considérons Roumains au même titre car ils coulent tous d'une même source ».

Dans ces circonstances, la langue roumaine devient non seulement un facteur essentiel, mais aussi un symbole de l'unité dans le temps et dans l'espace de tous les Roumains. Parlée dans tout le pays, rassemblant les Roumains de Lăpuş ou d'Olténie, ceux des bouches du Danube ou du Banat, structurée par des normes en tant que langue de la culture nationale unitaire qui, à son tour, a contribué à une unification encore plus impressionnante de la langue quotidienne, cette langue reste le signe impérissable de l'individualité roumaine. Et, à cet égard, il nous semble que l'observation faite dès le XVIe siècle par l'humaniste italien Antonio Bonfini est d'une signification profonde: « *ut non tantum pro vitae, quantum pro linguae incolumitate certasse videantur* (les Roumains luttent non pas tant pour leur vie, que pour leur langue).

DE LA CULTURE DE CONSOMMATION À LA CULTURE DE PARTICIPATION

par Oltea Mişcol

Les termes de « culture de consommation » et « culture de participation » inscrits dans le titre de la présente étude visent non pas deux types distincts de culture, mais deux types d'attitude culturelle, deux modalités différentes de rapporter le sujet culturel à la dimension objective de la culture, deux modalités d'assimilation du monde des valeurs et en même temps deux manières possibles de se rapporter au processus de leur institution, de leur création. Attitudes qui, à notre avis, peuvent, sous une forme ou une autre, dans une hypostase ou une autre, être découvertes le long de toute l'histoire culturelle de l'humanité, mais qui acquièrent des déterminations et des accents spécifiques dans les conditions de la société moderne, marquée, d'une part, par l'existence des systèmes sociaux contradictoires et, de l'autre, par le phénomène de l'industrialisation, avec son corollaire, la révolution scientifique et technique — phénomène qui comporte certains aspects et traits superficiellement analogues dans des contextes sociaux différents.

La distinction entre les deux types d'attitude culturelle ne doit cependant pas être confondue avec leur conception dans les termes d'une antinomie ou d'une disjonction interdisant toute tentative de rapprochement ou de coexistence, parce que les hypostases de consommateur et de créateur (dans l'acception large de ces termes) sont également propres à l'essence humaine; en leur absence, la culture, en tant qu'instance médiatrice entre l'homme et la nature, entre l'homme et la société, la culture en tant que monde de l'objectivation de l'essence humaine et que zone des significations, perdrait son sens et sa raison d'être.

Mais, comme la condition humaine même connaît des fluctuations, d'une époque à l'autre, d'une société à l'autre, les hypostases susmentionnées évoluent elles aussi, nécessairement, d'une façon sinueuse et contradictoire. Sous cette perspective, les formes historiques de l'aliénation humaine dans les sociétés basées sur l'exploitation s'accompagneront de l'éloignement dans une mesure ou une autre, des deux hypostases, éloignement dont l'apogée s'exprime par l'incapacité, artificiellement créée et alimentée, de la majorité des individus d'objectiver la dimension créatrice, active de leur personnalité et par leur cantonnement dans une consommation culturelle plus ou moins passive. Nous entrevoyons dans cette circonstance l'un des paradoxes de la société capitaliste contemporaine dans le domaine de la culture.

D'une part, loin de se situer « à la périphérie de la vie sociale de l'homme, en dehors du courant principal du processus civilisateur », la culture devient « un facteur décisif, placé au cœur des événements », la révolution scientifique et technique correspondant à une révolution culturelle aux significations et dimensions sans précédent [1]. Par suite de la capacité accrue de l'homme de dominer la nature et son organisation sociale, les performances dans le domaine de la science et de la technique modernes (partiellement stimulées par les nécessités de l'industrialisation) déterminent l'accroissement de la plasticité des facteurs extra-humains. Cela implique, simultanément, l'accroissement de la plasticité des modes humains de comportement. À l'heure actuelle les dimensions de la culture sont incomparablement plus vastes qu'aux époques antérieures, ce qui implique également la multiplication des alternatives d'action de l'homme et de ses besoins de décision.

D'autre part, la culture n'a jamais été marquée comme de nos jours par des situations ou des tendances entre lesquelles semblent fonctionner des rapports profondément contradictoires. Sans prétendre les épuiser, mentionnons celles qui nous semblent plus significatives, au point de vue des mutations essentielles, saisissables dans l'horizon de la civilisation et de la culture contemporaines. Un tableau possible des confrontations entre de telles situations ou tendances pourrait se présenter comme suit:

---

[1] R. Richta a Kolektiv, *Civilizace na rozcesti*, Praha, 1969 (« La civilisation au carrefour »), traduction roumaine, Bucureşti, Ed. Politică, 1970, p. 64.

— Les communications modernes réduisent les distances; les mass media confèrent à l'événement une sorte d'ubiquité, offrant une connaissance « des autres » qui tend à des dimensions planétaires.

— La dimension technique et les vastes agglomérations démographiques dans des périmètres urbains produisent des effets anticommunautaires; la communication entre personnes tend à se restreindre, la solitude tend à devenir plus marquée: une crise de la communication se fait sentir.

— La croissance des performances techniques détermine un « boom » des valeurs vitales à la majorité des niveaux sociaux.

— Les valeurs éminemment culturelles tendent à devenir périphériques dans certaines sociétés ou couches sociales.

— La création culturelle est ou tend à être partiellement intégrée à un système de production industrielle.

— L'hypostase créatrice à l'échelle de masse tend à se restreindre, l'hypostase de spectateur tend à la suprématie.

— La sphère des valeurs culturelles s'étend par suite du développement de la praxis humaine.

— La perspective culturelle des individus se limite à des domaines particuliers. Une tendance se manifeste à la réception et à l'assimilation superficielle des valeurs culturelles.

— Les contenus culturels diffusés par les mass media sont relativement diversifiés.

— La tendance se manifeste à la standardisation, à l'unidimensionnement de la consommation culturelle.

— Diffusé par les canaux de masse de la communication, l'art est désacralisé, les valeurs artistiques se démocratisent.

— Le goût esthétique du public tend à se détériorer; le kitsch s'étend.

Sans doute, ces situations contradictoires ne couvrent pas toujours des réalités, mais expriment plutôt des tendances. Elles pourraient être investies de l'attribut de « caractéristiques » pour les sociétés occidentales industriellement avancées, désignées dans la sociologie occidentale par le terme de « sociétés de consommation », et par celui de « tendances variables » pour les sociétés en voie de développement. Le fait suggère qu'à l'origine de ces effets se trouvaient des phénomènes tributaires de l'industrialisation et de la révolution scientifique et technique, de l'empreinte particulière que celle-ci mettent sur le style de vie et des mutations qu'elles entraînent dans le système de la sensibilité humaine. Car, au-delà des différences essentielles de but, de stratégie et de praxis culturelle dans le cadre des systèmes sociaux contradictoires, on ne saurait nier le fait que les facteurs mentionnés, en

présence de certaines tendances fondamentalement divergentes, reproduisent certains phénomènes partiellement analogues.

Dans ce contexte, le problème se pose d'évaluer les chances du socialisme d'intervenir dans la modification de certaines tendances résultant, d'une part, d'une situation héritée et, de l'autre, du processus de l'industrialisation accélérée et de la révolution scientifique et technique mondiale. Une réponse possible à ce problème est, sans nul doute, constituée par la nécessité de développer dans le cadre du socialisme un fonds propre de civilisation, qualitativement nouvelle, à même de rendre possible une vie sociale fondée sur le développement complet et libre de l'homme et de ses relations avec la nature et la société.

La perspective réelle du dépassement de la culture de consommation par une *culture de participation* dans les nouvelles conditions et, *implicitement celle du dépassement des tendances contradictoires susmentionnées*, ne peut, à notre avis, être discutée en l'absence des références au statut actuel de la culture, dans les circonstances où certains théoriciens affirment les symptômes d'une généralisation de la culture à l'échelle planétaire, d'une culture qui, passant outre aux frontières sociales et nationales, s'instituerait comme horizon de référence pour un « anthropos universel ».

Sans nourrir de velléités exhaustives, nous ferons dans ce qui suit quelques observations sur certaines interprétations occidentales des mutations survenus dans l'horizon de la culture contemporaine, ainsi que sur certains aspects de l'idéologie de la société de consommation, que nous considérons significatifs pour la clarification des termes mis en question.

★

Les spectaculaires dislocations culturelles de notre époque, le développement explosif des mass media, la tendance à exposer certaines cultures à des standards quasi-universels, la multiplication des points de contact entre diverses aires de culture et de civilisation ont déterminé des réorientations et des restructurations théoriques, des redéfinitions conceptuelles, de nouvelles hypothèses et évaluations dans l'horizon culturel.

L'interrogation touchant le sens et le destin de la culture et de la civilisation dans les nouvelles conditions reçoit, dans la littérature occidentale les réponses les plus diverses, des facteurs tels que la technique, le type de communication, le facteur démographique, etc. étant investis de la fonction d'éléments explicatifs, applicables à tous les phénomènes sociaux, y compris les phénomènes culturels. Nous ne nous proposons pas d'insister ici sur toutes les variantes d'interprétation des changements survenus dans la sphère de la culture et de la civilisation contemporaines. Nous nous contenterons de remarquer, sous bénéfice d'exemplification, que si dans le cas de l'explication sociologique de D. Riesman, par exemple, c'est le facteur psychologique qui est déterminant (« type traditionnel », « type intradéterminé », «type extra-déterminé»), dans le cas de McLuhan, c'est le mode de communication ou plus exactement le facteur sensoriel qui détient l'attribut

d'élément explicatif des types successifs de civilisation et de culture parcourus par l'humanité.

L'époque actuelle est celle où l'humanité est « extra-déterminée », hypostase historique dominée par le suprême souci de l'individu de s'adapter non pas aux circonstances, mais aux individus avec lesquels il cohabite — affirme Riesman. Le conformisme devient dans ces circonstances l'insigne d'une existence marquée, par l'orientation vers des valeurs sanctionnées, homologuées par la majorité. Cela explique, à son avis, l'avidité avec laquelle l'« homme extra-déterminant » s'adresse au système de la communication de masse dotée de vertus déconnectantes, mais en même temps créatrice de valeurs et de modèles. On en arrive donc à l'idée d'un homme essentiellement marqué par l'abondante consommation des messages spécifiques de la communication de masse.

Au-delà de la surestimation du facteur démographique et de sa transformation en un factotum du développement historique, il nous semble que l'idée de l'« extra-détermination » de l'homme contemporain est partiellement amendable vu que la réification et la relative abondance de la « société de consommation » est incriminée comme responsable d'une conscience de soi et des autres dominée par une problématique personnelle et, par suite, responsable d'« une sorte de déglobalisation de la conscience sociale » (Guy Spitaels). Dans ces conditions, l'idée d'« extra-détermination » est significative surtout pour la situation où les individus sont séduits en qualité de consommateurs d'objets commandés par l'intérêts particuliers d'autres individus, comme par la situation où les consommateurs deviennent eux-mêmes des objets à manipuler.

Parmi les variantes d'interprétation des mutations culturelles de notre époque, de large circulation dans la littérature occidentale, se trouvent aussi celles qui associent fondamentalement à ces mutations les transformations d'ordre technique et industriel. L'industrialisation et le facteur technique deviennent des termes explicatifs applicables à tous les phénomènes sociaux, dans la zone d'influence desquels gravitent des catégories telles que « société industrielle », « société technocratique », « société de consommation », « société des loisirs », etc.

Sous cette perspective, la culture aurait à parcourir les phases qui lui sont prédestinées par l'industrialisation et le progrès technique et scientifique en vertu d'une logique implacable des conditionnements existentiels. L'industrialisation de la culture devient elle-même dans ces conditions la « marque universelle » attribuée dans des proportions variables à tous les systèmes culturels intégrés dans les sociétés contemporaines, qui évoluent sous le signe de la production de type industriel capitaliste.

L'hypertrophie de certains aspects partiels, leur transformation en éléments déterminants du développement sont significatives aussi bien dans la variante de l'apologie plus ou moins ostensible du progrès technique et scientifique, sans tenir compte du contexte social de son action, que dans celle de la répudiation des facteurs « science-technique » en leur qualité de cause de l'aliénation et de la manipulation unilatérale de l'homme.

Au-delà de ce rétrécissement de la perspective dans l'explication sociologique du tableau socio-culturel contemporain, les critiques et les observations lucides de certains théoriciens occidentaux à l'adresse des divers fragments de ce tableau, affecté de contradictions et de tensions intérieures, restent valables.

La réflexion critique sur l'industrialisation de la culture ou sur la culture industrielle renvoie essentiellement à l'idée d'une culture toujours plus réifiée, d'une culture où — selon l'expression du sociologue américain Norman Birnbaum — tout un ensemble de symboles, de conscience, de sensibilité, de sentiments ont été retirés de la zone de domination de l'« homo faber » pour être soumis aux impératifs de la machine de production, de l'organisation de la vie et de la puissance bureaucratique [2]. Inaugurant sa domination par un acte de destruction, en l'espèce l'élimination progressive de la culture artisanale et populaire (traditionnellement rurales), la « culture industrielle » limite son droit à l'existence et revendique sa supériorité par le dépassement d'horizons culturels monadiques, limités, et par l'instauration de la « culture pour tous ». L'association des termes « culture » et « masse » devient dans le nouveau contexte l'expression d'un concept qui signifierait un nouveau type de culture, dans le cadre duquel une sévère division des activités sépare la masse de consommateurs de la culture des producteurs industriels de la culture et où, au-delà de la stratification sociale traditionnelle, la société se divise en deux catégories distinctes: les preneurs *(takers)* et les donneurs *(givers)*. Conséquence: une consommation culturelle « de masse », dans le mauvais sens du terme.

Il s'agit en fait d'une division de l'activité culturelle qui statue une ségrégation culturelle inédite. Abraham Moles la reflète dans les termes de deux types extrêmes de milieux, que le cycle de la culture implique dans ce qu'il nomme la « société extrême-occidentale »: le *micromilieu* — créateur d'idées, de formes ou d'œuvres nouvelles, recruté de ce qu'on nomme la « citadelle intellectuelle » — et le *macromilieu* — produit des moyens de communication de masse, qui réunit les consommateurs et les producteurs des messages de masse.

De son côté, en des coordonnées sensiblement proches, Edgar Morin fait une distinction entre la « culture kitsch », culture liée aux mass media, et la « culture cultivée » d'une microsociété spécialisée, qui accède à de hautes valeurs culturelles visant le savoir humaniste, la sphère des lettres et des arts.

Le phénomène de l'industrialisation capitaliste de la culture, dont le produit spécifique est la « culture de masse », porte en soi — au-delà de la simple distinction entre production, distribution et consommation — une signification beaucoup plus profonde. Il s'agit moins en fait d'un problème de circuits commerciaux pour les produits culturels que, en premier lieu,

---

[2] Norman Birnbaum, *La crise de la société industrielle*, Editions Anthropos, Paris, 1972.

de la « modification de la nature du produit même » (N. Birnbaum) et de l'altération des rapports traditionnels entre l'homme et la culture. Pour la plupart des individus, la culture ne se matérialise plus (ou se matérialise précairement) en des produits qui signifient une expérience existentielle immédiate, des relations personnelles avec la nature et la société, mais en des formes et des entités qui semblent être indépendantes, détachées de l'activité humaine qui les a produites à leur origine. Un abîme se creuse ainsi entre l'homme, et respectivement entre la signification humaine des produits culturels, d'une part, et les mécanismes servant à leur production et à leur diffusion, qu'ils ne peuvent contrôler et qui ont revêtu l'aspect de forces indépendantes, d'autre part: un abîme donc entre l'homme et les objets culturels qu'il consomme sans en être maître.

Dans un contexte problématique similaire, Mikel Dufrenne remarque la dévalorisation du sens humain de la culture dans la société occidentale, où prédomine l'attirance de la réussite matérielle. Le souci de l'efficacité condamne le rêve comme un luxe, pense-t-il, excepté le cas où le producteur le livre directement au domicile du consommateur: la fonction symbolique par laquelle l'homme se définissait tend à s'engourdir, ses organes mêmes — les yeux, le cœur, le cerveau, les organes de la pensée et du goût — tendent à s'atrophier [3].

L'individu humain est réduit de cette manière à un élément standard, interchangeable, de l'organisation sociale, ce qui se solde par l'annihilation de toute disponibilité créatrice sur le plan culturel. La consommation de produits culturels « tout faits », offerts principalement par le système des communications de masse, demeure dans ces circonstances la modalité fondamentale d'intégration de l'individu dans l'horizon de la culture. Une intégration qui s'arrête au niveau du conformisme, d'un conformisme qui exclut toute attitude critique, c'est-à-dire interdisant toute manifestation de la conscience de soi.

Si bien que la promesse de « démocratisation » contenue dans la variante occidentale de la « culture de masse » se réduit à la garantie d'une consommation culturelle à l'usage des masses, essentiellement marquée des attributs remarqués il y a près de deux décennies par Ernest van den Haag: « tout est intelligible, tout est compensatoire ».

La question que se pose Abraham Moles concernant les conséquences que la civilisation cumulative des images et des sons pourrait avoir dans l'attitude des consommateurs de « conserves culturelles » nous semble significative de par les suggestions émises dans le sens de la définition d'une telle consommation. Prisonniers de disponibilités aléatoires, l'homme de la rue ou le consommateur culturel ingurgitent passivement un assemblage de fragments juxtaposés, sans structure, sans point de repère, dans lequel nulle idée n'est nécessairement « importante » mais où « bon nombre sont intéres-

---

[3] Apud Mikel Dufrenne, *Pour l'homme*, Ed. du Seuil, Paris, 1968; traduction roumaine, Ed. Politiques, Bucarest, 1971, p. 29.

santes ». Il s'agit de la consommation d'une culture mosaïquée, qui invite l'individu à se contenter de la surface des choses, déterminant une réception de circonstances des messages dans le cadre d'une diffusion de masse qui « propose n'importe quoi, à n'importe qui, n'importe quand » [4].

La consommation n'est certes pas blâmable en soi, en tant que moyen de satisfaire des besoins humains vitaux. Elle ne devient inquiétante que lorsqu'elle se satisfait dans les limites des besoins reproductifs et (ou) dans les limites de certains besoins « artificiels », dépourvus de sens, alimentés par la mode et par les séduisantes réclames de la « société de consommation ». Dans ces circonstances, l'homme lui-même devient « l'esclave de sa consommation » (souligné par l'auteur), faisant de son activité un simple moyen de la consommation, remplaçant la prise en possession du monde par l'assimilation et la consommation d'objets [5]. Consommation aussi, bien entendu, des objets culturels fabriqués avec la mention « de masse », c'est-à-dire pour les masses, standardisés à la mesure de besoins standardisés, liés à ce que Herbert Marcuse nomme « l'absurde cycle production-consommation». Car l'acception occidentale même de la culture de masse implique l'existence des producteurs spécialisés et de ceux qui dirigent le marché culturel, capables d'offrir des produits ou des objets culturels à un large public de consommateurs, incapables, selon l'idéologie à laquelle nous nous référons, de s'organiser eux-mêmes conformément à leurs intérêts.

Il n'est pas difficile d'évaluer les conséquences d'un tel état de fait. La culture de masse, comme l'observait l'un de ses théoriciens américains — Irwing Howe —, obtient de son public les réponses les plus conservatrices. Ce public veut être amusé et non troublé. Orientée vers un aspect central de la société capitaliste industrielle — la *dépersonnalisation de l'individu* (souligné par l'auteur) —, cette culture crée, d'une part, l'illusion de la compensation du statut de semi-robot auquel celui-ci se trouve réduit dans le cadre de la production, en offrant des distractions décontractantes et, d'autre part, renforce telles attitudes émotionnelles qu'on dirait inséparables de l'existence dans la société moderne: la passivité et l'ennui [6].

D'ailleurs le culte de la violence, du crime, l'obéissance sous-humaine aux instincts, d'une part, et de l'autre, les recettes faciles, qui tendent à escamoter les contradictions flagrantes de la société capitaliste, sont des éléments qui, dosés avec plus ou moins d'habileté, sont couramment offerts à un public blasé de manière « compensatrice », par la manipulation commerciale de la culture en Occident. Sous le prétexte des « sensations fortes » où, dans l'autre cas, de l'innocente « déconnection », on essaie, en fait, de distraire l'homme des problèmes réels, essentiels, du monde où il vit, on essaie, pour ainsi dire, d'anesthésier sa lucidité.

---

[4] Abraham A. Moles, *La socio-dynamique de la culture*, Mouton, Paris-La Haye, 1967, traduction roumaine: Ed. Ştiinţifică, Bucureşti, 1974, p. 373.

[5] R. Richta, *op. cit.* p. 206.

[6] Irwing Howe, *Notes on Mass Culture*, in *Mass Culture* (The Popular Arts in America), The Free Press, Glence Illinois, 1958.

La révolte de plus en plus marquée contre de telles pseudo-valeurs culturelles, du large public aussi bien que de certains intellectuels et hommes politiques lucides d'Occident accuse cependant et discrédite toujours plus l'idée selon laquelle le monde capitaliste serait un « monde parfait » ou, tout au moins, « le meilleur des mondes possibles ».

Dans un contexte social dans lequel de nombreux phénomènes accusent les contradictions d'une culture dans laquelle sous le mot d'ordre « culture pour tous » on sacrifie la « culture pour chacun », l'optimisme exagéré de certains théoriciens semble paradoxal. En effet, ceux-ci prétendent que le triomphe de la communication qui marque essentiellement la culture contemporaine conduirait, d'une part, à la disparition de la ségrégation culturelle et, de l'autre, à l'annulation de la distance entre l'objet et le sujet. Le Canadien Paul Chamberland, par exemple, parle dans cette perspective d'une modification totale du cadre institutionnel et de l'armature idéologique de la culture. Dans le plan épistémologique, la « néoculture » définirait le nouveau territoire atteint par la culture dans sa millénaire odyssée, territoire marqué par le « triomphe de la communication » et, en conséquence, par la fin de la longue scission entre la culture d'élite et la culture de masse. La mise en circulation de valeurs de la zone de la «culture élitiste» et de celle de la « culture de masse» par les mêmes canaux, le commun accès, audio-visuel, au même ensemble de stimuli culturels ne peuvent cependant pas, à notre avis, signifier la fin de la scission dont nous parlions, mais peuvent, tout au plus, être considérés une condition nécessaire, *mais pas suffisante*, pour la démocratisation de la culture.

Dans cette perspective, une réévaluation s'impose de l'idée selon laquelle l'existence et le développement des moyens de communication de masse représenteraient *en soi* la condition primordiale pour la réalisation de la démocratie culturelle, au-delà de toutes frontières sociales et idéologiques. Leurs fonctions et leurs effets sont *fondamentalement* tributaires de la modalité dans laquelle ils sont utilisés en *qualité de moyens*, et tributaires par conséquent d'une intentionnalité humaine socialement déterminée.

Toujours plus nombreux sont les investigateurs du domaine de la culture contemporaine qui se demandent si la qualité même de la vie n'a pas été essentiellement altérée par la circulation de masse des magazines, des livres, par le cinéma, la radio et la télévision. Sans souscrire à une telle hypothèse, nous ne pouvons pas pour autant sous-estimer les mutations ayant eu lieu dans le plan culturel qui sont tributaires de la communication de masse. Il est évident que l'existence et le développement explosif des moyens de communication de masse détermine la restructuration des rapports entre l'homme et la culture, dans le sens d'abord d'un considérable élargissement du public (ou des publics) et de son accès à une information planétaire [7].

[7] Dans ce sens, on peut parler de l'utilisation des mass media en vue de la diffusion des valeurs culturelles, mais non de vertus démocratiques intrinsèques, propres au système de la communication de masse.

Le revers qualitatif des changements quantitatif-statistiques au niveau du public s'exprime par la modification du statut ontologique et esthétique du produit culturel lui-même et, en conséquence, par l'instauration d'un nouveau type de contact du sujet avec ce produit. Il s'agit de ce que Etienne Gilson nomme la transformation de l'œuvre d'art en « objet artistique » et, par extension, de l'œuvre culturelle en « objet culturel », par la multiplication et la fabrication du produit original en série. Mais cela peut signifier que la « désacralisation de l'art », par l'effet de sa reproduction et de sa diffusion par les moyens de la technique industrielle, altère également, en plus ou moins grande mesure, la qualité de l'émotion esthétique du récepteur. Celui-ci n'est plus directement confronté à la pièce unique, à l'œuvre d'art, mais consomme le duplicata dépourvu du prestige et de l'auréole de la singularité, marqué des imperfections ou des artifices conférés par la reproduction technique, hors du contexte et de l'atmosphère originaires.

Une solution possible apte à dépasser partiellement les effets négatifs d'une culture transmise par les canaux de masse de la communication semble résider dans la revitalisation et le développement en parallèle de formes culturelles traditionnelles dans lesquelles le sujet, en son hypostase de spectateur ou de consommateur culturel, ne se trouve plus isolé dans le temps et l'espace des stimuli culturels auxquels il accède. Dans cette perspective, il est impératif de dépasser le système concurrentiel dans le cadre duquel évoluent fréquemment les deux modalités de dissémination culturelle. Loin d'entraîner des rivalités absolues, cette compétition devrait se refléter d'une façon stimulante dans l'optimisation des modalités particulières de diffusion des valeurs culturelles. Ce desideratum vise un aspect de politique culturelle, réalisable dans les conditions où celle-ci constitue l'apanage d'un système social fondamentalement intéressé dans l'édification d'une culture intégrale et équilibrée, d'une culture où les structures de participation fonctionnent dans une relation indissoluble avec les structures de consommation.

L'expérience historique de plusieurs décennies atteste le fait que le socialisme est le système social réellement apte non seulement à modifier fondamentalement les données sociologiques de l'accès des individus à la culture, mais aussi à instaurer graduellement un nouveau type de relation entre l'homme et le monde de la culture, à créer les prémisses d'une nouvelle attitude culturelle centrée sur la participation ou l'implication.

Le socialisme, en tant que révolution sociale radicale et, en même temps, en tant que conception radicale nouvelle de l'homme et de sa position dans le cadre de la civilisation et de la culture, évolue sur la toile de fond générale d'une structure et d'une dynamique nouvelles des forces et des relations de production. Ceci étant, le socialisme réalise progressivement une transformation radicale des conditions générales de vie de l'homme et plaide pour la découverte par l'individu de sa personnalité intégrale. Une telle perspective détermine et explique partiellement la place sans précédent que la culture occupe dans la société socialiste, la nécessité de

l'insertion du culturel dans le quotidien non seulement en tant que modalité d'atténuer le fameux dualisme « nature-culture », mais aussi en tant que voie d'humanisation de la société et d'élévation spirituelle de l'humain.

Sous les auspices de cet humanisme du socialisme, l'homme est considéré aussi bien comme le principal élément d'un système social en continuel perfectionnement, sur toutes ses coordonnées, qu'en tant qu'*agent actif* de changement, de transformation et de renouvellement des structures sociales et, implicitement, de *reconstruction de sa propre personnalité.* Reconstruction inconcevable en dehors du renouvellement du champ axiologique et praxiologique de la culture, en dehors de la rénovation de l'attitude de l'homme en sa qualité de sujet culturel.

La transformation radicale des rapports sociaux, et, par suite, la modification fondamentale de la place de l'individu dans le système social, sont le premier apport du socialisme qui ait des conséquences directes et essentielles sur le plan de la culture. Dans cette perspective l'abolition des anciennes relations de production représente au-delà de la cessation de la séparation entre les producteurs et les propriétaires des moyens de production, les prémisses de suppression des barrières entre les masses et la culture. Cette suppression s'accomplit par la restitution à la société entière aussi bien des moyens de création que de diffusion de la culture.

La fin de la ségrégation sociale à l'égard de la culture ne détermine toutefois pas la suppression sans délai des conséquences qu'entraînait sur le plan culturel l'ancienne division de la société en classes. En abolissant l'inégalité de classe, la révolution socialiste n'annule pas automatiquement les différences de niveau culturel entre les individus. Ces différences tendent cependant à s'effacer à mesure que les membres de la société sont intégrés dans un processus permanent d'instruction et d'éducation, au fur et à mesure que la généralisation sociale de la culture dévoile sa capacité formative et stimulante.

Sous le signe de la transformation essentielle de l'activité humaine fondamentale d'une forme d'aliénation humaine en une activité créatrice, et sur la base de l'organisation de la coopération à l'échelle de toute la société, l'accroissement rapide de la richesse sociale devient possible et, partant, l'accroissement des possibilités de satisfaire les besoins matériels et culturels du développement de l'individu. Le développement de la production de biens matériels conditionne l'accès de la population à la culture, dans la mesure où cet accès dépend de l'amélioration de la situation matérielle des individus, et dans la mesure où ce développement conditionne aussi la production de biens culturels et le développement des moyens dont la culture dispose pour son propre développement. Dans ces circonstances, la production se transforme *en moyen de libération humaine.* Dans ce sens, l'extension des limites de la consommation en régime socialiste vise, par conséquent, *le dépassement du seuil des besoins reproductifs,* de sorte que les moyens produits et consommés puissent se transformer dans les sources de *besoins*

éminemment humains dont parlait Marx, de besoins donc qui se situent dans le règne de la culture.

Un premier pas vers la satisfaction des besoins culturels viserait, à notre avis, la satisfaction d'une consommation culturelle de masse. L'association des notions de « consommation culturelle » et « de masse » ne doit cependant pas signifier la satisfaction de la consommation dans des proportions de masse par des produits culturels de valeur moyenne ou inférieure, non différenciés, fabriqués par des producteurs spécialistes et portant l'adresse « pour les masses », donc non par des produits qui nivellent, homogénéisent et dépersonnalisent, destinés à satisfaire des besoins standardisés d'un « homme de masse », nivelé jusqu'à une totale non-différenciation. Dans une conception réellement démocratique, la consommation culturelle de masse vise à assurer à CHACUN l'accès à la culture, conformément à des besoins, des intérêts et des goûts culturels individualisés, socialement acceptables. La réalisation de la consommation culturelle de masse signifie la liquidation progressive de la ségrégation culturelle par l'abolition de principe et de fait de toute discrimination sociale en matière de culture, par l'intégration dans un ample circuit social de certaines valeurs parfois considérées tabou, situées dans la sphère de ce qui dans la vision de certains théoriciens occidentaux est nommé « haute culture » ou « culture cultivée », mais elle signifie en même temps l'égalisation des chances d'accès aux zones culturelles les plus denses. Car, le droit à la culture, le droit à la consommation culturelle doit être incontestablement le *droit à l'égalité des conditions nécessaires à l'engagement de l'individu dans la sphère des valeurs culturelles.* Cela signifie, en premier lieu, le droit égal à l'instruction et à l'éducation, le droit égal aux loisirs, mais surtout le droit égal des individus à la science d'utiliser le loisir d'une façon culturelle.

Les mutations introduites par le socialisme sur le plan de la culture, mutations visant en premier lieu l'égalisation des chances d'accès des hommes aux valeurs culturelles, ainsi que la modification des données sociologiques de la diffusion et de l'édification de la culture, impliquent la nécessité d'une éducation permanente, d'une éducation qui soit un processus ininterrompu de promotion dans les masses de certaines valeurs culturelles (éthiques, esthétique, philosophiques, etc.) en conformité avec les idéaux sociaux et culturels du socialisme. Un tel processus implique, d'autre part, la nécessité d'éviter toute équivoque liée à la circulation du concept de « culture de masse ». C'est justement dans ce sens que, en considération de la nature et de la structure du fait de culture, nous proposons une distinction sur le plan conceptuel-méthodologique destinée à conférer au processus de socialisation de la culture une perspective plus claire, soulignant en même temps les modalités différentes d'engagement du récepteur dans la sphère des valeurs de la culture. Nous proposons en ce sens la distinction: *culture à code puissant — culture à code faible,* précisant une fois de plus qu'il s'agit d'une distinction opérée dans une perspective *gnoséologique et non axiologique.*

1. La *culture à code puissant* (ou fortement codifiée) apparaît dans la relation du sujet avec les stimuli culturels dont la perception et l'assimila-

tion nécessite l'assimilation d'un code spécial, de nature scientifique et (ou) esthétique (culture professionnelle, formes de la culture scientifique et artistique), de valeurs donc, dont l'assimilation, en vertu de la grande distance existant entre le signifié et le signifiant, réclame une formation systématique et d'une durée relativement longue chez ceux qui les cultivent par intérêt professionnel ou chez ceux qui désirent y accéder sans être professionnels.

2. La *culture à code faible* apparaît dans la relation du sujet avec des stimuli culturels qui ne réclament pas l'assimilation d'un code spécial ni une initiation systématique. Il s'agit de stimuli culturels de nature diverse, marqués par une petite distance entre le signifié et le signifiant. La distinction proposée n'a pas l'intention de représenter un simple remplacement des termes « culture de masse » et « culture élitiste » ou « haute culture », comme on pourrait le croire à première vue, d'abord parce que la dichotomie des derniers concepts est opérée sur la base d'un critère axiologique, tandis que notre distinction est fondée sur un critère gnoséologique.

La distinction « culture à code puissant — culture à code faible » est fondée sur les considérations suivantes:

— elle permet d'éliminer la ségrégation axiologique « a priori » entre les anciennes catégories (culture de masse — haute culture) impropre à une culture socialiste;

— elle permet, dans l'horizon conceptuel, d'exprimer le fait réél que, même dans les conditions du socialisme, l'accès des individus aux valeurs culturelles ne se réalise pas automatiquement et n'est pas illimité pour chacun, la réception comportant différents « degrés de liberté », en fonction du degré de complexité du code qu'il suppose et, partant, en fonction de la formation intellectuelle des individus;

— elle supprime la confusion entre les concepts de « culture de masse » et « culture mass media » (souvent avec des sens ambigus) par le fait qu'aucune de ces catégories ne suppose le monopole absolu des moyens de communication.

Cette distinction méthodologique-gnoséologique ne présuppose pas la situation du récepteur dans des horizons axiologiques superposés, mais son placement dans un *continuum* culturel qu'il doit aborder sans préjugés et sans complexes. Loin de se trouver dans une situation d'opposition, les deux codes proposés sont *nécessairement complémentaires* pour un type humain polyvalent, car ils répondent en égale mesure à ses besoins de confort psychique et à son aspiration faustienne aux connaissances et à l'assimilation des créations les plus hautes de l'esprit humain.

Afin d'éviter des malentendus possibles, nous accentuons l'idée que la distinction en question apparaît par rapport au sujet récepteur ou à des catégories relativement distinctes de récepteurs. Par conséquent, les attributs « faible » et « puissant » appliqués aux codes *ne comportent pas des jugements de valeur* à leur sujet, mais visent à suggérer les difficultés d'ordre gnoséologique et/ou esthétique qu'implique la réception des stimuli cultu-

rels subsumés à ces codes. Un seul et même domaine culturel (scientifique, philosophique, artistique, etc.) appartient simultanément, par ses différentes zones, aussi bien à la culture à code puissant qu'à la culture à code faible.

Dans une perspective authentiquement démocratique, l'élargissement constant de l'accès à toute la culture, en tant que modalité de satisfaction croissante de besoins éminemment humains, se veut cependant doublé par la formation d'une attitude culturelle de participation. Les chances d'instauration d'une semblable attitude culturelle découlent des possibilités concrètes offertes par la société *à l'action de l'individu, à son esprit d'initiative, à sa créativité.*

Dans les conditions de la démocratie socialiste, l'accès aux valeurs n'équivaut pas avec la situation des individus exclusivement dans la zone de leur réception, ou dans la sphère d'une consommation culturelle plus ou moins passive. L'accès des masses aux valeurs signifie avant tout participation: participation à la connaissance, à la création et à la socialisation des valeurs dans le cadre d'une praxis culturelle de large respiration sociale. La démocratisation de la culture en régime socialiste signifie la présence active des masses, aussi bien en tant qu'objet de l'œuvre d'acculturation qu'en tant, et surtout, que *sujet créateur de valeurs culturelles.* La participation toujours plus large et qualitativement supérieure à la création d'une nouvelle culture est précédée et, naturellement, accompagnée par la diffusion de la culture, de l'enrichissement du patrimoine culturel, accessible à tous, par l'acquisition des valeurs les plus remarquables de la culture scientifique et artistique, nationale et universelle. L'assimilation de ces valeurs se conjugue de plus en plus étroitement avec la création, à l'échelle de masse, de valeurs nouvelles qui sont l'expression de l'ingéniosité et du talent populaires, de la joie de travailler et de vivre dans la liberté et la dignité, des aspirations les plus élevées, du culte du beau.

À ce point de vue, la dynamique actuelle de la culture dans la société roumaine est éloquente à bien des égards. Des centaines de milliers de personnes de toutes les catégories socio-professionnelles sont engrenées dans le système complexe d'acquisition et de perfectionnement d'une culture philosophique, technico-scientifique, artistique multilatérale en dehors de l'enseignement d'État — dont les dix premières années sont entièrement gratuites et obligatoires. Font partie de ce système les cours de perfectionnement et de recyclage professionnel, les universités culturelles-scientifiques, les écoles populaires d'art, les multiples activités d'éducation scientifique et artistique déployées dans les foyers culturels, les maisons de la culture ou organisées auprès d'institutions de culture telles que théâtres, philarmonies, bibliothèques, etc.). En même temps, et surtout sous le signe stimulateur du festival national de création scientifico-technique et artistique lancé à l'occasion du premier Congrès de L'Éducation politique et de la culture socialiste (juin 1976) et symboliquement nommé *Chant à la Roumanie,* c'est justement la participation de masse à la création de nouvelles valeurs qui a pris un remarquable essor. La créativité technique et scientifique se matérialise d'année en année en des milliers d'inventions et d'innovations — destinées

surtout à la modernisation de la production de biens matériels, de l'ensemble des conditions d'existence, mais aussi à la stimulation de la recherche ultérieure — dont les auteurs sont des ouvriers, des ingénieurs, des techniciens, des professeurs, des étudiants et des écoliers, etc. Dans le domaine de la littérature et des arts, les maisons d'édition et la presse, la radio et la télévision, les expositions, les activités concernant les spectacles dramatiques, musicaux et chorégraphiques ont fait et font sans cesse connaître les réalisations de certains serviteurs « non professionnels » des muses, qui surprennent par leur niveau artistique, exprimant avec goût et fantaisie un univers de pensée et de sensibilité des plus substantiels et portant la marque de puissantes et originales personnalités. Leur milieu de culture? Les cénacles et les cercles littéraires et artistiques des usines, des fermes agricoles, des écoles et des facultés, ou bien relevant des maisons de la culture; les ciné-clubs d'amateurs, les équipes artistiques et les troupes de théâtre et de danses, les orchestres, etc. — dont le nombre va croissant, certains ayant dépassé le stade des hésitations, des dangereux formalismes, ou les enkystements routiniers, préjudiciables à la véritable affirmation de l'esprit créatif.

Fait particulièrement intéressant, dans ces « laboratoires » de création les non professionnels coudoient souvent des écrivains, des dramaturges, des metteurs en scène, des acteurs, — des cinéastes, des artistes ou des plasticiens consacrés, un continuel échange d'idées s'établissant entre eux, dans un climat de débat et de travail effectif. Le mythe de la circulation des valeurs (de la création à la réception) uniquement dans la sphère restreinte de certaines élites se trouve une fois de plus infirmé par cette réalité. La durabilité et la vitalité de ce processus de renforcement continuel de la démocratie de la culture sont fondées sur le fait que tous ceux qui se trouvent ainsi engrenés dans les relations d'interdépendance création-réception — à des niveaux quantitatifs mais aussi qualitatifs accrus — sont avant tout intéressés à la promotion de certains idéals et principes fondamentaux tels que le culte du travail au profit de la collectivité et en même temps de l'individu, la solidarité humaine et le respect de la dignité de chaque personne séparément, l'amitié et l'entente entre les peuples, la réalisation d'un équilibre bénéfique entre l'homme et la nature. C'est là un humanisme actif, constructif et prospectif, qui ne peut que rejeter tout ce qui tend à plonger l'homme dans la bestialité, à l'humilier et à le dégrader par la terreur, la haine, la violence, à faire de lui un instrument de destruction ou un capitulard.

Sous ces auspices, en régime socialiste, la culture de masse ne peut plus être définie en opposition avec une « culture élitiste »: le contenu même du concept de culture de masse change, signifiant en fait la *culture des masses mêmes*. Culture qui, comme nous l'avons vu, se déplace toujours plus vers une culture d'authentique participation. C'est une modalité active de rappeler l'homme au monde, l'unique modalité qui offre la garantie de l'édification à un rythme historique accéléré d'une civilisation spirituelle supérieure, d'une société où le besoin intime de l'homme de se dépasser sans relâche l'emportera sur le monde traditionnel des besoins.

CONTACTS

JETER DES PONTS

Notre interlocutrice: Hepzibah Menuhin-Hauser

C'est le matin et dans l'enceinte de l'Athénée Roumain, quelque part, à l'étage, un petit billet épinglé sur une porte nous avertit: « Ne dérangez pas, Hepzibah Menuhin-Hauser répète. » Le matin, à la répétition, de même que le soir, au concert, les touches du piano nous transmettent la même participation, la même émotion intense... Au programme: musique de Georges Enesco, qu'elle a connu quand elle était encore une enfant...

— Comme Yehudi Menuhin, vous avez été son élève, vous avez connu en même temps le musicien et l'homme. Comment pourriez-vous définir ce que Georges Enesco a représenté et représente dans votre vie?

— Voyez-vous, je crois pour ma part que chacun rencontre dans sa vie une personnalité qu'il prend pour étalon, pour exemple, et qui modèle en quelque sorte sa pensée et ses attitudes, parfois dès l'enfance. Or Enesco a été pour moi un modèle tout à fait différent. Car un modèle suppose également une certaine tutelle, il pourrait vous imposer une manière d'être, une ligne de conduite, voire même des dogmes, des idées et des théories sur certaines choses. Ce n'était point le genre d'Enesco, il était tout à fait différent du type habituel de professeur. Il n'était pas protocolaire, il plaisantait, il avait le sens de l'humour et je ne me le rappelle pas pérorant sur la musique et sur la théorie. Enesco s'attachait surtout à faire de la musique et pour lui faire de la musique était plus important que parler longuement à propos de la musique. D'une simplicité extrême, il se croyait tout simplement une expression des forces de la nature; ce qu'il a vraiment été. Grandiose, imposant, de tous les points de vue, il aimait vivre, rire, et il a beaucoup aimé, et aussi souffert. Au fil des années, ce symbole qu'a été pour moi Georges Enesco s'est enrichi d'un contenu toujours plus dense. Je pense au fait qu'il a vécu à une époque mouvementée de l'histoire, que dans sa vie se sont rencontrées des époques et des styles différents, qu'il a eu ses hantises, mais ces épreuves lui ont donné sa grandeur et, on doit reconnaître, son immense confiance et fermeté. C'est pourquoi Enesco nous a légué l'déal merveilleux d'une humanité conçue dans le sens le plus large du terme, noble, passionnée, pleine de sympathie humaine. Par l'intermédiaire de la musique, il vient vers nous et signifie pour nous plus que la musique.

— C'est peut-être à cette affinité affective que nous devons votre affirmation à une autre occasion que la IIIe Sonate d'Enesco représente pour vous une

sorte de « propriété émotionnelle ». Cette sonate bien connue, « en style populaire roumain » a figuré aussi au programme de cette nouvelle rencontre avec la Roumanie, car vous y venez pour la troisième fois, si je ne me trompe...

— Je l'ai souvent jouée avec mon frère, y compris au cours de notre visite en Roumanie, il y a quelques années. C'est une des pièces que nous connaissons à fond, car l'encre venait à peine de sécher sur le manuscrit quand nous nous sommes mis à l'apprendre. Et nous l'avons apprise avec Enesco. Nous pouvons la jouer en toute circonstance, sans le moindre effort. Elle a toujours été une musique qui nous est accessible et la ligne mélodique est très proche de notre âme, elle nous est très chère, à moi et à mon frère. Ici, j'aimerais faire une paranthèse. Il m'est très facile de jouer avec lui. Nous n'avons jamais besoin de beaucoup parler de ce que nous allons faire, même quand nous nous attaquons à des compositions nouvelles. Nous les abordons de la même manière, y découvrons les mêmes sens, et nous nous rencontrons sur un terrain commun, en nous aidant l'un l'autre. Même au cours des interprétations. Mais nous parlions de la IIIe Sonate d'Enesco. Je ne l'ai jamais jouée qu'avec mon frère, jusqu'à ce récital extraordinaire, où j'ai eu pour partenaire Ion Voicu que je connaissais depuis le temps où, avec Yehudi Menuhin, il avait interprété avec beaucoup de maîtrise et d'expressivité, le double concert de Bach. Cependant notre collaboration musicale a été pour moi une expérience toute nouvelle. Nous étions préoccupés en premier lieu par la manière dont nous allions nous harmoniser, mais je crois que nous avons réussi.

— Je me permettrai de dire, comme quelqu'un qui aime simplement la beauté, que ce récital a été un vrai régal artistique. Vous nous avez transmis la musique et la beauté avec la force du talent, avec sensibilité et chaleur...

— Je vous en remercie. J'aimerais ajouter que cette fois-ci j'ai eu l'occasion de connaître de plus près de jeunes talents, de jeunes musiciens roumains, dont Mihaela Martin, par exemple, avec qui j'ai joué la IIe Sonate d'Enesco. Je trouve que vous avez là une violoniste douée d'un tempérament admirable, très bien contrôlé et dirigé. Ceci veut dire entre autres qu'elle a eu de bons professeurs, car un bon professeur s'exprime par ses élèves. Je sais que Mihaela Martin est lauréate de plusieurs concours internationaux, dont ceux de Glasgow et de Londres. À mon avis, elle est digne de tout prix qu'on pourrait lui accorder, méritant la première place pour excellence.

— Parlant de professeurs et d'élèves, nous en arrivons tout naturellement à la tradition. Tout en rappelant qu'une grande personnalité de la culture roumaine remarquait naguère qu'en Roumanie « on entend d'abord la chanson et ce n'est qu'après qu'on voit le lever du soleil », j'aimerais vous demander quelles sont, à votre avis, les principales sources qui ont enrichi la musique roumaine ?

— Il y a à mon avis une double tradition: la tradition classique, qui vient d'Enesco, et la tradition de la musique populaire, ressentie par n'importe quel interprète quand il joue des pièces populaires roumaines. Et sa qualité fondamentale est de suggérer, avec une splendide capacité d'invoquer librement ce qu'on sent, cet admirable amour de liberté, l'âme du peuple.

— Vos affirmations m'invitent à citer Georges Enesco, qui disait que « par la musique, l'âme tendre et rêveuse du Roumain s'est fait connaître dans le monde, faisant exclamer aux étrangers: un peuple qui chante ses doïnas avec tant d'amour doit être noble et avoir une grande âme ! » Il y avait donc, à son avis, une relation entre la musique et la vie... Vous-même, comment voyez-vous la relation musique/vie ?

— Eh bien, je ne crois pas pour ma part à une musique en soi et je ne crois pas que sa bénédiction puisse représenter pour celui qui fait de la musique un passeport pour une nature meilleure. Les gens peuvent être désagréables, avides, hargneux, querelleurs, même s'ils sont de bons musiciens. Je crois également qu'il est impossible de s'enfermer dans sa musique et croire que le monde est parfait, car il ne l'est pas. C'est pourquoi j'ai toujours cru, et délibérément, que la musique est une partie de l'activité humaine considérée en son ensemble. À ce propos, j'aimerais vous donner un exemple que je trouve significatif: je connais un musicien qui a l'habitude de dialoguer, pourrait-on dire, par le truchement de la musique, pour arriver à l'âme de certains enfants malades, handicapés. Il écoute la mélodie qui émane de chaque enfant, que chaque enfant exprime ne fût-ce que pas un soupir ou par ses larmes, pour la reproduire par la suite au piano et la jouer pour les enfants, afin de donner, par la musique, un surplus de vigueur à leurs chances. Vous avez là le visage noble et humain de la musique.

— Si vous êtes d'accord, j'aimerais que nous quittions pour quelques instants le domaine de l'art pour aborder les préoccupations liées à la vie sociale...

— D'accord, d'autant plus que certains problèmes, tels les problèmes concernant les droits et les responsabilités de la femme dans la société contemporaine ne me sont point étrangers. Je suis la présidente de la section britannique de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté et je suis sensible aux préoccupations de mes semblables qui, en Grande Bretagne, aux États-Unis et dans la majorité des pays occidentaux luttent pour une vie meilleure, pour avoir les mêmes droits que les hommes et qui sont décidées de ne plus accepter l'inégalité. Tout au long de l'histoire la femme s'est laissée exploiter, mais des mutations importantes se sont produites en notre siècle. C'est une nouvelle étape et, arrivée à sa maturité, luttant comme elle le fait maintenant, la femme peut faire en sorte que l'avenir soit plus lumineux. Elle peut contribuer à écarter le terrible danger d'une guerre

nucléaire, d'un désastre atomique, à rapprocher les gens en vue de mettre fin à la division du monde en blocs antagonistes. J'ai une totale confiance dans la capacité des femmes de transformer leur propre manière de penser, si elle est périmée, de changer leur destinée, d'être prêtes — assumant pleinement leurs responsabilités — à préparer de nouvelles transformations dans tous les domaines, dans l'éducation, dans la manière de vivre et de travailler.

— Y compris pour ce qui est de l'entente dans la vie internationale...

— Autrefois, cette entente n'a pu être réalisée parce que les divergences étaient résolues par la force; l'un était obligé de céder et l'autre y gagnait. Mais dans les conditions de la vie contemporaine il ne peut plus y avoir de tels vainqueurs et les hommes clairvoyants s'en rendent compte. Un des exemples les plus significatifs de l'histoire moderne — aujourd'hui, quand l'humanité attend de tels exemples — nous est offert par le président de la Roumanie, qui a promu des principes novateurs dans la vie politique, une pensée qui va briller sur le firmament de l'avenir comme le début d'une nouvelle ère. Le président Nicolae Ceaușescu fait des efforts impressionnants pour jeter des ponts et faire de la coexistence pacifique un problème-clé du développement de l'humanité, par une vaste entente entre les hommes, qui n'a pas de précédent. Nous nous trouvons ici, moi et mon mari, justement parce que nous l'admirons tellement et parce que nous aimerions soutenir, nous aussi, ses efforts consacrés à une Europe de la coopération, son œuvre de construction de nouvelles relations dans le monde, par une nouvelle manière de penser et d'agir pour une vie meilleure. Ce qui est tout à fait possible.

— Donc un monde délivré de tension et de conflits . . .

— Il faut metter un terme à la rivalité entre les nations, car c'est là ce qui nous empêche d'être mûrs. Le président Ceaușescu a donné un nouvel essor à l'idée de paix et d'entente internationale, montrant que les hommes doivent vivre dorénavant dans une entente cordiale, tous ensemble, car au cas contraire l'humanité risque de périr. Et il est possible que nous soyons capables d'étendre la coopération. Essayant de faire une comparaison, je dirais que c'est comme lorsqu'on joue de la musique pour la première fois avec un nouveau partenaire. Au début, ce n'est pas fameux, mais à mesure qu'on exerce ensemble et qu'on parvient à se connaître, on aime les gens aux côtés desquels on réalise une certaine chose. Je crois que par les efforts fournis en vue de créer des relations entre les nations, entre les générations, entre le passé et l'avenir et suivant le si noble exemple que nous donne le président Nicolae Ceaușescu nous pourrions voir se matérialiser cette nouvelle ère et donc ne pas regretter d'avoir mis au monde des enfants et des petits-enfants.

CRINA SÎRBU

❋ *Théâtre*

LA DRAMATURGIE DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Quiconque essayerait de définir les traits spécifiques du théâtre roumain contemporain en jetant un rapide regard sur les répertoires des théâtres se trouverait en difficulté devant la diversité du phénomène offert à l'analyse. Car que peut-il y avoir de commun, à première vue, entre le poème-pamphlet dramatique *Le huitième jour à l'aube*, de Radu Dumitru, à valeur d'avertissement lancé à l'indifférence comme source possible de cataclysmes à l'échelle mondiale, et la pièce historique *la Montagne* de Dumitru Radu Popescu, évocation du roi dace Dromichaites, un des premiers chefs de nos ancêtres daco-gètes, qui a lutté pour l'indépendance et la liberté, entre le drame de famille *la Nuit des cabotins* de Romulus Guga et la mosaïque dramatique *Interview*, débat ouvert par Ecaterina Oproiu sur la condition de la femme dans la société contemporaine? Et la liste des exemples pourrait continuer, démontrant non seulement la diversité de thèmes, de structures et de styles du tableau actuel du théâtre roumain mais aussi bien la diversité de préoccupations présente dans l'ensemble de l'œuvre d'un même dramaturge. À cet égard il suffit de penser que *la Montagne* est jouée en même temps que *le Balcon* et *Prière pour un disque-jockey* du même Dumitru Radu Popescu, que le drame historique *Passion sans fin* de Horia Lovinescu apparaît dans les répertoires des théâtres auprès de *Autobiographie* du même auteur, que *le Releveur de compteurs* de Paul Everac est présentée sur certaines scènes tandis que sur d'autres on joue sa comédie satirique *Calcul rénal*, ou l'essai politique *Un papillon sur la lampe*, que le drame *la Vie d'une femme* de Aurel Baranga fait bon voisinage sur les affiches des théâtres avec sa comédie *l'Opinion publique*.

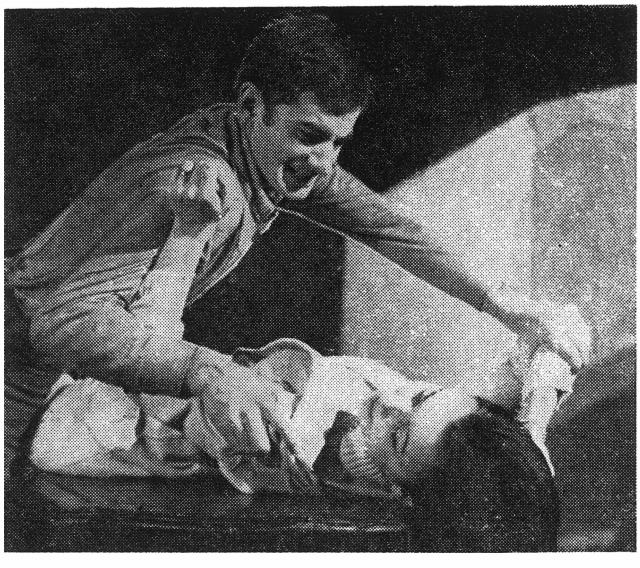
Une analyse plus poussée de ce tableau multiforme découvre un dénominateur commun fondamental dans l'attitude des auteurs devant la réalité, le monde et la vie, envers les problèmes humains qu'ils analysent. C'est une attitude active, militante, engagée. Une attitude qui exclut l'indifférence, la passivité. Une attitude incorporée, sans doute, dans le plan esthétique des œuvres dramatiques, mais qui se reflète dans le plan de la réalité par la force de transmission, de communication, spécifique au théâtre sur la collectivité devenue public spectateur. Cette attitude est une attestation évidente du rôle et de la place tenue par le théâtre dans la société roumaine contemporaine. Loin de se rallier au scepticisme préféré par certains sociologues ou esthéticiens d'autres pays, scepticisme au sujet du sombre avenir du théâtre menacé par le formidable essor des moyens techniques des mass-

Interview de Ecaterina Oproiu. (Théâtre « Lucia Sturdza Bulandra » de Bucarest)

media ainsi que par les formes de loisirs moins engagées, les dramaturges de la Roumanie socialiste, aussi bien que les acteurs, manifestent, par les œuvres jouées, leur foi dans l'éternelle vitalité de cet art. À condition, bien entendu, qu'ils aient quelque chose à communiquer, que ce qu'ils communiquent, et la manière de le faire, réponde aux exigences spirituelles de la collectivité, du public. Un public hétérogène, non seulement sur le plan social, mais aussi, alors même que les différences sociales sont réduites par la disparition des antagonismes de classe, sur le plan des préoccupations, des goûts, de la capacité de réception du phénomène artistique, de l'âge biologique et spirituel. S'adressant donc à ce public, les dramaturges nourrissent l'ambition de gagner son intérêt, de l'impliquer dans la confrontation d'idées, de positions, de caractères, proposée par les termes du conflit de l'œuvre dramatique, de stimuler sa pensée et son imagination, son penchant à méditer sur son propre destin, sur ses propres rapports avec le monde, la société.

Il est évident que le rapport théâtre-société, l'impact du spectacle sur le public n'est jamais aussi simple, direct et immédiat que nous l'imaginons parfois et que le souhaiteraient peut-être certains auteurs dramatiques, persuadés de la valeur thérapeutique morale et sociale du théâtre. Ce serait trop beau que les modèles de la scène fassent aussitôt des prosélytes et que les personnages ridiculisés ou condamnés par les auteurs entraînent un revirement dans le comportement et la moralité de certains specta-

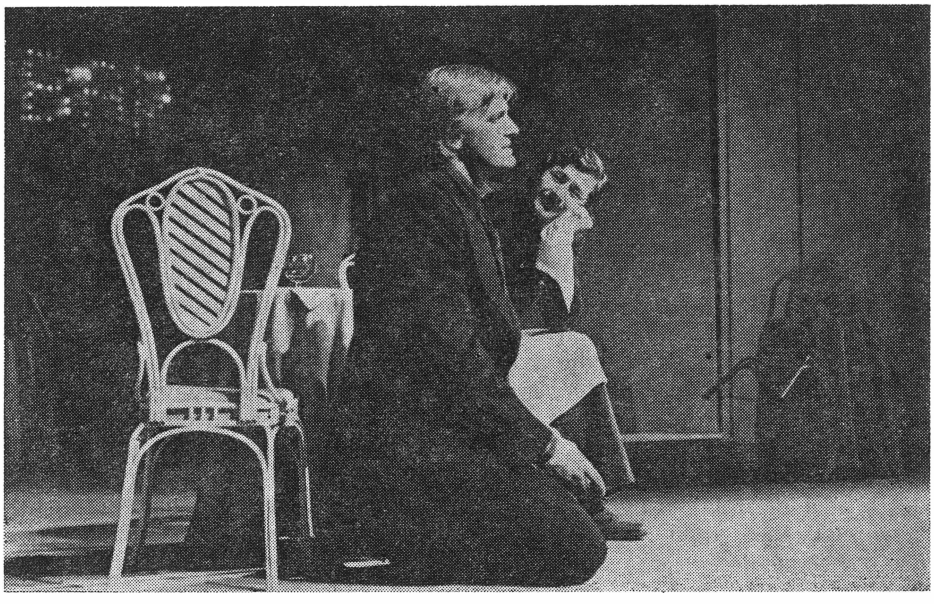
teurs marqués des mêmes vices. Ce serait trop simple et dépourvu d'intérêt. Au théâtre comme dans la vie les gens ne sont point partagés, selon la conception manichéenne, en « bons » et « mauvais ». Non, les voies par lesquelles l'influence du théâtre — de l'art en général — pénètre dans les consciences sont bien plus compliquées et plus difficile à déceler. Toutefois le fait que cette influence existe est une réalité qui ne saurait plus être contestée. Une preuve à l'appui de cette affirmation est l'affluence particulière du public aux spectacles qui proposent comme sujet de discussion ou soumettent à la méditation un thème à l'ordre du jour ayant trait à la condition humaine sous l'incidence du concret socio-historique. Certaines pièces même, inspirées du passé très lointain du peuple roumain exercent un grand attrait sur le public contemporain lorsqu'elles font vibrer certaines cordes de sa sensibilité ou lorsqu'elles établissent une liaison entre passé et présent, au moyen d'une idée régissante. C'est ainsi que s'explique le succès de public enregistré pendant cette troisième saison également, de deux pièces en appa-



L'Oiseau Shakespeare de D.R. Popescu au Théâtre « Giuleşti » de Bucarest

rence si différentes l'une de l'autre, que *Interview* de Ecaterina Oproiu et *le Froid* de Marin Sorescu, présentées par le théâtre « Bulandra » de Bucarest (la première étant mise en scène dans d'autres théâtres du pays avec le même succès). Ces deux pièces représentent d'ailleurs deux des principales directions de développement du théâtre roumain contemporain, fondé sur l'attitude engagée, militante dont nous parlions: *a)* l'intégration de l'histoire dans le présent, en établissant des filiations, des lignes de continuité morale et spirituelle dans toute l'existence du peuple roumain, qui définissent sa personnalité sur les coordonnées du temps et de l'espace, et justi-

fient son aspiration et sa lutte pour l'indépendance et la souveraineté nationale le long des siècles *(le Froid* de Marin Sorescu, *la Montagne* et *Deux heures de paix* de D. R. Popescu, *Petru Rareş* de Horia Lovinescu, *la Semaine sainte, le Preux, le Roi nu-pied* de Paul Anghel); *b)* la mise en discussion de problèmes touchant la condition humaine dans le socialisme par rapport à l'idéal moral de l'humanisme révolutionnaire et ayant pour but de provoquer une prise de position, une participation du publc à un examen de conscience collectif *(Interview* de Ecaterina Oproiu, *le Releveur de compteurs, la Pièce d'à côté* de Paul Everac, *Moi aussi, j'ai été en Arcadie, Autobiographie* de Horia Lovinescu, *le Balcon, l'Oiseau Shakespeare, Prière pour un disque-jockey* de D. R. Popescu et bien d'autres). Certes, les directions qui se dessinent dans le tableau du théâtre roumain sont bien plus nombreuses. Rappelons, en passant, la comédie avec ses espèces et ses sous-espèces, toujours goûtées par le public, la farce, la comédie lyrique, le vaudeville, le pamphlet — la satire étant de toutes la plus capable de gagner l'intérêt et la participation collective. Récemment, le théâtre de Baia Mare a présenté un nouveau spectacle avec *l'Opinion publique* de Aurel Baranga, comédie créée il y a dix ans et dont la virulence n'est point émoussée. Le sarcasme tout à fait personnel avec lequel Teodor Mazilu considère ses personnages dans *Aventure ensommeillée* ou *Ces fous hypocrites* a trouvé depuis peu de nouvelles équivalences théâtrales, bien reçues du public. Et la récente comédie satirique de Paul Everac *Calcul rénal*, en dépit de certains carences au chapitre de l'invention comique, a joui d'une bonne participation de la part du public dans plusieurs villes du pays, grâce à la véracité des situations et de certains personnages. Mais de la comédie, qui passe maintenant par une phase de recherches, de réévaluation de ses moyens, on parlera à une autre occasion. Mentionnons également la méditation poétique sur des thèmes fondamentaux de l'existence humaine que propose Marin Sorescu dans *la Source* ou *Iona*, le brillant débat sur les conditionnements sociaux de la liberté humaine, contenus dans la trilogie dramatique consacrée par Dumitru Solomon à des figures de philosophes de l'Antiquité: *Socrate, Platon, Diogène le chien.* On pourrait continuer par le penchant pour une fine analyse psychologique manifesté par Iosif Naghiu dans des pièces telles que *la Valise aux papillons* ou *Une seule soirée*; par les recherches de Leonida Teodorescu dans la direction d'une drame spéculatif, celui des hypothèses et des chances d'une personne qui se trouve dans une situation limite *(l'Évasion, le Fort);* par la prédilection pour l'adaptation du document historique à la scène, présente dans le théâtre de Mihnea Gheorghiu *(le Signe du Cancer, la Tête, la Pathétique '77)* et de quelques autres (Al. Voitin, Mircea Ştefănescu). Ces derniers temps, la tentative de donner une structure dramatique à des confrontations essentielles de mondes, de manières de vivre et de penser déterminées par un certain type de système social s'est matérialisée dans quelques pièces ratifiées par l'intérêt du public. *Un papillon sur la lampe* de Paul Everac, entrée dans sa sixième saison théâtrale sur la scène du Théâtre National de Bucarest, présente les aventures dramatiques d'un homme nourri d'illusions, égaré en terre étrangère où il se heurte à la dure



Un papillon sur la lampe, de Paul Everac.
(Théâtre National « I.L. Caragiale » de Bucarest)

réalité. La plus récente, *la Course* de Paul Ioachim, dévoile les ravages produits dans une famille de gens modestes par le mirage d'un Eldorado fabuleux.

On pourrait dire à la fin de cette liste, d'ailleurs incomplète: autant d'auteurs, autant de directions. Ce qui reste cependant c'est la tendance dominante d'engager le public, en tant que témoin et participant, dans un procès dont l'enjeu est la conscience même, dans un certain stade de son développement, afin d'assumer une responsabilité morale supérieure. Le personnage principal d'*Autobiographie* de Horia Lovinescu, un savant, fait le point de sa vie, revivant les moments-clé de son existence, pour découvrir la raison de sa dégringolade, de l'abandon des ambitions professionnelles, créatrices, en faveur d'une « carrière ». Dans *le Releveur de compteurs* de Paul Everac, le héros traverse un procès de conscience tortueux, vivant d'une manière rétrospective ou anticipée des moments décisifs en proie à l'avertissement impitoyable du releveur; tout se paie. Dans *le Balcon* de D. R. Popescu, une confrontation entre père et fils acquiert la signification de la confrontation de l'idéal révolutionnaire avec la pratique de l'activité quotidienne, menacée de compromis et d'abdications commodes. *L'Oiseau Shakespeare* du même auteur entreprend une enquête sur la mort d'une jeune fille, faisant ainsi un réquisitoire à l'indifférence, à la lâcheté, à la superficialité. La passion justiciaire est d'ailleurs un des traits caractéristiques du théâtre de cet auteur de talent, tout aussi apprécié comme prosa-

teur. La passion justiciaire constitue également le ressort de la pièce *la Nuit de Cabotins* de Romulus Guga qui fait le procès de la lâcheté et de l'hypocrisie, au nom de la dignité humaine fondée sur la vérité et la responsabilité. De même l'adaptation à la scène du roman *l'Instant* de Dinu Săraru par Virgil Stoenescu, l'adaptation du roman de Dragomir Horomnea par l'auteur lui-même sont structurés sous la forme même d'un procès où s'affrontent mentalités, attitudes, convictions, le public devenant ainsi une partie active, engagée dans le débat.

L'Instant, mise en scène de Virgil Stoenescu d'après le roman du même nom de Dinu Săraru. (Théâtre d'État de Constanța)

Il ne s'agit point du genre *happening*. Le spectacle se déroule d'après le texte écrit par l'auteur, interprété par des acteurs-personnages dans l'ensemble d'une conception clairement définie de la mise en scène. Même lorsque le spectacle est présenté dans un espace théâtral qui dépasse les limites matérielles de la scène, s'étendant dans toute la salle, sa structure ne se décompose point en rapport de l'intervention aléatoire des spectateurs. Il s'agit d'une participation spirituelle, morale, du public appelé à prendre position, à se constituer en partie active du procès qui se déroule sur la scène ou dans la salle. Le théâtre n'abdique point sa condition esthétique *d'art* aux profondes implications sociales. C'est justement à ce point de rencontre de l'esthétique et du social que s'opèrent aujourd'hui les recherches du théâtre roumain qui s'attache à trouver une expressivité plus saisissante et des

moyens artistiques qui, tout en prenant le pouls actuel, quotidien de l'époque, puissent construire avec la matière fragile de l'instant qui passe, le monument durable de l'avenir. La condition de cette durée est de pénétrer les ressorts profonds de la conscience, là où se passe le processus par lequel l'homme assume la responsabilité de son propre destin et de celui de la collectivité. Des signes évidents prouvent que l'on travaille activement aux fondements de ce monument.

MARGARETA BĂRBUȚĂ

❋ *Architecture*

DE LA CONSERVATION DES MONUMENTS À L'URBANISME

Les restaurateurs constituent peut-être la catégorie de spécialistes la plus réceptive à l'égard de la situation de « l'ancien » par rapport au « nouveau », c'est pourquoi les mutations survenues dans leurs conceptions, leurs théories et même dans leurs états d'esprit ne peuvent manquer d'être symptomatiques.

Le domaine des restaurations, si « pacifique » lorsqu'on le considère du dehors, mais si agité dans son intérieur par d'âpres conflits d'opinions concernant l'objet et la méthodologie de la restauration elle-même, semblait être arrivé à la fin du siècle à une conclusion acceptée par la majorité des spécialistes. Repoussant l'idée des reconstitutions intégrales, repoussant la restauration même en faveur de la conservation — s'ils pouvaient obtenir des gouvernements ou des conseils municipaux un statut de « réserve » pour les zones riches en vestiges qui les intéressaient — ils se consacraient avec passion et dévouement au soin de conserver les vieilles pierres dans lesquelles ils voyaient des documents de l'histoire, une sorte de banque d'informations pour les générations à venir, en se désintéressant de ce qui se passait en dehors du territoire « sacré ». La pression de la nouvelle architecture et la perception de l'impact entre le patrimoine du passé et la contemporanéité ont trouvé leur expression relativement prégnante dans la Charte des restaurations adoptée en 1931 à Athènes, mais la nouvelle Charte des restaurations élaborée à Venise en 1964 supprime les

barrières artificielles entre les monuments à caractère d'unicité et leur environnement architectural en consacrant la notion de *site historique monumental*, élargissant ainsi la famille des monuments historiques avec des monuments de facture urbaniste.

Au cours de la dernière décennie, les débats qui ont eu lieu parmi les spécialistes en restauration dénotent cependant une mutation encore plus catégorique dans les conceptions concernant les objectifs de leur action. En 1967 le Conseil international des monuments (ICOMOS) diffuse parmi les pays membres une enquête sollicitant des informations sur la place réservée dans l'enseignement supérieur d'architecture aux disciplines de « l'histoire de l'architecture », de la « restauration des monuments » et de la « rénovation des centres historiques »; le conseil était préoccupé non pas tant de former des cadres de restaurateurs proprement dits, que de la formation des créateurs d'architecture contemporaine qui soient capables « de conserver une continuité dans l'évolution historique et de concevoir toute œuvre d'architecture devant s'insérer dans le tissu d'une ville historique, non seulement comme une porte ouverte pour l'avenir, mais en même temps avec des racines profondément enfoncées dans le passé. » Le rapport entre la tradition et la contemporanéité devient aussi le thème central du congrès ICOMOS de 1974 de Budapest, et le symposium organisé par l'Union Internationale des Architectes, ICOMOS et EUROPA NOSTRA en automne 1974 en Pologne à l'occasion de l'« Année du patrimoine architectural 1975 » débat le thème l'« Intégration de l'architecture contemporaine dans des ensembles anciens ». Parmi les conclusions de cette dernière réunion était énoncé le fait que « l'introduction des éléments nouveaux dans des ensembles historiques était possible et *désirable* (c'est nous qui soulignons) car elle offre la possibilité d'enrichir le caractère social, fonctionnel et esthétique du tissu existant. »

Il est, croyons-nous, significatif qu'un organisme spécialisé en restaurations dépasse ainsi l'objectif de la conservation des « vieilles pierres » et s'occupe, en fait, de la nouvelle architecture et des rapports de cette dernière avec le milieu historique préexistant.

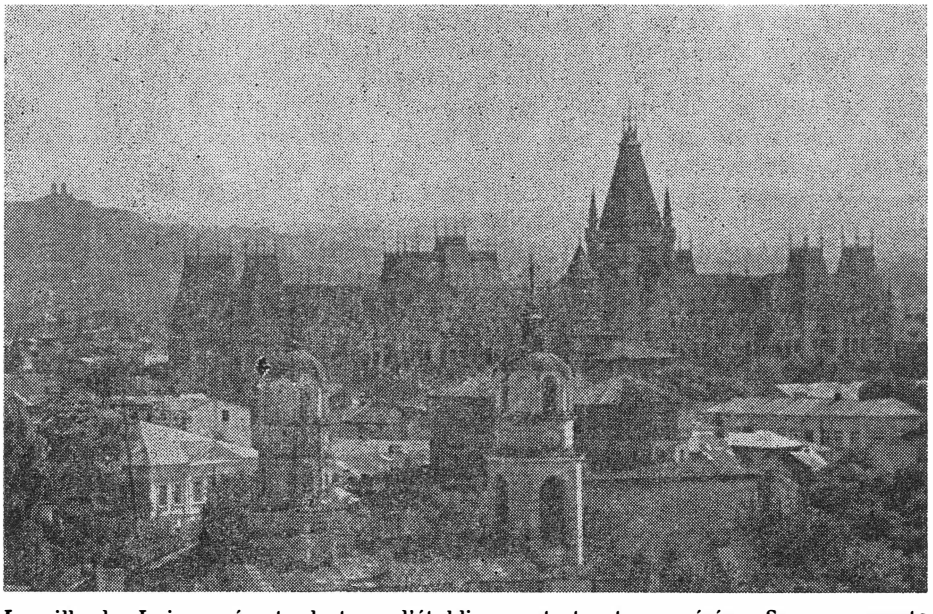
Le processus logique du renouvellement du fonds bâti urbain inclut le risque de pertes dramatiques de valeurs du patrimoine architectural et urbain

L'étude de l'histoire des établissements humains met en évidence un processus permanent de renouvellement du fonds bâti, déterminé par l'usure physique ou morale des anciens bâtiments. Les villes ont été périodiquement l'objet de reconstructions substantielles, quasi-intégrales. Il ne s'agit pas des cas où de telles reconstructions ont eu lieu à la suite de calamités naturelles ou de guerres destructrices, ni de situations dans lesquelles des villes, dépeuplées à la suite de l'effondrement de certaines structures sociales, ont repris leur existence. Nous nous rapportons au phé-

nomène du remplacement massif du fonds d'anciens bâtiments par de nouvelles constructions, phénomène qui se produit dans les périodes d'essor du développement des sociétés et qui est déterminé par l'accroissement de la population, les exigences des collectivités urbaines concernant une fonctionnalité supérieure et un confort plus élevés. Il est bien entendu que la formulation plastique des transformations urbaines a toujours reflété l'aspiration de certaines sociétés à exprimer leur propre message idéologique et esthétique.

On distingue dans la vie des villes européennes, jusqu'au début de notre siècle, trois étapes où le processus des renouvellements s'est produit à un rythme accéléré: dans la période d'essor du féodalisme, lorsque le fonds fondamental de bâtiments d'habitation, construit en bois, a été remplacé par un fonds bâti en maçonnerie, au cours de la période d'accumulation primitive du capital (Renaissance) et dans la période de développement du capitalisme monopoliste.

La confrontation entre l'ancien et le nouveau sur le plan du développement urbain s'est toujours soldé par des pertes dramatiques de valeurs du patrimoine architectural et urbain. L'ancienneté et l'intérêt stylistique n'ont pas constitué en général des critères pour le maintien de certaines constructions, seuls ayant la chance de survivre les monuments dont la



La ville de Iaşi représente le type d'établissement structure « aérée ». Ses monuments médiévaux ont été intégrés aujourd'hui à de nouveaux ensembles urbains. L'image représente un aspect de l'ancien centre historique avant les travaux d'aménagement permettant de constater l'interpénétration des étapes stylistiques, spécifique pour cette ville.

masse et la solidité rendaient la suppression difficile et les constructions portant une valeur symbolique, ou celles qui répondaient encore de manière satisfaisante à leurs fonctions. Les processus qui ont eu lieu dans nombre de vieilles villes européennes au cours des dernières décennies du siècle passé furent particulièrement préjudiciables à l'héritage architectural: des fortifications féodales ont été démantelées parce qu'elles « entravaient » le développement des villes, des fronts de rues principales ont été refaits et des zones entières de caractère médiéval ont été démolies.

Dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale au cours d'une étape historique très courte, l'accroissement vertigineux de la population urbaine du globe, la réalisation au cours d'un nombre d'années limité d'un fonds de constructions qui dépasse tout ce que s'est conservé du fonds bâti par l'humanité au cours des siècles ont suscité sur le plan international des craintes justifiées concernant la possibilité de conserver le patrimoine architectural hérité et le caractère des villes. Le rapport quantitatif entre l'ancien et le nouveau, inclinant de plus en plus en faveur du nouveau, menace de transformer les quartiers et les centres historiques, jusqu'à tout récemment conservateurs du caractère des villes, et même des villes historiques toutes entières, en îlots isolés au milieu d'une mer de constructions modernes. La détection des lois objectives du développement des organismes urbains permet une action de réglementation délibérée du rapport ancien / nouveau.

La détection des lois objectives du développement des organismes urbains permet une action de réglementation délibérée des rapports entre l'« ancien » et le « nouveau »

De multiples observations faites sur la naissance et l'évolution des villes nous ont conduit à la conclusion que les établissements humains, se développant de manière spontanée, dans des conditions spécifiques déterminées par le milieu physique et social, dès qu'ils se constituent comme type, se développent selon les lois propres. Bien que ce soient les hommes qui construisent les villes, ils ne font qu'être les interprètes de ces lois objectives, et leur transgression devient une source d'anomalies du développement. L'apparition de l'aménagement urbain en tant qu'intervention délibérée de l'homme, dans la mesure où il reflète l'action de ces lois, donne un caractère scientifique à la discipline de l'urbanisme.

Sous l'aspect de leur expression individuelle, les établissements urbains présentent une grande variété. C'est un fait d'expérience que chaque ville a sa personnalité. Si nous tentons cependant de réduire cette variété à des matrices structurales fondamentales, en nous rapportant particulièrement au contexte européen nous releverions deux types fondamentaux: un type que nous nommerions « à développement restreint », où des enceintes de murs apparues dans certaines circonstances historiques, — ou le relief — ont empêché le développement de la ville en extension, et le type « à dévelop-

pement libre » non assujetti à de semblables barrières artificielles ou naturelles. En ce qui concerne l'asservissement à des lois naturelles de l'évolution de ces types, le premier est caractérisé principalement par un développement dans le sens de l'augmentation de la densité avant de rompre les barrières et de devenir extensif; pour le second type, le développement dans le sens de l'extension est la caractéristique principale. Dans les deux cas un mécanisme agit spontanément qui règle le rapport entre le développement en densité et en extension, de sorte que les villes deviennent périodiquement l'objet de reconstructions quasi intégrales, d'un renouvellement de tout le fonds bâti, la grande majorité des bâtiments existants, indépendamment de leur valeur historique et artistique, étant vouée à la démolition dès qu'ils ne satisfont plus aux exigences de la fonctionnalité de la ville qui tend à une densité supérieure.

Dans ce contexte, l'État roumain, exprimant les exigences de l'élévation incessante du niveau de vie des travailleurs, la préoccupation de la société socialiste roumaine de conserver les valeurs qu'elle a héritées du passé de même que l'aspiration de tous temps de notre culture, de notre art et de notre architecture, à une expression spécifique, soutient une conception théorique et pratique cohérente, qui a été placée à la base des règlementations législatives récentes concernant l'aménagement des localités. Les mesures concernant la restriction des périmètres des villes et l'augmentation de la densité, le rapprochement en conséquence, des reconstructions de centre de la ville, la conservation du réseau de voirie représentent le reflet d'exigences objectives du développement contemporain de nos villes, ce qui confère à l'aménagement, en tant qu'intervention délibérée sur les structures urbaines, opposée à leur développement anarchique, un caractère scientifique conséquent. En même temps, on oppose à l'action aveugle de processus qui pourraient condamner à la disparition les valeurs de l'histoire urbaine, un impératif humain, celui du respect pour la tradition, exprimé par la volonté de conserver ce qu'il y a de spécifique dans l'architecture et l'urbanisme des villes et soutenu par une méthodologie capable de porter les anciens bâtiments au niveau de confort et de fonctionnalité des modernes.

La restauration urbaine, cas particulier de la rénovation des établissements humains, représente une modalité spécifique de donner une solution au rapport entre l'ancien et le nouveau, entre les valeurs de la tradition et l'apport récent, dans le cadre d'établissements humains d'intérêt historique. Toute ville a une histoire, mais chaque ville n'a pas une histoire de valeur. Toute action d'aménagement ou de rénovation urbains qui s'exprime, entre autres, par l'édification de nouvelles constructions, engendre un rapport entre ancien et nouveau. Le rapport dont nous nous occupons dans ces pages est celui qui se constitue dans les villes qui conservent une architecture historiquement précieuse au niveau des pièces uniques ou de l'ensemble, entre les valeurs de la tradition et l'apport du temps présent.

C'est pourquoi nous sommes tentés d'utiliser pour l'ensemble des mesures d'urbanisme qui visent d'une part à conserver et à réhabiliter les

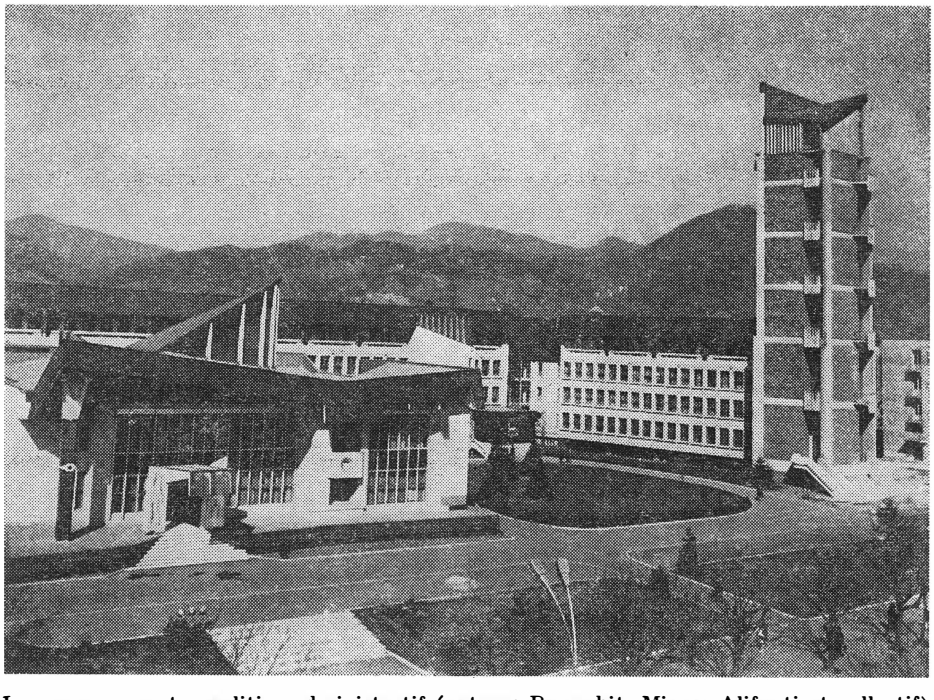
L'ensemble de bâtiments et places qui entourent le Palais de la République représente, du point de vue stylistique, l'histoire de l'architecture de la ville du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

valeurs historiques, d'autre part à rénover le tissu urbain, le terme lancé par les spécialistes italiens: « restauration urbaine » *(restauro urbanistico)*.

Nous agréons la dénomination de « restauration urbaine » car elle confirme sous l'aspect linguistique la présence des problèmes de la rénova-

tion des zones à caractère historique dans la sphère de la restauration, facilitant en même temps la définition d'un système qui embrasse toute la gamme des problèmes de restauration, depuis celle d'un édifice particulier jusqu'à celle de l'agglomération entière.

La préoccupation pour la découverte des impératifs du processus de restauration des monuments historiques, recherche nécessaire pour la constitution d'une théorie scientifique de cette discipline, tellement influencée autrefois par le subjectivisme d'orientations culturelles particulières, nous a conduit à préciser une constante unique: la restauration en tant qu'intervention sur des monuments isolés, des ensembles ou des zones citadines dès qu'elle dépasse l'objectif de la simple conservation, tend à devenir une solution du rapport entre l'ancien et le nouveau. Ce rapport comporte différents degrés, déterminés par l'objet et la nature de l'intervention, il s'établit entre les composantes originales d'un monument maintenues en état et celles qui représentent des réfections et des reconstitutions dues au restaurateur; entre les composantes historiques du monument, conservées ou restaurées et celles qui sont la création du restaurateur et sont inclues dans la compo-



Le nouveau centre politico-administratif (auteur: Pr archit. Mircea Alifanti et collectif) de Baia Mare, inclu dans la zone actuelle d'extension du centre administratif de la ville, représente un élément spécifique issu d'une synthèse entre la tradition et les exigences modernes.

sition par le processus de valorisation; entre le monument et son ambiance bâtie, en incessante transformation, entre la totalité des monuments isolés ou constituant des zones organiques unitaires à caractère historique d'une part et les nouveaux quartiers de l'agglomération d'autre part.

Les deux derniers degrés placent la solution du rapport entre l'ancien et le nouveau à l'échelle de l'ensemble urbain, constituant un problème de la restauration urbaine, une branche de la discipline des restaurations et en même temps un cas particulier de la rénovation urbaine, donc un domaine de frontière entre la restauration et l'aménagement.

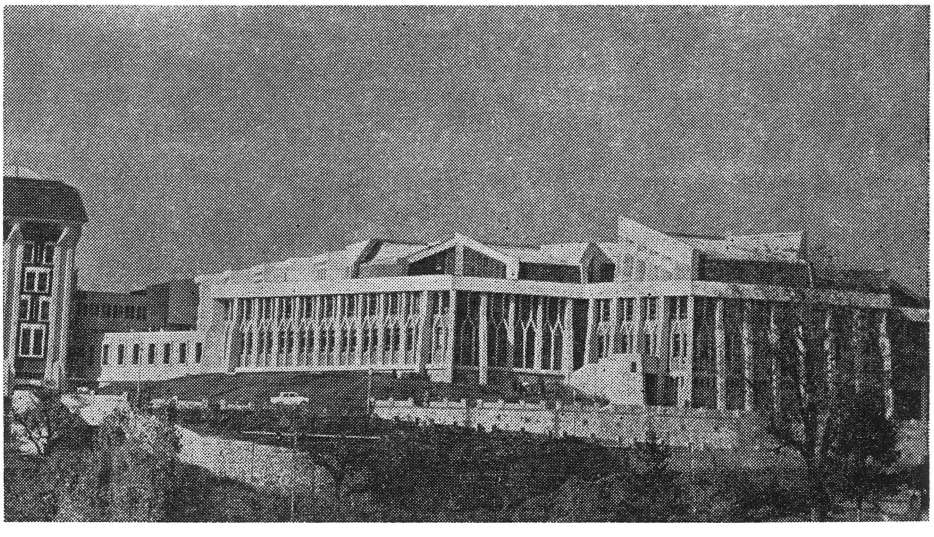
Dans la restauration urbaine, l'ancien est représenté par la structure fonctionnelle-plastique du site urbain hérité du passé avec son caractère spécifique, par les valeurs de nature historico-architecturale contenues dans le site; le nouveau est représenté par tout ce qui constitue une intervention qui réhabilite ou modifie cette structure. La restauration urbaine prétend une détection et un inventaire minutieux des valeurs historiques, une décision catégorique en ce qui concerne la sélection des éléments viables et leur maintien, en ce qui concerne aussi la solution des rapports fonctionnels et esthétiques de ces vestiges avec les éléments du nouveau, représentés par les nouvelles constructions dans le cadre du site historique et par tous les aspects de modernisation rattachés au confort édilitaire. Les limites admissibles dans le remaniement et le réaménagement des sites historiques sont déterminées par un ensemble de conditions rattachées à la valeur et au degré de conservation des vestiges historico-architecturaux et du caractère spécifique du site dans son ensemble, par les perspectives de développement de la ville et sont établies à la suite d'une décision délibérée concernant la solution du rapport entre ces vestiges et les composantes du nouveau.

Les spécialistes roumains considèrent la réglementation du rapport entre l'ancien et le nouveau sur le plan urbain comme un processus dialectique de négation et de sélection

Les hommes, habitants ou visiteurs, qui « consomment » les villes sous leur aspect pratique-utilitaire ou esthético-idéologique deviennent conscients de la modification du rapport entre l'ancien et le nouveau à travers le prisme de l'amélioration du confort urbain (éclairage, transports en commun, équipement socio-culturel, etc.) ou de l'image offerte (bâtiments nouveaux et installations nouvelles). Ces manifestations n'épuisent pas cependant les aspects de l'intégration de l'ancien au nouveau, qui se rapporte à toutes les composantes de la structure urbaine.

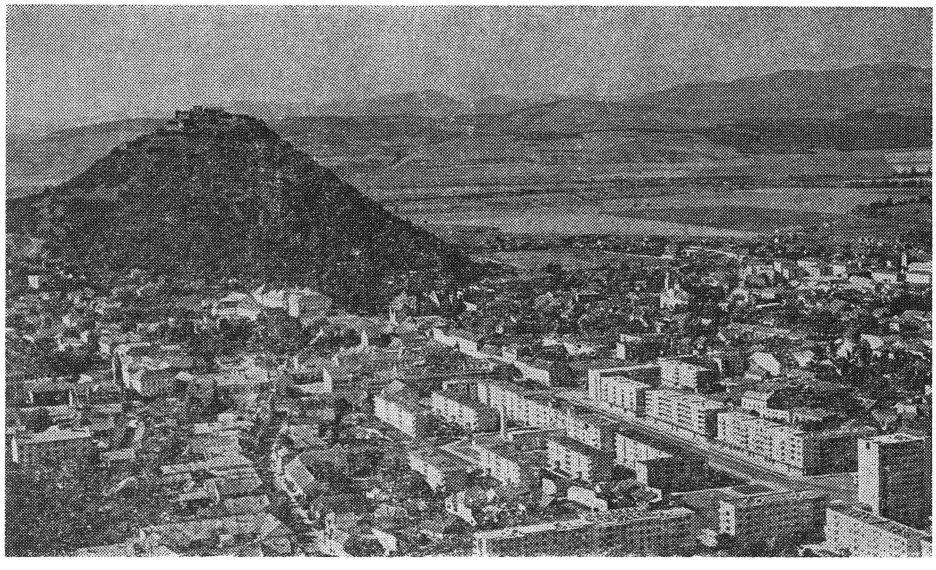
De même que l'architecture en tant que phénomène représente l'unité dialectique des aspects fonctionnels, constructifs et plastiques, tout établissement humain représente l'unité entre ses composantes fonctionnelles plastiques et celles technico-édilitaires. Les composantes fonctionnelles d'un site historique sont les massifs bâtis, répartis sur le territoire conformément à

leur destination, le réseau de voirie, le système d'espaces publics libres (rues, places) et plantés, le centre communal; les composantes esthétiques sont: la modalité d'occupation du territoire par les constructions, les dominantes architecturales et urbaines, les perspectives spécifiques ouvertes au spectateur à l'intérieur de la ville, la silhouette de cette dernière telle qu'elle est perçue de l'extérieur, le rapport plastico-spatial entre la localité et son environnement naturel; les composantes technico-édilitaires sont: les réseaux d'alimentation en eau et en énergie, le réseau d'assainissement et de trafic, les aménagements et équipements divers. Les composantes esthétiques constituent l'expression de la solution des problèmes fonctionnels et techniques dans les conditions offertes par la configuration du territoire.



Rigoureusement construite, encerclée de massifs boisés, la ville de Braşov a dû s'étendre vers la plaine. L'implantation d'un groupe d'habitations sur la colline de la Cité et l'emplacement de l'ensemble de l'Institut Polytechnique (dans la photo) sur le plateau d'une autre hauteur ont donné à la ville un aspect inédit.

Dans le processus de l'évolution des établissements humains, les composantes énumérées peuvent devenir porteurs de traits positifs, qui sont justement ceux qui leur confèrent la qualité de monument historique, ou peuvent subir des dégradations ou altérations génératrices de traits négatifs. Une situation typique est celle de l'évolution des villes au cours de la période de développement du capitalisme lorsque, parallèlement à certains aspects d'amélioration du confort urbain et de constitution de nouveaux ensembles centraux représentatifs, se produit aussi une surpopulation, l'hypertrophie du trafic, l'augmentation générale des nuisances, la rupture entre l'organisme urbain et la nature environnante, l'altération de certaines caractéristiques esthétiques qui avaient pris corps au cours de l'étape précédente, féodale.



Le nouvel ensemble central de la ville de Deva, édifié du point de vue fonctionnel et plastique en parfaite harmonie avec le centre historique, reprend les rapports originaux de ce dernier avec la cité médiévale qui constituait, de par sa position, la dominante historique de la ville.

Par suite de la mobilité de l'évolution des établissements humains, les composantes du phénomène urbain ont une indépendance relativement supérieure à celle qu'ont les composantes d'un monument d'architecture. Les villes qui renouvellent périodiquement leur fonds bâti conservent le plus souvent le plan, la trame qui suit les artères de l'ancienne polis grecque; de nombreuses villes d'Europe comme Florence, Londres, Cologne ou Trêves ont conservé dans leur zone centrale le plan des anciennes villes romaines du type de camp militaire. Des vestiges archéologiques romains laissent soupçonner une situation similaire pour la trame ordonnée des rues de la ville médiévale roumaine de Cluj-Napoca.

De même que les restes d'une construction découverts par l'archéologie (qui peuvent se réduire aux fondations ou à des restes de murs) ont la valeur de monument historique, le plan d'un immeuble reconstruit sur d'anciennes fondations, le plan d'une ville ou d'un quartier, le tracé des rues ou le parcellement, indifféremment des modifications subies par les massifs bâtis, peuvent avoir dans la conception de l'historien de l'architecture le même caractère de monument. De même, dans les conditions d'un certain stade de dégradation de l'unité esthétique de l'organisme de la ville, certaines caractéristiques qui subsistent encore — espaces, perspectives, vues panoramiques spécifiques — peuvent être considérées comme possédant la qualité de monument historique.

Il s'ensuit que les composantes d'un site historique de même que celles d'un monument d'architecture peuvent constituer, dans le processus de la restauration urbaine, l'objet d'une attitude sélective. On peut réclamer la conservation du plan d'une zone, du tracé de certaines rues, du parcellement, lorsque les massifs bâtis sont remodelés à nouveau; on peut demander que soient maintenus le rôle de dominantes plastiques de certains monuments historiques, la modalité spécifique de leur perception de l'intérieur de la ville ou du dehors, lors même que leur ambiance est entièrement reconstruite.

La restauration urbaine ne se limite pas à la conservation de la substance matérielle du tissu urbain à valeur historique mais vise à conserver ou à rétablir le caractère spécifique de la zone historique ou de toute ville, caractère qui résulte d'une multitude de rapports qui agissent au niveau de l'ensemble urbain: rapports entre le milieu bâti et le site naturel (entre les massifs bâtis et le territoire où ils sont implantés, se transmettant réciproquement une série de caractéristiques, entre l'agglomération dans son ensemble et la nature environnante); les rapports entre les différentes composantes de la structure urbaine (entre les massifs bâtis et le réseau de rues, entre le territoire occupé et les espaces libres, entre les constructions de masse et les édifices monumentaux); les rapports entre les étapes chronologiques de l'évolution de l'organisme urbain (entre les composantes d'ensembles distincts comme dates ou style, entre différents quartiers chronologiquement successifs). Tous ces rapports ont en même temps une composante fonctionnelle et une composante esthétique.

La composition des ensembles et des espaces libres, les dominantes architecturales et urbanistiques, le mode de perception de la ville de son intérieur et de sa silhouette vue de l'extérieur, l'accolement d'étapes stylistiques distinctes sont des aspects de la composante esthétique qui gênent dans la définition du caractère spécifique. En tant que composants du caractère spécifique, ces rapports doivent être considérés comme des traits définitoires du monument historique urbain ou comme des détenteurs par eux-mêmes de la qualité de monument historique.

Conserver le caractère spécifique signifie conserver les effets favorables qui résultent de l'existence de ces rapports, les rétablir lorsqu'ils sont altérés et, étant donné que la ville est un organisme en continuel développement, réglementer constamment le rapport entre l'ancien et le nouveau. La conservation ou la reconstitution de composantes de l'ancienne structure deviennent génératrices de caractère spécifique dans le cadre du nouvel ensemble urbain. Une ville dont le fonds bâti a été l'objet d'une reconstruction intégrale peut reprendre et conserver des caractères spécifiques de l'ancien ensemble urbain lorsque l'aménagement des zones devenues objet de rénovation a pris en considération les impératifs intérieurs de la structure de l'organisme urbain préexistant en conservant un certain nombre de traits de cette structure et en élaborant des composantes nouvelles conformes aux mêmes impératifs.

En ce qui concerne les nouvelles zones urbaines développées en dehors du périmètre historique, la modalité dans laquelle elles se rapportent du point de vue plastique et fonctionnel aux quartiers historiques de la ville

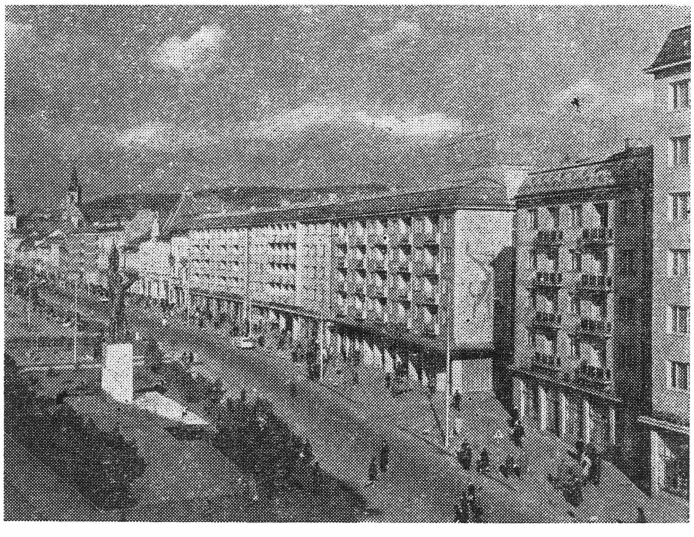
L'implantation dans les zones centrales de certaines villes dont la structure peut varier à l'intérieur de leurs anciennes limites historiques, d'équipements représentatifs, tel le centre politico-administratif de Piteşti (auteur: Pr Dr archit. Cezar Lăzărescu), conduit à une solution du rapport entre l'ancien et le nouveau dans le sens de la cristallisation de nouvelles valeurs urbaines à caractère spécifique.

peut contribuer au maintien ou à l'atténuation du caractère spécifique des zones historiques et à la constitution de traits spécifiques propres aux nouveaux quartiers. De cette manière le processus de négation et de sélection dont nous nous occupons, en tant que modalité délibérée de résolution du rapport entre l'ancien et le nouveau, est générateur de nouvelles valeurs d'urbanisme.

En Roumanie, bien que de nombreuses localités urbaines se soient développées sur la place d'agglomérations humaines antiques, les villes actuelles portent l'empreinte de la période médiévale de leur histoire. Faisant abstraction de la grande variété d'aspects que revêt la physionomie des établissements urbains, les villes de Roumanie peuvent être groupées suivant ces deux grands types fondamentaux signalés plus haut.

Nées sous l'impulsion du développement des métiers et du commerce à partir d'agglomérations rurales, les villes qui appartiennent au premier de ces deux types ont changé graduellement de structure sous la contrainte imposée par des enceintes fortifiées par le morcellement en parcelles étroites des terrains agricoles qui entouraient les habitations, par une densité accrue de construction. La structure groupée de ces villes est dominée comme masse

et verticale par l'édifice monumental de l'église et parfois de l'hôtel de ville, autour desquels se développe un système de places et un réseau de rues le long desquelles se pressent les bâtiments en régime fermé. Dépassant leur enceinte de murailles, des villes comme Brașov, Sighișoara, Sibiu, se sont étendues en surface au cours des XIXe et XXe siècles conservant cependant non altéré leur centre historique avec son réseau de rues, une masse importante de bâtiments d'habitation, d'intérêt historique, et une silhouette spécifique.



L'emplacement, dans la Piața Trandafirilor de Tîrgu Mureș, de nombreux « plombages » de facture contemporaine, mais riches d'allusions aux styles historiques développés dans la ville, couronne un ensemble ayant connu une évolution longue de plus de cent ans.

Les établissements urbains qui appartiennent au second type sont nés dans la zone de contact entre les activités pastorale et agricole, en tant que lieux d'échange (foires, marchés). À la différence du type précédent, dominé par la masse à caractère statique d'une ou de quelques constructions groupées au centre, des villes telles que Tîrgoviște, Suceava, Iași, non enserrées par des enceintes de murs, se définissent par une silhouette à caractère de mobilité et de pittoresque déterminée par les nombreuses verticales des tours et des clochers des églises répandues dans tous les quartiers et comprises initialement dans une masse de bâtiments d'habitation clairsemés construits en bois ou en pans de bois.

Le processus d'urbanisation plus accéléré correspondant au passage de la Roumanie dans la période moderne de son histoire a conduit, dans le cas des centres historiques entourés d'une enceinte fortifiée, à l'apparition de nouveaux ensembles architecturaux représentatifs en dehors de l'enceinte,

et dans le cas des villes avec un type «clairsemé» d'occupation du sol, capables de se restructurer dans leurs anciennes limites, à l'apparition d'un centre urbain formé de constructions monumentales et au remplacement des constructions en bois par des bâtiments en maçonnerie.

La typologie différente des villes, à laquelle s'ajoutent les conditionnements déterminés par l'état actuel des monuments et des centres historiques, détermine des approches méthodologiques distinctes. Dans les villes où s'est conservée la grande masse des bâtiments d'habitation à valeur historique construits en matériaux durables, il s'impose de les maintenir tout en cherchant à en améliorer les conditions de confort par des mesures d'assainissement et de modernisation. Les nouvelles constructions dans le cadre de ces centres constitués se limitent à des remplissages de brèches ou se déplient sur des terrains libres situés en dehors des noyaux historiques. Dans les villes, toutefois, où la grande masse des vieux bâtiments d'habitation a disparu et a été remplacée à la fin du siècle passé et au début de notre siècle par des constructions de valeur discutable, une intervention directe s'impose sur la structure même des centres historiques. Tout en conservant les monuments précieux de l'ancienne architecture et en cherchant à maintenir certains traits valables de la structure du réseau de rues ainsi que du mode d'utilisation du relief par les massifs construits et des effets esthétiques spécifiques (perspectives significatives, silhouette etc.) le problème s'est posé cependant du remplacement graduel d'un important fonds de bâtiments groupés autour des anciens monuments. Si, dans le cas du premier type de villes, une solution judicieuse des rapports fonctionnels et esthétiques entre l'ancienne localité et les nouveaux quartiers qui se développent en dehors d'elle est nécessaire, dans le cas du second type on se trouve devant les problèmes difficiles que posent les relations de style et d'échelle entre les monuments historiques qui entrent dans des rapports nouveaux et complexes, d'entreconditionnement d'ordre fonctionnel et de composition urbaine, avec les nouveaux ensembles qui les entourent.

Les exemples offerts par le développement impétueux actuel des villes de Roumanie confirme les thèses théoriques concernant la possibilité d'intégrer les valeurs urbaines traditionnelles dans le circuit de la vie contemporaine et de résoudre de manière organique les aspects contemporains en obtenant un nouveau caractère spécifique et l'accentuation de la personnalité des villes.

GH. CURINSCHI VORONA

❋ *Beaux-Arts*

DOCUMENTS EN PIERRE ET EN BRONZE

L'urbanisme moderne repousse, avec des arguments toujours plus nettement formulés, la conception suivant laquelle l'œuvre d'art monumentale est appelée à résoudre un « hiatus » de l'architecture, à compléter, par conséquent, un ensemble architectural créé par étapes successives et qui, à cause d'un espace ingrat, ne peut pas être structuré avec une cohérence suffisante. En d'autres termes, dans cette conception, le monument remplissait une fonction subordonnée à l'architecture, devenait un simple élément décoratif dans le complexe paysage citadin.

Il existe assurément des situations où le point d'implantation du monument est déterminé par des facteurs indépendants d'un jugement artistique: ce point peut être l'endroit précis où a eu lieu un événement historique ou celui où se dressait jadis un édifice d'une grande signification dans le passé. Il va de soi que de telles situations (il est vrai, pas trop fréquentes) posent des problèmes encore plus compliqués aux édiles qui entreprennent une œuvre d'aménagement et de modernisation de la ville.

Cependant, l'aspect le plus important de cette question est celui de la compréhension de la double fonction de tout ouvrage monumental destiné à l'espace citadin. Il y a une quarantaine d'années, G.M. Cantacuzino, l'un des plus remarquables architectes et théoriciens de l'architecture de Roumanie, remarquait fort justement: « Le constructeur d'un édifice public a non seulement la tâche de trouver une solution aux proportions harmonieuses: il a aussi l'obligation d'imposer une idée, de faire en sorte qu'elle soit communiquée au grand nombre de gens qui, au fil des décennies à venir, auront l'occasion de voir et d'admirer le bâtiment.

Ce qui, évidemment, est également et en tous points valable pour le monument d'art. Reprenant les paroles de G. M. Cantacuzino, celui-ci a l'obligation d'imposer une idée, de la rendre visible pour les grandes masses qui parcourront l'espace citadin. Il convient donc de comprendre le sens éducatif de l'œuvre d'art monumental dans ses déterminations supérieures; l'œuvre de sculpture ou l'ample ouvrage de peinture murale ne sont donc ni des ornements ni des « dépôts d'informations ». Ils ne nous communiquent pas des données ayant trait aux détails de l'événement historique, ne reconstituent pas la physionomie d'une personnalité; en d'autres termes, ils ne se limitent pas à une simple valeur documentaire. « Nul musée — écrivait le professeur George Oprescu, personnalité marquante de l'historio-

graphie d'art et de la muséologie roumaines de notre siècle — ne se propose d'enseigner au public l'aspect réel des héros de l'histoire et de la légende. Son importance est bien plus grande: il éduque le sentiment patriotique et artistique du spectateur. »

Considéré sous cette perspective, le monument d'art placé dans le complexe citadin est une pièce d'un « musée » visité par un fort nombreux public. Sa fonction est déterminée par la façon dont, sans faire ombrage à l'ensemble, il demeure parfaitement visible, c'est-à-dire peut transmettre son message d'une manière cohérente, convaincante. L'art moderne roumain a l'avantage d'une longue tradition dans la réalisation de l'harmonie entre l'image plastique et l'ensemble architectural. Les monuments de la Renaissance, en Moldavie, mais aussi dans d'autres provinces du pays, inscrivent l'un des traits les plus originaux de notre art national: les églises monastiques aux parements extérieurs entièrement peints, — phénomène dont l'ampleur ne trouve que difficilement un terme de comparaison dans l'histoire de l'art européen — sont conçues comme de vastes peintures dont la dominante s'harmonise avec les gammes chromatiques du paysage environnant.

Il est cependant naturel que les traditions les plus puissantes de l'art monumental roumain donnent un contour spécifique à des solutions qui ne sont pas directement applicable à la réalité citadine contemporaine. Parce que, nonobstant l'existence d'une école comptant des architectes ayant une forte personnalité, leurs conceptions n'ont pu être toujours traduites dans les faits. La routine, la commodité de pensée de bon nombre d'édiles, des intérêts qui dépassaient catégoriquement ceux de l'art architectural ont déterminé l'adoption de solutions fortuites, rarement à même de contribuer à la mise en valeur mutuelle des significations de l'édifice, de l'ensemble et de l'œuvre d'art. Dans nombre d'endroits à circulation intense des villes furent montées — surtout durant la période d'avant la première guerre mondiale — des œuvres de sculpture monumentale qui rendaient encore plus difficiles les problèmes de la circulation urbaine. Par cela, l'une des exigences primordiales de l'harmonisation fonctionnelle de la construction urbaine avec l'imposante présence du monument était négligée, avec les conséquences les plus graves pour l'aspect de la ville aussi bien que pour la fonction de « messager des idées » que devait remplir le monument et qui s'estompait totalement.

Le pays de Brancusi, qui abrite l'ensemble de sculpture monumentale le plus significatif, œuvre de ce grand artiste, manquait encore d'une tradition rigoureusement orientée vers la mise en relief de la valeur artistique de l'œuvre et des idées qu'elle contient. Car, comme on le sait, l'ensemble de Tîrgu Jiu, ville sise à proximité du village natal de l'artiste, était dédié à la mémoire des morts à la guerre de 1916—1918, le sculpteur remplissant un pieux devoir envers ses compatriotes dont le sacrifice l'avait profondément impressionné, auxquels il se sentait tenu d'exprimer sa profonde admiration: l'audacieuse construction, triomphe de la raison géométrique, qu'est la *Colonne sans fin* porte, dans les projets de l'artiste, le nom de « Colonne de la reconnaissance sans fin ».

En ces quinze dernières années, quand l'œuvre d'édification citadine, d'une part, et le processus d'urbanisation des centres ruraux, d'autre part, ont pris une ampleur sans précédent dans notre pays, ce fut la tâche particulièrement ardue des urbanistes et des artistes de résoudre les problèmes soulevés par le manque d'un aménagement rationnel, cohérent. Peu nombreux furent les cas où les projets des architectes visaient des constructions devant être édifiées sur des terrains plats, dépourvus de tout bâtiment élevé par le passé. Il leur fallait, au contraire, tenir compte d'une réalité complexe, créée par les constructions existantes, par le système des rues des époques antérieures. Il va sans dire que le problème de l'implantation des monuments était de nature à compliquer encore plus les solutions des urbanistes.

ION JALEA: *Décébale* (ville-municipe de Deva)

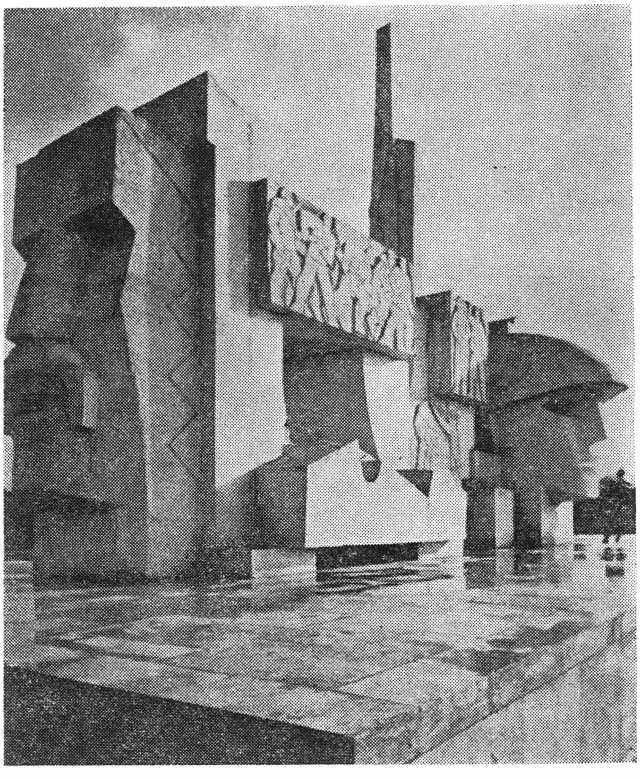
De larges collectifs d'artistes et d'architectes ont été constitués (auxquels, ces derniers temps, ont commencé également à participer des historiens et des spécialistes de l'histoire de la culture) qui, dès le stade des études préalables, discutent de l'accord entre l'œuvre des urbanistes et celle des artistes, pour que le fruit de cette collaboration mette directement en valeur, de façon claire, convaincante, le message civique, les significations esthétiques du monument inclus dans le complexe de constructions.

Les résultats n'ont pas tardé à se faire voir. Les sculptures, les peintures monumentales (réalisées selon de nouvelles techniques, leur permettant de

ION VLASIU:
Horia, Cloşca et Crişan
(ville-municipe
de Cluj-Napoca)

résister aux intempéries atmosphériques et aussi de devenir parfaitement visibles, quel que soit le temps) ont été créés sur les bases solides d'une conception nettement orientée vers la révélation des significations des œuvres d'art.

À Bucarest, de même que dans bon nombre de villes de province — Cluj-Napoca, Jassy, Suceava, Oradea, Vaslui, Bacău —, dans le large cadre créé par les nouvelles constructions industrielles (au barrage de Vidraru, par exemple, dans le système de centrales hydroélectriques qui s'échelonnent sur le cours de l'Argeş), ont été élevés des monuments destinés à évoquer des moments de l'histoire nationale, à transmettre les significations de notre époque. De même, les édifices publics, maisons de la culture, musées, théâtres, clubs (à Piteşti, par exemple, dans un ancien bâtiment



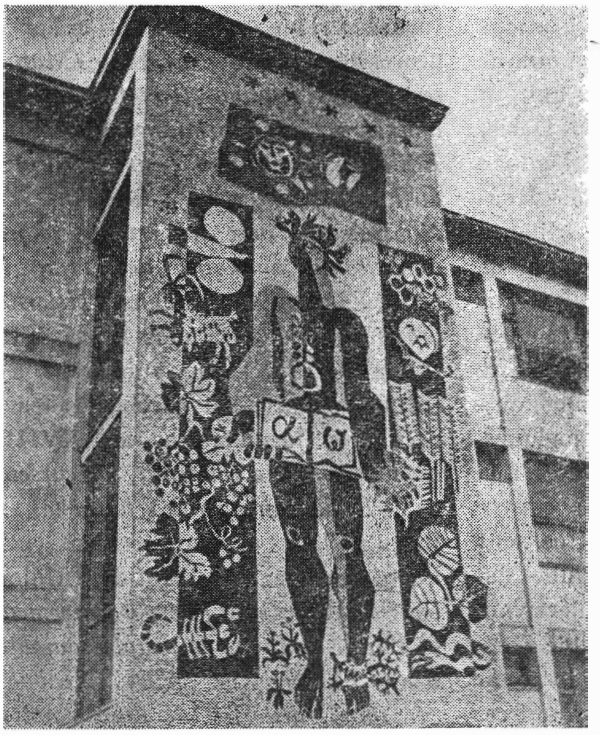
VIDA GEZA
et archit.
ANTON DÂMBOIANU:
le Monument du soldat roumain
(ville de Carei)

d'une grande beauté architecturale, furent introduits des éléments modernes de design qui s'harmonisent parfaitement avec le cadre traditionnel, tout en affirmant leurs vertus fonctionnelles), ont été complétés par des peintures murales, des bas-reliefs, des mosaïques et des vitraux qui, dans un style moderne, célèbrent des moments de l'histoire d'hier et d'aujourd'hui.

On trouve un exemple à valeur de référence dans le monument équestre de Décébale, le roi des Daces qui tint tête héroïquement aux armées romaines, monument élevé par Ion Jalea à Deva, centre en plein développement urbanistique, situé non loin de la citadelle d'il y a 18 siècles du roi dace. Le monument s'inscrit énergiquement, avec une grande simplicité, dans le paysage citadin, créant une effigie de la bravoure, du patriotisme qui s'est déjà imposée à la conscience des habitants de la ville et à tous ceux qui ont eu l'occasion de le voir.

Il existe encore, sans doute, beaucoup d'hésitations. Certains artistes payent encore tribut à une mentalité post-romantique, leur œuvre esquisse encore quelque geste grandiloquent et son emphase dissout, en fait, les significations plus profondes de l'idée qu'elle est censée transmettre, décrivant un simple volume éventuellement gracieux, mais dépourvu de lien

réel avec le message contenu dans le thème. D'autres fois, les monuments sont placés sous des angles qui les cachent aux regards des passants, plutôt que de les proposer à une communication vigoureuse. On peut citer aussi les cas d'édifices qui attendent trop longuement les œuvres destinées à en souligner la fonction civique. Le changement d'une mentalité ne peut se produire du jour au lendemain.



Mosaïque
de ION NICODIM
(ville-municipe de Ploieşti)

Il est cependant indiscutable que les tendances principales, caractéristiques de la conception qui préside à la création des œuvres d'art monumental sont celles qui découlent d'une compréhension lucide de leur efficience civique, idéologique, du ferme refus d'interpréter le monument uniquement comme un ornement de grandes dimensions. L'appui de l'État, des municipalités, des administrations locales se manifeste sans relâche et permet la création d'un art en parfait accord avec les tendances majeures de l'époque présente. Les « documents en pierre et en bronze », dont nous parlait naguère un grand érudit de notre peuple, l'historien Nicolae Iorga, atteignent ainsi leur but, en communiquant une profonde tension qui confère au sentiment de la continuité historique et à la participation aux événements du présent une noblesse accrue.

DAN GRIGORESCU

LA VIE DES LIVRES

CENT ANNÉS D'HISTOIRE

Le livre d'études et d'évocations de Vasile Netea *Sur le chemin de l'unité nationale* (« Pe drumul unității naționale »), paru aux Editions Dacia, est une histoire vivante, polémique et moderne du long chemin des Roumains de Transylvanie vers la liberté et l'unité nationale, guidés par le sentiment, conservé depuis des temps immémoriaux, de leur appartenance à une seule entité ethnique — le peuple roumain. Les étapes conduisant de la lutte d'idées philologiques, historiques, philosophiques jusqu'à la lutte politique ouverte qui couvre tout un siècle d'existence agitée, sont suivies avec la précision d'une démonstration, le pathos de l'écrivain étant tempéré par la rigueur de l'historien. Rien n'est affirmé sans avoir été vérifié et prouvé, les sources sont confrontées, cependant que les constantes, les preuves indubitables de la vérité, sont déterminées par des recoupements répétés. Partant de la prémisse de l'objectivité dans la recherche, Vasile Netea écrit sobrement, sans « faire de littérature », mais sans pour autant se refuser une appropriation du style qui laisse parler les faits sans effusions sentimentales ni emphase. Il place au centre de son attention la tumultueuse période de la révolution bourgeoise-démocratique de 1848 *(Manifestes, proclamations et épîtres révolutionnaires quarantehuitards; Simion Bărnuțiu, combattant pour les droits du peuple roumain; Relations de N. Bălcescu avec les érudits et les combattants roumains de Transylvanie; Avram Iancu dans l'historiographie roumaine)*, mais la cristallisation des idées qui animèrent les révolutionnaires est suivie dès leurs premières formulations au XVIIIe siècle *(Dimitrie Cantemir, précurseur de l'« École transylvaine » latiniste)* et jusqu'à leur accomplissement par l'acte suprême de 1918 de l'Union avec la Roumanie *(Le parachèvement de l'unité politique de peuple roumain dans l'œuvre de A.D. Xenopol; N. Iorga, historien de l'unité nationale; Les périodiques de l'Union)*. Les évocations dépassent l'aire de l'intérêt strictement historique, les personnalités du livre appartenant non seulement aux événements passés, mais plus encore à la permanence du phénomène culturel roumain. Les héros reparaissent à différents stades, se séparent et se retrouvent, déterminant un vaste tableau de l'époque. Un monde dynamique, spécifique à la Transylvanie prend ainsi forme,

où chaque geste culturel impliquait engagement et option ferme dans une bataille dont la mise était l'existence même de la nation. Dans cette tradition transylvaine, l'historien ne peut être un simple témoin, l'écriture devenant pour lui un problème de conscience, de devoir militant.

L'atmosphère de l'époque est annoncée par la minutieuse description des publications roumaines, de leurs rédacteurs et collaborateurs et surtout des idées révolutionnaires contenues dans les articles toujours plus audacieux, publiés parfois au risque de la suppression de la revue ou de l'arrestation des auteurs. Cependant, « la grande alerte — écrit Vasile Netea — s'est produite au début de l'année 1842, quand la diète féodale de Cluj — formée de 310 membres, dont 283 nobles hongrois et 27 patriciens saxons, mais où les Roumains, qui formaient la majorité de la population, n'avaient pas un seul représentant — vota le 31 janvier un article de loi par lequel, avec un délai de dix ans, la langue hongroise acquérait un caractère de langue obligatoire... » La réponse à cette mesure abusive, de dénationalisation, n'a pas tardé, le mouvement de protestation (15 février 1842) ayant à sa tête Simion Bărnuţiu, « l'homme politique de sa génération ». Six années plus tard, lors de la révolution, les mêmes idées, trempées par les confrontations et les polémiques, allaient résonner dans son mémorable discours de la cathédrale de Blaj: « Sans nationalité, il n'y a ni liberté ni lumière nulle part, il n'y a que chaînes, ténèbres et engourdissement. » La présentation d'un mémorialiste de 1848 inconnu du grand public — Ioan Oros, alias Rusu — fait l'objet d'un article fort intéressant. Participant actif aux événements révolutionnaires, Oros, outre la richesse des détails et des données qu'il fournit, polémique avec les écrits de nombreux historiens et mémorialistes, apportant souvent les corrections nécessaires.

Dans le contexte du mouvement démocratique qui avait embrasé le vieil empire des Habsbourg, la révolution de 1848 de Transylvanie a eu une individualité distincte. À la lutte de nature sociale venait s'ajouter ici un douloureux conflit national, engendré par la longue oppression de la population roumaine majoritaire. La bourgeoisie démocratique hongroise s'était elle aussi proposé une liberté séparée, liberté qui, cependant, pour les Roumains, ne signifiait que le remplacement d'une forme d'oppression par une autre. Si bien que les deux mouvements révolutionnaires se situèrent dans des camps opposés, ce qui facilita la victoire des troupes impériales. De la reconstitution de ces circonstances dramatiques se détache la puissante personnalité d'Avram Iancu, homme

d'action et commandant militaire des paysans roumains, ainsi que la haute compréhension de l'histoire dont faisait preuve Nicolae Bălcescu, révolutionnaire, homme de lettres et historien roumain, cité par Marx dans ses analyses. Le livre de Vasile Netea expose et analyse les fébriles négociations de Bălcescu visant l'union des deux camps révolutionnaires face à leur commun ennemi — l'aigle impériale, la relation du général russe Lüder, témoin des événements (« Les Roumains vivent en parias et forment en Transylvanie la population la plus malheureuse. Leur union avec les Hongrois dès le début aurait fait prendre à l'insurrection une autre tournure »), le tardif regret de Kossuth de ce que « les Hongrois n'ont pas tenu compte des droits de leurs frères roumains ». L'écrasement de la révolution donna raison à Bălcescu: « le même despotisme nous accable tous, Roumains et Hongrois ensemble ».

L'accomplissement de l'union de la Transylvanie avec la Roumanie — devint possible le 1er décembre 1918 lors de l'effondrement de l'empire austro-hongrois bicéphale. La lutte d'idées menée sans répit par deux historiens roumains de taille internationale — A.D. Xenopol et N. Iorga — dans laquelle ils opposent aux diverses affirmations tendancieuses des arguments scientifiques rigoureux, forme la substance des dernières études du livre.

Bien qu'écrits dans des circonstances différentes, les articles et les études de Vasile Netea sont étroitement liés par la commune idée qui les traverse et par la capacité de leur auteur de créer au moyen de documents un monde dynamique, animé d'une grande effervescence politique et spirituelle, un monde pour lequel histoire et culture signifiaient en premier lieu engagement et responsabilité.

DAN ALEXANDRU CONDEESCU

PERMANENCE ET UNITÉ

S'intégrant dans une série de recherches de longue tradition dans le domaine de la circulation des livres roumains anciens, Octavian Schiau propose une nouvelle tentative de synthèse [1], fondée tant sur les résultats antérieurs, déjà connus, que sur ses propres investigations. Le livre s'impose en premier lieu par l'importance du thème (« L'un des plus intéressants et, en même temps, des plus séduisants chapitres de l'histoire de la culture et de la littérature roumaines du Moyen Âge »), mais aussi par sa complexité (« plusieurs chercheurs doivent unir leurs efforts pour dresser l'inventaire de tous nos anciens manuscrits et publications, pour trouver et retenir, par la suite, la signification de toutes les notes qui y figurent »).

L'idée centrale de l'étude d'Octavian Schiau c'est que les frontières politiques des trois pays roumains n'ont jamais constitué des obstacles réels pour la propagation des idées nationales et culturelles et n'ont pas pu empêcher la circulation de livres et ni l'intégrité du climat culturel unique dans son essence. Son étude se présente, en réalité, comme une histoire de l'échange de valeurs culturelles entre les trois pays roumains à l'époque donnée, histoire inscrite sur les coordonnées de la permanence et de l'unité de ces rapports.

Dans les relations culturelles interroumaines un rôle important revient aux lettrés venus de Valachie et de Moldavie en Transylvanie, où ils ont apporté un grand nombre de livres imprimés ou manuscrits et ont également déployé une intense activité de copistes de ces derniers. Leurs itinéraires en Transylvanie sont significatifs car ils recouvrent un vaste territoire et assurent ainsi une large diffusion du livre manuscrit et imprimé. Octavian Schiau illustre d'exemples suggestifs cette réalité culturelle, insistant aussi sur la contribution de certaines catégories: prélats, peintres et, surtout, imprimeurs qui ont contribué à la diffusion des livres sur un très vaste territoire.

« Le fait qu'un livre imprimé en Moldavie ou en Valachie — écrit l'auteur — arrivait, malgré l'existence de nombreuses difficultés, dans les coins les plus reculés du Maramureş

[1] Octavian Schiau, *Les Erudits et les livres dans l'espace roumain médiéval* (« Cărturari şi cărţi în spaţiul românesc medieval »), Ed. Dacia, 1978.

ou du Banat, ne représente-t-il pas la meilleure preuve que les Roumains de ces régions savaient bien que ceux qui habitaient au-delà des montagnes étaient leurs frères, qu'ils avaient la même origine? » L'étude d'Octavian Schiau est une démonstration en ce sens, réalisée avec soin et rigueur scientifique, appuyée sur l'analyse détaillée de textes imprimés, représentatifs pour la langue et la littérature roumaines anciennes. Pour suivre la diffusion de tels livres (*L'Évangile*, Bucarest, 1682; *L'Apôtre*, Bucarest, 1683; *La Bible de Şerban*, 1688; *Le Pentikostarion*, Rîmnic et Bucarest, 1743; *L'Antologhion*, 1737 et *le Ménologe* de Rîmnic, 1778—1780; *Le livre de sermons de Varlaam*, Jassy, 1643; *Le Nouveau Testament*, Alba Iulia, 1648 et *Le Chiriocodromion*, Alba Iulia, 1699) en Transylvanie l'auteur dresse plusieurs cartes qu'il annexe au volume. On peut remarquer l'intense circulation des publications de Rîmnic et de Bucarest grâce à la qualité du texte et de l'exécution, mais aussi à cause d'une position géographique avantageuse.

L'acquisition de livres valaques en Transylvanie commence avec les volumes sortis des presses de l'époque de Matei Basarab, et se continue avec ceux de l'époque de Şerban Cantacuzino et Constantin Brâncoveanu et de tout le siècle des Lumières. Une fouille attentive dans les grandes bibliothèques et les collections d'anciens livres roumains révèle que ces itinéraires n'ont pas été à sens unique et que les produits de valeur des presses de Transylvanie ont connu, eux aussi, une large diffusion en Moldavie et en Valachie. Octavian Schiau s'arrête par la suite à des textes de quelque importance littéraire et à leurs itinéraires en Transylvanie: *Le Nouveau Testament*, *Le cercueil d'or* et *Le Chiriocodromion*, ce dernier ayant, dans sa circulation, un sort semblable à celui du *Livre de sermons* de 1643. Cet ancien texte roumain, ce *livre d'instruction*, est le plus répandu et l'auteur lui consacre tout un chapitre de son ouvrage. *Le Livre de sermons de Varlaam* a été beaucoup lu et a circulé également en copies manuscrites. Les notes indiquant les propriétaires et les lecteurs, présents sur les feuilles des différents exemplaires, permettent à Octavian Schiau de reconstituer la vie de ce précieux texte, d'identifier les localités par lesquelles il est passé, les problèmes d'appartenance nés au sein de la communauté, les variations de prix. La signification de la diffusion de ce livre dans toutes les régions habitées par les Roumains est édifiante en ce sens qu'elle constitue « un document sur l'activité et les efforts séculaires de notre peuple en vue d'une vie et d'une culture communes ».

Dans ce petit volume (158 pages), Octavian Schiau synthétise une riche matière bibliographique, enrichit les données du thème par les résultats de ses propres recherches et définit ainsi clairement l'idée centrale du livre — la permanence et l'unité des relations culturelles entre les trois pays roumains pendant le Moyen Âge.

GHEORGHE BULUȚĂ

LE PROCÈS D'UN PROCÈS

Une explicable « fringale d'information » détermine l'orientation actuelle du goût public vers le document historique, vers les journaux et les mémoires (et même vers les anti-journaux et les antimémoires), vers le témoignage à l'état pur, sans artifices. Autrement dit, un besoin naturel de vérité, d'authentique et de sincérité fait naître la passion pour la page qui enregistre le langage direct des faits.

Le livre récemment paru, *Le procès d'un procès*, de Mihai Stoian (Éditions Cartea Românească) s'inscrit dans la même sphère de préoccupations. L'auteur s'est déjà fait un nom (et un renom) — comme initiateur plein de ténacité — dans la littérature de montage et de collage qui tire sa matière de l'investigation patiente des archives et du dépouillement des collections de journaux et des revues, de témoignages et d'informations glanés partout où ils se trouvent. Un des titres qui a surtout attiré l'attention des lecteurs a été la sensationnelle *Mort d'un savant: Nicolae Iorga*, un volume qui reconstitue la fin tragique de l'historien de réputation internationale sous les balles des assassins de la Garde de Fer à la solde hitlérienne.

Son nouveau livre, *Le procès d'un procès*, gros volume de 700 pages, fait renaître un des moments les plus dramatiques mais aussi des plus exaltants de la conscience nationale roumaine: le fameux procès du Mémorandum. Quel a été au fond le sujet de ce procès qui a eu, en son temps, un écho extraordinaire en Roumanie ainsi qu'à l'étranger? Le livre de Mihai Stoian met à contribution une information complexe et — on peut bien le dire — gigantesque, pour présenter *in extenso* l'impressionnante action des Roumains

de Transylvanie, qui se trouvaient sous la domination austro-hongroise, au cours de la dernière décennie du siècle passé: action connue sous le nom de « mouvement mémorandiste » qui a culminé par la procès de 1894. L'événement est au fond encore une preuve de l'esprit d'unité nationale et de la solidarité roumaine, fondé sur la confiance dans le triomphe de la juste cause du peuple roumain: la reconquête de ses droits légitimes sur la terre ancestrale qui se trouvait alors sous la domination des Habsbourg.

L'auteur a le talent d'évoquer avec fidélité et inspiration ce moment. C'est, dans le respect de l'histoire — sans excès d'interprétation personnelle et sans redondance, malgré l'abondance des informations — que sont décrits les agitations révolutionnaires des masses de Roumains de Transylvanie. Le procès du Mémorandum qui s'est tenu à Cluj du 7 au 25 mai 1894, et a impliqué 25 personnes, tous chefs du Parti National Roumain de Transylvanie, est placé dans la filiation naturelle de l'action de 1892. Plus précisément, du processus de genèse et de rédaction du Mémorandum même, document rédigé en 1892 par les porte-paroles des Roumains de Transylvanie, impliqués par la suite dans le fameux procès. Ce Mémorandum dénonçait la politique d'oppression nationale, et affirmait l'idéal commun de l'union de tous les Roumains d'en deça et d'au-delà des Carpates, « l'épine dorsale de toujours du peuple roumain » (N. Iorga). Car, comme le mentionne Mihai Stoian, le Mémorandum attirait une fois de plus l'attention de l'opinion publique européenne et, implicitement, celle de la Cour Impériale de Vienne sur une injustice flagrante — le fait que le peuple roumain, qui constituait la majorité absolue de la population de la Transylvanie et qui supportait, dans la même mesure, les charges publiques — ne pouvait participer à la vie publique, en raison de l'injuste loi électorale (en fait, l'une des manifestations d'une absurde politique de dénationalisation). Le document exposait que les Roumains étaient exclus des fonctions supérieures et que la langue roumaine était également éliminée de l'administration et de la justice: que le budget de l'État ne comprenait aucune somme destinée à financer un établissement roumain d'enseignement supérieur ou secondaire; que la loi de la presse empêchait les Roumains d'exprimer leurs opinions, les journaux étant suspendus et les journalistes condamnés à de longues années de prison ou à de lourdes amendes; que les paysans roumains étaient systématiquement dépossédés de leurs terrains, de leurs pâturages, etc.

Ce document révolutionnaire, qui revendiquait des droits élémentaires pour la plus représentative des nations de Transylvanie, a été le principal chef d'accusation en vertu duquel, en 1894, ses auteurs ont été traînés devant le tribunal qui leur a infligé, au total, 32 années de prison. Toutefois « l'union des idées et des sentiments » (les mémorandistes ont été soutenus avec un enthousiasme sans pareil, en dépit des mesures de restriction des autorités, par les milliers de Roumains qui ont littéralement envahi la ville et les environs en ces jours où était écrite une nouvelle page brûlante de notre histoire), cette union a donc animé tous les inculpés, les rendant ainsi dignes et conscients de leurs responsabilités envers les destinées de leur nation. Aucun geste de lâcheté, de crainte, d'intimidation. Car, ainsi que l'a déclaré le dr Ioan Raţiu lors du procès, « l'existence d'une nation ne se discute pas, elle s'affirme ». Et ils le croyaient de toutes leurs forces. Aussi leur réponse — en chœur — à la dernière question que le président du tribunal leur a adressé, « avez-vous quelque chose à ajouter? » a-t-elle été bien naturelle: « Vive l'union des Roumains, vive la liberté ! ».

Le succès de Mihai Stoian consiste à être convaincant dans chacune de ses lignes. Le montage intelligent des documents en usant de commentaires-liants scrupuleux, précis, lapidaires, confère au livre une tension émotionnelle effective. Tout l'engrenage complexe d'un chapitre d'histoire se remet en mouvement, vif et efficace, tonique du point de vue des idéaux affirmés avec force, malgré la dimension tragique qui auréole la voûte de ces événements cruciaux. Sténogrammes du procès, interventions des accusés et des accusateurs, débats et dépositions, commentaires glanés dans la presse roumaine et internationale de l'époque, souvenirs de prison, journaux, volumes de mémoires, extraits d'études de spécialité, de livres de politique, d'histoire, de droit et de diplomatie, etc., témoignages contemporains et ultérieurs — tout est mis à contribution, ordonné selon le critère de la reconstitution stricte de l'authenticité des faits pour offrir une image aussi significative que possible de ce procès qui s'est retourné contre ceux qui l'ont monté. Pour l'écriture, ce qu'il faut admirer dans le *Procès d'un procès*, c'est le manque d'ostentation de l'auteur, sa manière de s'effacer avec discrétion et tact devant le document. Aucune enjolivure, aucun sens dénaturé; l'histoire — veut nous suggérer Mihai Stoian — est une et vraie: il faut seulement la regarder avec les yeux d'aujourd'hui sans parti pris facile, *sine ira et studio*. Aussi son livre acquiert-il de

ce fait la forme d'un insolite roman-document qui se lit d'un trait.

Tout en insistant sur ce moment d'une importance essentielle, Mihai Stoian n'oublie pas de l'intégrer dans le déroulement logique de l'histoire roumaine. Le livre s'attache à souligner que le mouvement mémorandiste ne représente qu'un chaînon dans le processus millénaire d'évolution du peuple roumain, en tant que nation indépendante, processus qui a abouti à la formation de son État moderne, unitaire et indépendant. *Le procès d'un procès* s'organise finalement en un journal pathétique, d'une époque ardente où a été signée l'une des pages les plus admirables de la lutte pour la liberté nationale. C'est alors, également, qu'un peuple entier s'est prononcé résolument sur des problèmes fondamentaux par la voix de quelques représentants à la noble attitude héroïque, constituant, dans la perspective de l'histoire, une génération du patriotisme authentique et qui — en reprenant les paroles de Mihai Eminescu — « si on peut lui reconnaître quelque mérite, c'est d'avoir été un fidèle agent de l'histoire ».

VLADIMIR UDRESCU

LE MIROIR DU SIÈCLE

La littérature des confessions — lettres, mémoires, journaux —, témoignant d'une expérience individuelle ou collective, subjective ou objective, d'une période limitée ou d'une vaste étape de l'histoire, constitue une des grandes tentations de notre époque. Ce genre a enregistré dès le XVIIIe siècle une véritable éclosion, mais il semble que cette littérature-document, expression de la soif de vérité, d'authentique, de vécu, n'ait encore jamais concurrencé avec tant de force la littérature de fiction. Dans le cadre du genre, nous allons distinguer, d'une part, les journaux, les lettres et les mémoires, écrits qui relèvent d'une conscience esthétique (le journal de Dostoïevski, les lettres de Madame de Sévigné, les mémoires du Duc de Saint-Simon) et même de l'intention de « faire de l'art », qui « arrange une existence *ad usum Delphini* » (Albert Thibaudet, *Réflexions sur la littérature*, I, Paris,

Gallimard) et, d'autre part, ceux qui, pour paraphraser une expression célèbre, promènent un miroir sur les événements du temps.

C'est de cette deuxième catégorie que font partie les deux volumes de *Mémoires* signés par l'académicien Iorgu Iordan. Philologue et linguiste de renommée internationale, spécialisé dans l'étude des langues romanes, personnalité prestigieuse de l'enseignement universitaire roumain, l'auteur — dont on connaît la sobriété et la discrétion — entreprend ce geste de « révélation » convaincu que ses témoignages sur une période de plus d'un demi-siècle ont une valeur « politique et éducative ». Mais sous ce ton impersonnel, objectif, froid, se cache probablement une intention qui est propre à tous les écrits de ce genre: à la lumière du crépuscule, contempler une vie *dans son ensemble*, déceler ses lignes de sens, la manière dont elle s'inscrit dans un espace et un temps de la collectivité, car « l'auteur d'un livre de mémoires ne se limite pas à la simple description et narration de ce qu'il a vécu lui-même. Par la force des circonstances, il s'érige en commentateur, sinon en juge de sa propre personne, ce qui ne serait pas trop grave, mais aussi en juge de ceux de ses semblables qu'il a connus et avec lesquels il a entretenu des relations de tout genre » *(En guise de préface*, p. 5).

Le livre est structuré autour de deux pôles: la biographie individuelle et un certain contexte social et historique. Plus encore: l'accent tonique — pour adopter le langage du linguiste — porte sur le deuxième terme. D'ailleurs, cette tendance permanente à l'objectivation, à l'élimination des éclats subjectifs et des détails trop intimes pour laisser parler les « voix » de l'époque (événements, situation, personnages) est une caractéristique des mémorialistes roumains, à l'encontre d'une littérature illustrée, par exemple, par le journal des frères Goncourt ou par le récent *Henry Miller par lui-même* de Robert Snyder. Dans ce qui suit nous allons nous attacher à mettre en évidence cette dualité révélatrice, ce continu éclairage réciproque entre l'homme et son époque. L'auteur, né à Tecuci, en 1888, dans une famille de pysans et doué d'une mémoire reconnue pour fabuleuse, se rappelle jusqu'aux moindres détails son enfance. Les membres de sa famille, les camarades de jeu et d'école, les voisins, leurs préoccupations et leurs métiers, les professeurs, les noms des rues et le paysage environnant, etc., toute une ville de province avec sa couleur spécifique du début du XXe siècle est évoquée avec beaucoup d'exactité. Iorgu Iordan s'adonne

avec complaisance — sans que l'esprit poétique ou pictural y soit pour quelque chose — à la description de son milieu familial physique et psychique et l'énumération des objets, des outils et des activités typiques d'une ferme paysanne, désignés toujours par leur nom familier (la formation de linguiste y est sans doute pour beaucoup) constitue un précieux témoignage ethnographique sur une civilisation en voie de disparition. Mais la relation est loin d'être purement descriptive, elle a aussi un sens moral et éthique. C'est la fable du fils de paysan qui, partant du plus bas échelon social (parents illetrés et pas très loin de la misère), réussit à force de travail assidu et d'ambition, à valoriser au mieux ses qualités natives, potentielles. Tel est au fond le substrat éthique qui accompagne le fil épique de la biographie. L'auteur continue ses études au « Lycée internat » de Iaşi, occasion d'une nouvelle radiographie, toujours extrêmement précise, de la vie de cette ville. Naturellement, l'objectif de la mémoire se fixe en premier lieu sur les camarades et les professeurs, sur la vie de collégien en général, les moindres détails, dont certains amusants, s'animant sous le loupe des souvenirs. On pent y lire par exemple que l'écrivain Calistrat Hogaş, professeur au Lycée internat, qui brosse dans son livre *Randonnée dans les Monts de Neamţ* (« Călătorie în Munţii Neamţului ») plusieurs portraits de montagnards à dimensions homériques, mange lui-même à un déjeuner 40 « sarmale » (boulettes de viande roulées dans de feuilles de chou) à la crème, ce qui n'empêche nullement le jeune collégien de l'apprécier pour la chaleur et la passion avec lesquelles il parlait à ses élèves.

Personnalité exceptionnelle autant parmi les professeurs du lycée et plus tard de l'Université que de la vie culturelle de Iaşi, évoqué avec vénération, Garabet Ibrăileanu, critique littéraire et mentor de la prestigieuse revue « *Viaţa românească* », se détache comme une des figures centrales de la ville. Esprit intransigeant, se réclamant d'une éthique paysanne qui tranche sans détours, dur, sévère avec ses contemporains, Iorgu Iordan apprécie Ibrăileanu, auquel il consacre plusieurs pages des plus significatives du livre, non seulement pour ses mérites littéraires mais aussi et surtout parce que, professeur et critique, il était « l'image-même de l'humanité ». Sont également évoquées les figures de Constantin Stere — philosophe et écrivain, codirecteur de la « *Viaţa românească* », Nicolae Iorga — célèbre historien et orateur, Al. Philippide — linguiste, le maître de Iorgu Iordan, ou, considérée avec malice, la figure du politicien Take Ionescu.

Mais l'auteur s'attache également à présenter plusieurs « scènes de la vie sociale, politique » et tout premièrement culturelle de Iaşi. Étudiant boursier de la Faculté de lettres et, pendant quelque temps, de la Faculté de droit, pratiquant une discipline rigoureuse du travail, faisant des études sérieuses et systématiques, l'auteur trouve aussi le temps de fréquenter les spectacles d'opéra et opérette, les concerts et le théâtre. On décèle une secrète fierté dans l'évocation de l'atmosphère intellectuelle et culturelle de premier ordre qui régnait à Jassy.

Antimilitariste déclaré (il n'a pas la moindre considération pour ce « bagarreur » de Napoléon), Iorgu Iordan consacre peu de pages à la première guerre mondiale, se limitant d'habitude au tableau de la vie à l'arrière du front. Les mémoires retrouvent leur envolée, tel un navire prenant le vent, pour décrire l'entre-deux-guerres, époque d'une grande effervescence culturelle et d'intenses et dramatiques mouvements sociaux et politiques. C'est évidemment, en premier lieu la vie universitaire de Iaşi, considérée maintenant de l'intérieur, par un de ses membres. Sans relever d'une humeur maussade, la vision est parfois critique et malicieuse, surtout en ce qui concerne les relations de pouvoir et de domination, les luttes cachées pour occuper un poste ou une chaire faisant jouer des rapports compliqués et qui n'ont souvent pas la moindre liaison avec la valeur et le mérite. Mais les multiples et majeures préoccupations scientifiques lui font reléguer au second plan les amertumes, du moins pour quelque temps, car le savant austère est doublé d'un polémiste redoutable, qui n'épargnera pas, plus tard, ceux qui avaient abdiqué de l'éthique scientifique pour accéder à une situation ou au pouvoir. En tant que philologue qui s'est illustré dans les domaines les plus divers — toponymie, linguistique romane, dialectologie, stylistique, etc. —, il fait la connaissance, au cours de ses voyages ou de ses séjours à l'étranger, du grand romaniste Meyer Lübke, celle de Jules Gilliéron et de Charles Bally et celle, plus importante encore, du célèbre stylisticien Leo Spitzer, auquel le rattache une longue amitié et une admiration constante et à propos duquel il affirme que « c'est la personnalité la plus complexe et la plus puissante que j'aie connue au cours de ma vie si riche en événements de tout genre. » La mort de G. Ibrăileanu puis celle de Traian Bratu, germaniste, recteur de l'Université de Iaşi, sont évoquées dans quelques pages affectives, cette fois-ci à caractère élégiatique. Mais l'auteur retrouve son objectivité et sa précision de métronome, relevées par

une pointe d'ironie et de sarcasme, pour nous présenter l'histoire politique de l'époque. Les actions antipopulaires de partis qui gouvernaient le pays, le carrousel des gouvernements, les chefs politiques et les représentants de la monarchie ne jouissent point de la sympathie de l'auteur. On trouve encore des épisodes intéressants, inédits de la lutte antifasciste menée par les masses démocrates, l'auteur s'attachant bien entendu à mettre en relief l'attitude progressiste de la plupart des intellectuels roumains, qui se sont fermement opposés à l'agitation chauvine, aux violences des légionnaires et aux mystifications de la droite. On y remarque une fois de plus la tenue morale intransigeante et un credo éthique des plus élevés, propre à ce savant-citoyen qui fut lui-même une des figures les plus lumineuses de la lutte pour la démocratie.

Naturellement, nous sommes loin d'avoir épuisé tout ce qui fait l'intérêt de ce livre, sa richesse d'information, ses significations explicites ou implicites. Ce que l'on peut affirmer avec certitude c'est que, sous la plume de Iorgu Iordan, ou plus exactement sur l'écran de sa prodigieuse mémoire s'anime comme dans un miroir toute une période de l'histoire culturelle et politique de la Roumanie. Écrits dans un style qui refuse les ornements, ces *Mémoires* se réclament de la beauté austère de la vérité.

PAUL DUGNEANU

NOS COLLABORATEURS

NICOLAE BALOTĂ (né en 1925) docteur en littérature universelle et comparée de l'Université de Cluj-Napoca. Chef de la section de théorie littéraire de l'Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu » de Bucarest. Principaux volumes: *Euphorion* (1969), *Urmuz* (essai monographique, 1970), *La lutte avec l'absurde* (1971), *Humanités* (1973), *De Ion à Ioanide — la prose roumaine de l'entre-deux-guerres* (1974), *Jakob Burckhardt — un humaniste moderne* (1974), *Arts poétiques du XXe siècle* (1976), *L'art de lire* (1978), *L'œuvre de Tudor Arghezi* (1978).

ALEXANDRU NICULESCU (né en 1928). Docteur ès lettres, professeur de linguistique romane à l'Université de Bucarest. De 1963 à 1971 *Gastprofessor* aux Universités de Vienne (l'Institut de langues romanes) et de Padoue (Istituto di rumeno). Ouvrages plus importants: *L'individualité de la langue roumaine parmi les langues romanes* (Ier vol. — 1965, IIe vol. — 1977), *Pronomi allocutivi riverenziali in italiano* (Florence, 1974), *Testi rumeni antichi* (en collaboration, Padoue, 1970), *La structure morphologique de la langue roumaine contemporaine* (en collaboration, 1968). Il a édité la version roumaine de l'ouvrage de Carlo Tagliavini *Origini delle lingue neolatine* (1977).

OLTEA MIȘCOL (née en 1941), chercheur scientifique à l'Institut de philosophie de Bucarest. Études de sociologie *(Problèmes de méthode dans l'étude de la fluctuation de la force de travail, La structure et la motivation de la force de travail)* et de sociologie de la culture *(Du monologue au dialogue esthétique dans le discours télévisé, L'intégration des cultures et les groupes)*. Co-auteur de la monographie *La culture socialiste en Roumanie* (1974).

MARGARETA BĂRBUȚĂ, critique de théâtre, licenciée en philosophie et lettres de l'Université de Bucarest, secrétaire du Centre National Roumain de l'Institut international de théâtre (ITI). Publie des articles et des chroniques dramatiques; auteur des études: *La dramaturgie roumaine contemporaine*, *La dramaturgie roumaine entre 1918—1944*. Traductions de: Aldous Huxley, W. S. Maugham, Romain Rolland, Luigi Pirandello, J.-P. Sartre, Léonid Andréev, G. d'Annunzio.

GHEORGHE CURINSCHI VORONA (né en 1925). Docteur en architecture, diplômé de l'Institut d'Architecture « Ion Mincu » de Bucarest, où il est professeur, chef de la chaire d'histoire et de théorie de l'architecture, titulaire des disciplines «L'histoire de l'architecture universelle et roumaine » et « La restauration des monuments». Principaux ouvrages: *Les centres historiques des villes* (1967), *La restauration des monuments* (1968), *Rome, cité éternelle* (1970), *Venise* (1971), *L'histoire universelle de l'architecture* (tome I, 1977).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM Dept. Export-Import Presă B.P. 136—37, Telex 11226, București-Roumanie str. 13 Decembrie no 3 ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Librarla Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Norregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4 BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgat e 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43.434

RR

Dans le prochain numéro:

Geo Bogza — Grand Prix de littérature de l'Union des Écrivains
Horia Lovinescu ● Autobiographie (théâtre)
Vers de Gheorghe Tomozei

Au nom de la raison

Alexandru Balaci ● La culture et les armes
Ioan Grigorescu ● Esprit humaniste
Octavian Paler ● La leçon de Carthage

Études et Commentaires

Ion Pascadi ● L'Art et le style de vie
Amelia Pavel ● Réflexions sur le paysage

Contacts

Écrivains de la Grèce d'aujourd'hui en visite en Roumanie: Yannis Manglis et Kostas Assimakopoulos

La Vie des Arts

Paul Bortnovski ● Pour le renouvellement de l'espace de jeu
H. Dona ● La cinémathèque et les problèmes de la culture cinématographique
Marina Preutu ● Un nouveau musée à Bucarest